

The Project Gutenberg EBook of Les Cinq Cents Millions de la Begum, by Jules Verne  
(#23 in our series by Jules Verne)

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the  
copyright laws for your country before downloading or redistributing  
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project  
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the  
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the  
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is  
important information about your specific rights and restrictions in  
how the file may be used. You can also find out about how to make a  
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

\*\*Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts\*\*

\*\*eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971\*\*

\*\*\*\*\*These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!\*\*\*\*\*

Title: Les Cinq Cents Millions de la Begum

Author: Jules Verne

Release Date: January, 2004 [EBook #4968]

[Yes, we are more than one year ahead of schedule]

[This file was first posted on April 6, 2002]

[Date last updated: January 16, 2005]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LES CINQ CENTS MILLIONS DE LA BEGUM \*\*\*

This eBook was prepared by Norm Wolcott.

Les cinq cents millions de la Begum de Jules Verne

TABLE DES MATIERES

I - OU MR. SHARP FAIT SON ENTREE

- II - DEUX COPAINS
- III - UN FAIT DIVERS
- IV - PART A DEUX
- V - LA CITE DE L'ACIER
- VI - LE PUIT ALBRECHT
- VII - LE BLOC CENTRAL
- VIII - LA CAVERNE DU DRAGON
- IX - << P. P. C. >>
- X - UN ARTICLE DE L' << UNSERE CENTURIE >>, REVUE ALLEMANDE
- XI - UN DINER CHEZ LE DOCTEUR SARRASIN
- XII - LE CONSEIL
- XIII - MARCEL BRUCKMANN AU PROFESSEUR SCHULTZE, STAHLSTADT
- XIV - BRANLE-BAS DE COMBAT
- XV - LA BOURSE DE SAN FRANCISCO
- XVI - DEUX FRANCAIS CONTRE UNE VILLE
- XVII - EXPLICATIONS A COUPS DE FUSIL
- XVIII- L'AMANDE DU NOYAU
- XIX - UNE AFFAIRE DE FAMILLE
- XX - CONCLUSION

#### I OU MR. SHARP FAIT SON ENTREE

<< Ces journaux anglais sont vraiment bien faits ! >> se dit a lui-meme le bon docteur en se renversant dans un grand fauteuil de cuir.

Le docteur Sarrasin avait toute sa vie pratique le monologue, qui est une des formes de la distraction.

C'etait un homme de cinquante ans, aux traits fins, aux yeux vifs et purs sous leurs lunettes d'acier, de physionomie a la fois grave et aimable, un de ces individus dont on se dit a premiere vue : voila un brave homme. A cette heure matinale, bien que sa tenue ne trahit aucune recherche, le docteur etait deja rase de frais et cravate de blanc.

Sur le tapis, sur les meubles de sa chambre d'hotel, a Brighton, s'etalaient le \_Times\_, le \_Daily Telegraph\_, le \_Daily News\_. Dix heures sonnaient a peine, et le docteur avait eu le temps de faire le tour de la ville, de visiter un hopital, de rentrer a son hotel et de lire dans les principaux journaux de Londres le compte rendu \_in extenso\_ d'un memoire qu'il avait presente l'avant-veille au grand Congres international d'Hygiene, sur un << compte-globules du sang >> dont il etait l'inventeur.

Devant lui, un plateau, recouvert d'une nappe blanche, contenait une cotelette cuite a point, une tasse de the fumant et quelques-unes de ces roties au beurre que les cuisinieres anglaises font a merveille, grace aux petits pains speciaux que les boulangers leur fournissent.

<< Oui, repetait-il, ces journaux du Royaume-Uni sont vraiment tres bien faits, on ne peut pas dire le contraire !... Le speech du vice-president, la reponse du docteur Cicogna, de Naples, les developpements de mon memoire, tout y est saisi au vol, pris sur le fait, photographie. >>

<< La parole est au docteur Sarrasin, de Douai. L'honorable associe s'exprime en francais. "Mes auditeurs m'excuseront, dit-il en debutant, si je prends cette liberte ; mais ils comprennent assurement mieux ma langue que je ne saurais parler la leur..." >>

<< Cinq colonnes en petit texte !... Je ne sais pas lequel vaut mieux du compte rendu du \_Times\_ ou de celui du \_Telegraph\_... On n'est pas plus exact et plus precis ! >>

Le docteur Sarrasin en etait la de ses reflexions, lorsque le maitre des ceremonies lui-meme -- on n'oserait donner un moindre titre a un personnage si correctement vetu de noir -- frappa a la porte et demanda si << monsiou >> etait visible...

<< Monsiou >> est une appellation generale que les Anglais se croient obliges d'appliquer a tous les Francais indistinctement, de meme qu'ils s'imagineraient manquer a toutes les regles de la civilite en ne designant pas un Italien sous le titre de << Signor >> et un Allemand sous celui de << Herr >>. Peut-etre, au surplus, ont-ils raison. Cette habitude routiniere a incontestablement l'avantage d'indiquer d'emblee la nationalite des gens.

Le docteur Sarrasin avait pris la carte qui lui etait presentee. Assez etonne de recevoir une visite en un pays ou il ne connaissait personne, il le fut plus encore lorsqu'il lut sur le carre de papier minuscule :

<< MR. SHARP, \_solicitor\_, << 93, \_Southampton row\_ << LONDON. >>

Il savait qu'un << solicitor >> est le congener anglais d'un avoue, ou plutot homme de loi hybride, intermediaire entre le notaire, l'avoue et l'avocat, -- le procureur d'autrefois.

<< Que diable puis-je avoir a demeler avec Mr. Sharp ? se demanda-t-il. Est-ce que je me serais fait sans y songer une mauvaise affaire ?... >>

<< Vous etes bien sur que c'est pour moi ? reprit-il.

-- Oh ! yes, monsiou.

-- Eh bien ! faites entrer. >>

Le maitre des ceremonies introduisit un homme jeune encore, que le docteur, a premiere vue, classa dans la grande famille des << tetes de mort >>. Ses levres minces ou plutot dessechees, ses longues dents blanches, ses cavites temporales presque a nu sous une peau parcheminee, son teint de momie et ses petits yeux gris au regard de vrille lui donnaient des titres incontestables a cette qualification. Son squelette disparaissait des talons a l'occiput sous un << ulster-coat >> a grands carreaux, et dans sa main il serrait la poignee d'un sac de voyage en cuir verni.

Ce personnage entra, salua rapidement, posa a terre son sac et son

chapeau, s'assit sans en demander la permission et dit :

<< William Henry Sharp junior, associe de la maison Billows, Green, Sharp & Co. C'est bien au docteur Sarrasin que j'ai l'honneur ?...

-- Oui, monsieur.

-- Francois Sarrasin ?

-- C'est en effet mon nom.

-- De Douai ?

-- Douai est ma residence.

-- Votre pere s'appelait Isidore Sarrasin ?

-- C'est exact.

-- Nous disons donc qu'il s'appelait Isidore Sarrasin. >>

Mr. Sharp tira un calepin de sa poche, le consulta et reprit :

<< Isidore Sarrasin est mort a Paris en 1857, VIeme arrondissement, rue Taranne, numero 54, hotel des Ecoles, actuellement demoli.

-- En effet, dit le docteur, de plus en plus surpris. Mais voudriez-vous m'expliquer ?...

-- Le nom de sa mere etait Julie Langevol, poursuivit Mr. Sharp, imperturbable. Elle etait originaire de Bar-le-Duc, fille de Benedict Langevol, demeurant impasse Lorient mort en 1812, ainsi qu'il appert des registres de la municipalite de ladite ville... Ces registres sont une institution bien precieuse, monsieur, bien precieuse !... Hem !... hem !... et soeur de Jean-Jacques Langevol, tambour-major au 36eme leger...

-- Je vous avoue, dit ici le docteur Sarrasin, emerveille par cette connaissance approfondie de sa genealogie, que vous paraissez sur ces divers points mieux informe que moi. Il est vrai que le nom de famille de ma grand-mere etait Langevol, mais c'est tout ce que je sais d'elle.

-- Elle quitta vers 1807 la ville de Bar-le-Duc avec votre grand-pere, Jean Sarrasin, qu'elle avait epouse en 1799. Tous deux allerent s'etablir a Melun comme ferblantiers et y resterent jusqu'en 1811, date de la mort de Julie Langevol, femme Sarrasin. De leur mariage, il n'y avait qu'un enfant, Isidore Sarrasin, votre pere. A dater de ce moment, le fil est perdu, sauf pour la date de la mort d'icelui, retrouvee a Paris...

-- Je puis rattacher ce fil, dit le docteur, entraine malgre lui par cette precision toute mathematique. Mon grand-pere vint s'etablir a Paris pour l'education de son fils, qui se destinait a la carriere medicale. Il mourut, en 1832, a Palaiseau, pres Versailles, ou mon pere

exercit sa profession et ou je suis ne moi-meme en 1822.

-- Vous etes mon homme, reprit Mr. Sharp. Pas de freres ni de soeurs ?...

-- Non ! j'etais fils unique, et ma mere est morte deux ans apres ma naissance... Mais enfin, monsieur, me direz vous ?... >>

Mr. Sharp se leva.

<< Sir Bryah Jowahir Mothooranath, dit-il, en prononcant ces noms avec le respect que tout Anglais professe pour les titres nobiliaires, je suis heureux de vous avoir decouvert et d'etre le premier a vous presenter mes hommages ! >>

<< Cet homme est aliene, pensa le docteur. C'est assez frequent chez les "tetes de mort". >>

Le solicator lut ce diagnostic dans ses yeux.

<< Je ne suis pas fou le moins du monde, repondit-il avec calme. Vous etes, a l'heure actuelle, le seul heritier connu du titre de baronnet, concede, sur la presentation du gouverneur general de la province de Bengale, a Jean-Jacques Langevol, naturalise sujet anglais en 1819, veuf de la Begum Gokool, usufruitier de ses biens, et decede en 1841, ne laissant qu'un fils, lequel est mort idiot et sans posterite, incapable et intestat, en 1869. La succession s'elevait, il y a trente ans, a environ cinq millions de livres sterling. Elle est restee sous sequestre et tutelle, et les interets en ont ete capitalises presque integralement pendant la vie du fils imbecile de Jean-Jacques Langevol. Cette succession a ete evaluee en 1870 au chiffre rond de vingt et un millions de livres sterling, soit cinq cent vingt-cinq millions de francs. En execution d'un jugement du tribunal d'Agra, confirme par la cour de Delhi, homologue par le Conseil prive, les biens immeubles et mobiliers ont ete vendus, les valeurs realisees, et le total a ete place en depot a la Banque d'Angleterre. Il est actuellement de cinq cent vingt-sept millions de francs, que vous pourrez retirer avec un simple cheque, aussitot apres avoir fait vos preuves genealogiques en cour de chancellerie, et sur lesquels je m'offre des aujourd'hui a vous faire avancer par M. Trollop, Smith & Co., banquiers, n'importe quel acompte a valoir... >>

Le docteur Sarrasin etait petrifie. Il resta un instant sans trouver un mot a dire. Puis, mordu par un remords d'esprit critique et ne pouvant accepter comme fait experimental ce reve des \_Mille et une nuits\_, il s'ecria :

<< Mais, au bout du compte, monsieur, quelles preuves me donnerez-vous de cette histoire, et comment avez-vous ete conduit a me decouvrir ?

-- Les preuves sont ici, repondit Mr. Sharp, en tapant sur le sac de cuir verni. Quant a la maniere dont je vous ai trouve, elle est fort naturelle. Il y a cinq ans que je vous cherche. L'invention des

proches, ou << next of kin >>, comme nous disons en droit anglais, pour les nombreuses successions en desherence qui sont enregistrees tous les ans dans les possessions britanniques, est une specialite de notre maison. Or, precisement, l'heritage de la Begum Gokool exerce notre activite depuis un lustre entier. Nous avons porte nos investigations de tous cotes, passe en revue des centaines de familles Sarrasin, sans trouver celle qui etait issue d'Isidore. J'etais meme arrive a la conviction qu'il n'y avait pas un autre Sarrasin en France, quand j'ai ete frappe hier matin, en lisant dans le \_Daily News\_ le compte rendu du Congres d'Hygiene, d'y voir un docteur de ce nom qui ne m'etait pas connu. Recourant aussitot a mes notes et aux milliers de fiches manuscrites que nous avons rassemblees au sujet de cette succession, j'ai constate avec etonnement que la ville de Douai avait echappe a notre attention. Presque sur desormais d'etre sur la piste, j'ai pris le train de Brighton, je vous ai vu a la sortie du Congres, et ma conviction a ete faite. Vous etes le portrait vivant de votre grand-oncle Langevol, tel qu'il est represente dans une photographie de lui que nous possedons, d'apres une toile du peintre indien Saranoni. >>

Mr. Sharp tira de son calepin une photographie et la passa au docteur Sarrasin. Cette photographie representait un homme de haute taille avec une barbe splendide, un turban a aigrette et une robe de brocart charmerie de vert, dans cette attitude particuliere aux portraits historiques d'un general en chef qui ecrit un ordre d'attaque en regardant attentivement le spectateur. Au second plan, on distinguait vaguement la fume d'une bataille et une charge de cavalerie.

<< Ces pieces vous en diront plus long que moi, reprit Mr. Sharp. Je vais vous les laisser et je reviendrai dans deux heures, si vous voulez bien me le permettre, prendre vos ordres. >>

Ce disant, Mr. Sharp tira des flancs du sac verni sept a huit volumes de dossiers, les uns imprimes, les autres manuscrits, les deposa sur la table et sortit a reculons, en murmurant :

<< Sir Bryah Jowahir Mothooranath, j'ai l'honneur de vous saluer. >>

Moitie croyant, moitie sceptique, le docteur prit les dossiers et commença a les feuilleter.

Un examen rapide suffit pour lui demontrer que l'histoire etait parfaitement vraie et dissipa tous ses doutes. Comment hesiter, par exemple, en presence d'un document imprime sous ce titre :

<< \_Rapport aux Tres Honorables Lords du Conseil prive de la Reine, depose le 5 janvier 1870, concernant la succession vacante de la Begum Gokool de Ragginahra, province de Bengale.\_

Points de fait. -- Il s'agit en la cause des droits de propriete de certains mehals et de quarante-trois mille beegales de terre arable, ensemble de divers edifices, palais, batiments d'exploitation, villages, objets mobiliers, tresors, armes, etc., provenant de la succession de la Begum Gokool de Ragginahra. Des exposes soumis

successivement au tribunal civil d'Agra et a la Cour superieure de Delhi, il resulte qu'en 1819, la Begum Gokool, veuve du rajah Luckmissur et heritiere de son propre chef de biens considerables, epousa un etranger, francais d'origine, du nom de Jean-Jacques Langevol. Cet etranger, apres avoir servi jusqu'en 1815 dans l'armee francaise, ou il avait eu le grade de sous-officier (tambour-major) au 36eme leger, s'embarqua a Nantes, lors du licenciement de l'armee de la Loire, comme subrecargue d'un navire de commerce. Il arriva a Calcutta, passa dans l'interieur et obtint bientot les fonctions de capitaine instructeur dans la petite armee indigene que le rajah Luckmissur etait autorise a entretenir. De ce grade, il ne tarda pas a s'elever a celui de commandant en chef, et, peu de temps apres la mort du rajah, il obtint la main de sa veuve. Diverses considerations de politique coloniale, et des services importants rendus dans une circonstance perilleuse aux Europeens d'Agra par Jean-Jacques Langevol, qui s'etait fait naturaliser sujet britannique, conduisirent le gouverneur general de la province de Bengale a demander et obtenir pour l'epoux de la Begum le titre de baronnet. La terre de Bryah Jowahir Mothooranath fut alors erigee en fief. La Begum mourut en 1839, laissant l'usufruit de ses biens a Langevol, qui la suivit deux ans plus tard dans la tombe. De leur mariage il n'y avait qu'un fils en etat d'imbecillite depuis son bas age, et qu'il fallut immediatement placer sous tutelle. Ses biens ont ete fidelement administres jusqu'a sa mort, survenue en 1869. Il n'y a point d'heritiers connus de cette immense succession. Le tribunal d'Agra et la Cour de Delhi en ayant ordonne la licitation, a la requete du gouvernement local agissant au nom de l'Etat, nous avons l'honneur de demander aux Lords du Conseil prive l'homologation de ces jugements, etc. >> Suivaient les signatures.

Des copies certifiees des jugements d'Agra et de Delhi, des actes de vente, des ordres donnes pour le depot du capital a la Banque d'Angleterre, un historique des recherches faites en France pour retrouver des heritiers Langevol, et toute une masse imposante de documents du meme ordre, ne permirent bientot plus la moindre hesitation au docteur Sarrasin. Il etait bien et dument le << next of kin >> et successeur de la Begum. Entre lui et les cinq cent vingt-sept millions deposees dans les caves de la Banque, il n'y avait plus que l'epaisseur d'un jugement de forme, sur simple production des actes authentiques de naissance et de deces !

Un pareil coup de fortune avait de quoi eblouir l'esprit le plus calme, et le bon docteur ne put entierement echapper a l'emotion qu'une certitude aussi inattendue etait faite pour causer. Toutefois, son emotion fut de courte duree et ne se traduisit que par une rapide promenade de quelques minutes a travers la chambre. Il reprit ensuite possession de lui-meme, se reprocha comme une faiblesse cette fièvre passagere, et, se jetant dans son fauteuil, il resta quelque temps absorbe en de profondes reflexions.

Puis, tout a coup, il se remit a marcher de long en large. Mais, cette fois, ses yeux brillaient d'une flamme pure, et l'on voyait qu'une pensee genereuse et noble se developpait en lui. Il l'accueillit, la caressa, la choya, et, finalement, l'adopta.

A ce moment, on frappa a la porte. Mr. Sharp revenait.

<< Je vous demande pardon de mes doutes, lui dit cordialement le docteur. Me voici convaincu et mille fois votre obligé pour les peines que vous vous êtes données.

-- Pas obligé du tout... simple affaire... mon métier.... répondit Mr. Sharp. Puis-je espérer que Sir Bryah me conservera sa clientèle ?

-- Cela va sans dire. Je remets toute l'affaire entre vos mains... Je vous demanderai seulement de renoncer à me donner ce titre absurde... >>

Absurde ! Un titre qui vaut vingt et un millions sterling ! disait la physionomie de Mr. Sharp ; mais il était trop bon courtisan pour ne pas céder.

<< Comme il vous plaira, vous êtes le maître, répondit-il. Je vais reprendre le train de Londres et attendre vos ordres.

-- Puis-je garder ces documents ? demanda le docteur.

-- Parfaitement, nous en avons copie. >>

Le docteur Sarrasin, reste seul, s'assit à son bureau, prit une feuille de papier à lettres et écrivit ce qui suit :

<< Brighton, 28 octobre 1871.

<< Mon cher enfant, il nous arrive une fortune énorme, colossale, insensée ! Ne me crois pas atteint d'aliénation mentale et lis les deux ou trois pièces imprimées que je joins à ma lettre. Tu y verras clairement que je me trouve l'héritier d'un titre de baronnet anglais ou plutôt indien, et d'un capital qui dépasse un demi-milliard de francs, actuellement déposés à la Banque d'Angleterre. Je ne doute pas, mon cher Octave, des sentiments avec lesquels tu recevras cette nouvelle. Comme moi, tu comprendras les devoirs nouveaux qu'une telle fortune nous impose, et les dangers qu'elle peut faire courir à notre sagesse. Il y a une heure à peine que j'ai connaissance du fait, et déjà le souci d'une pareille responsabilité étouffe à demi la joie qu'en pensant à toi la certitude acquise m'avait d'abord causée. Peut-être ce changement sera-t-il fatal dans nos destinées... Modestes pionniers de la science, nous étions heureux dans notre obscurité. Le serons-nous encore ? Non, peut-être, à moins... Mais je n'ose te parler d'une idée arrêtée dans ma pensée... à moins que cette fortune même ne devienne en nos mains un nouvel et puissant appareil scientifique, un outil prodigieux de civilisation !... Nous en recauserons. Ecris-moi, dis-moi bien vite quelle impression te cause cette grosse nouvelle et charge-toi de l'apprendre à ta mère. Je suis assuré qu'en femme sensée, elle l'accueillera avec calme et tranquillité. Quant à ta sœur, elle est trop jeune encore pour que rien de pareil lui fasse perdre la tête. D'ailleurs, elle est déjà solide, sa petite tête, et dut-elle comprendre toutes les conséquences possibles de la nouvelle que je

t'annonce, je suis sur qu'elle sera de nous tous celle que ce changement survenu dans notre position troublera le moins. Une bonne poignée de main à Marcel. Il n'est absent d'aucun de mes projets d'avenir.

<< Ton père affectionné, << Fr. Sarrasin << D.M.P. >>

Cette lettre placée sous enveloppe, avec les papiers les plus importants, à l'adresse de << Monsieur Octave Sarrasin, élève à l'École centrale des Arts et Manufactures, 32, rue du Roi-de-Sicile, Paris >>, le docteur prit son chapeau, revêtit son pardessus et s'en alla au Congrès. Un quart d'heure plus tard, l'excellent homme ne songeait même plus à ses millions.

## II DEUX COPAINS

Octave Sarrasin, fils du docteur, n'était pas ce qu'on peut appeler proprement un paresseux. Il n'était ni sot ni d'une intelligence supérieure, ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni brun ni blond. Il était chatain, et, en tout, membre-ne de la classe moyenne. Au collège il obtenait généralement un second prix et deux ou trois accessits. Au baccalauréat, il avait eu la note << passable >>. Repoussé une première fois au concours de l'École centrale, il avait été admis à la seconde épreuve avec le numéro 127. C'était un caractère indécis, un de ces esprits qui se contentent d'une certitude incomplète, qui vivent toujours dans l'a-peu-pres et passent à travers la vie comme des clairs de lune. Ces sortes de gens sont aux mains de la destinée ce qu'un bouchon de liège est sur la crête d'une vague. Selon que le vent souffle du nord ou du midi, ils sont emportés vers l'équateur ou vers le pôle. C'est le hasard qui décide de leur carrière. Si le docteur Sarrasin ne se fut pas fait quelques illusions sur le caractère de son fils, peut-être aurait-il hésité avant de lui écrire la lettre qu'on a lue ; mais un peu d'aveuglement paternel est permis aux meilleurs esprits.

Le bonheur avait voulu qu'au début de son éducation, Octave tombât sous la domination d'une nature énergique dont l'influence un peu tyrannique mais bienfaisante s'était de vive force imposée à lui. Au lycée Charlemagne, où son père l'avait envoyé terminer ses études, Octave s'était lié d'une amitié étroite avec un de ses camarades, un Alsacien, Marcel Bruckmann, plus jeune que lui d'un an, mais qui l'avait bientôt écrasé de sa vigueur physique, intellectuelle et morale.

Marcel Bruckmann, reste orphelin à douze ans, avait hérité d'une petite rente qui suffisait tout juste à payer son collège. Sans Octave, qui l'emmenait en vacances chez ses parents, il n'eut jamais mis le pied hors des murs du lycée.

Il suivit de là que la famille du docteur Sarrasin fut bientôt celle du jeune Alsacien. D'une nature sensible, sous son apparente froideur, il comprit que toute sa vie devait appartenir à ces braves gens qui lui tenaient lieu de père et de mère. Il en arriva donc tout naturellement à adorer le docteur Sarrasin, sa femme et la gentille et déjà sérieuse

fillette qui lui avaient rouvert le coeur. Mais ce fut par des faits, non par des paroles, qu'il leur prouva sa reconnaissance. En effet, il s'était donné la tâche agréable de faire de Jeanne, qui aimait l'étude, une jeune fille au sens droit, un esprit ferme et judicieux, et, en même temps, d'Octave un fils digne de son père. Cette dernière tâche, il faut bien le dire, le jeune homme la rendait moins facile que sa soeur, déjà supérieure pour son âge à son frère. Mais Marcel s'était promis d'atteindre son double but.

C'est que Marcel Bruckmann était un de ces champions vaillants et avisés que l'Alsace a coutume d'envoyer, tous les ans, combattre dans la grande lutte parisienne. Enfant, il se distinguait déjà par la dureté et la souplesse de ses muscles autant que par la vivacité de son intelligence. Il était tout volonté et tout courage au-dedans, comme il était au-dehors taille à angles droits. Dès le collège, un besoin impérieux le tourmentait d'exceller en tout, aux barres comme à la balle, au gymnase comme au laboratoire de chimie. Qu'il manquât un prix à sa moisson annuelle, il pensait l'année perdue. C'était à vingt ans un grand corps déhanché et robuste, plein de vie et d'action, une machine organique au maximum de tension et de rendement. Sa tête intelligente était déjà de celles qui arrêtent le regard des esprits attentifs. Entre le second à l'École centrale, la même année qu'Octave, il était résolu à en sortir le premier.

C'est d'ailleurs à son énergie persistante et surabondante pour deux hommes qu'Octave avait dû son admission. Un an durant, Marcel l'avait << pistonné >>, poussé au travail, de haute lutte obligé au succès. Il éprouvait pour cette nature faible et vacillante un sentiment de pitié amicale, pareil à celui qu'un lion pourrait accorder à un jeune chien. Il lui plaisait de fortifier, du surplus de sa sève, cette plante anémique et de la faire fructifier auprès de lui.

La guerre de 1870 était venue surprendre les deux amis au moment où ils passaient leurs examens. Dès le lendemain de la clôture du concours, Marcel, plein d'une douleur patriotique que ce qui menaçait Strasbourg et l'Alsace avait exaspérée, était allé s'engager au 31<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs à pied. Aussitôt Octave avait suivi cet exemple.

Côte à côte, tous deux avaient fait aux avant-postes de Paris la dure campagne du siège. Marcel avait reçu à Champigny une balle au bras droit ; à Buzenval, une épaulette au bras gauche, Octave n'avait eu ni galon ni blessure. À vrai dire, ce n'était pas sa faute, car il avait toujours suivi son ami sous le feu. À peine était-il en arrière de six mètres. Mais ces six mètres-là étaient tout.

Depuis la paix et la reprise des travaux ordinaires, les deux étudiants habitaient ensemble deux chambres contigües d'un modeste hôtel voisin de l'école. Les malheurs de la France, la séparation de l'Alsace et de la Lorraine, avaient imprimé au caractère de Marcel une maturité toute virile.

<< C'est affaire à la jeunesse française, disait-il, de réparer les fautes de ses pères, et c'est par le travail seul qu'elle peut y

arriver. >>

Debout a cinq heures, il obligeait Octave a l'imiter. Il l'entraînait aux cours, et, a la sortie, ne le quittait pas d'une semelle. On rentrait pour se livrer au travail, en le coupant de temps a autre d'une pipe et d'une tasse de cafe. On se couchait a dix heures, le coeur satisfait, sinon content, et la cervelle pleine. Une partie de billard de temps en temps, un spectacle bien choisi, un concert du Conservatoire de loin en loin, une course a cheval jusqu'au bois de Verrieres, une promenade en foret, deux fois par semaine un assaut de boxe ou d'escrime, tels etaient leurs delassements. Octave manifestait bien par instants des velleites de revolte, et jetait un coup d'oeil d'envie sur des distractions moins recommandables. Il parlait d'aller voir Aristide Leroux qui << faisait son droit >>, a la brasserie Saint-Michel. Mais Marcel se moquait si rudement de ces fantaisies, qu'elles reculaient le plus souvent.

Le 29 octobre 1871, vers sept heures du soir, les deux amis etaient, selon leur coutume, assis cote a cote a la meme table, sous l'abat-jour d'une lampe commune. Marcel etait plonge corps et ame dans un probleme, palpitant d'interet, de geometrie descriptive appliquee a la coupe des pierres. Octave procedait avec un soin religieux a la fabrication, malheureusement plus importante a son sens, d'un litre de cafe. C'etait un des rares articles sur lesquels il se flattait d'exceller, -- peut-etre parce qu'il y trouvait l'occasion quotidienne d'echapper pour quelques minutes a la terrible necessite d'aligner des equations, dont il lui paraissait que Marcel abusait un peu. Il faisait donc passer goutte a goutte son eau bouillante a travers une couche epaisse de moka en poudre, et ce bonheur tranquille aurait du lui suffire. Mais l'assidue de Marcel lui pesait comme un remords, et il eprouvait l'invincible besoin de la troubler de son bavardage.

<< Nous ferions bien d'acheter un percolateur, dit-il tout a coup. Ce filtre antique et solennel n'est plus a la hauteur de la civilisation.

-- Achete un percolateur ! Cela t'empêchera peut-etre de perdre une heure tous les soirs a cette cuisine >>, repondit Marcel.

Et il se remit a son probleme.

<< Une voute a pour intrados un ellipsoïde a trois axes inegaux. Soit A B D E l'ellipse de naissance qui renferme l'axe maximum  $oA = a$ , et l'axe moyen  $oB = b$ , tandis que l'axe minimum ( $o, o'c'$ ) est vertical et egal a  $c$ , ce qui rend la voute surbaïsee... >>

A ce moment, on frappa a la porte.

<< Une lettre pour M. Octave Sarrasin >>, dit le garcon de l'hotel.

On peut penser si cette heureuse diversion fut bien accueillie du jeune etudiant.

<< C'est de mon pere, fit Octave. Je reconnais l'écriture... Voila ce

qui s'appelle une missive, au moins >>, ajouta-t-il en soupesant a petits coups le paquet de papiers.

Marcel savait comme lui que le docteur etait en Angleterre. Son passage a Paris, huit jours auparavant, avait meme ete signale par un diner de Sardanapale offert aux deux camarades dans un restaurant du Palais-Royal, jadis fameux, aujourd'hui demode, mais que le docteur Sarrasin continuait de considerer comme le dernier mot du raffinement parisien.

<< Tu me diras si ton pere te parle de son Congres d'Hygiene, dit Marcel. C'est une bonne idee qu'il a eue d'aller la. Les savants francais sont trop portes a s'isoler. >>

Et Marcel reprit son probleme :

<< ... L'extrados sera forme par un ellipsoide semblable au premier ayant son centre au-dessous de o' sur la verticale o. Apres avoir marque les foyers F1, F2, F3 des trois ellipses principales, nous tracons l'ellipse et l'hyperbole auxiliaires, dont les axes communs... >>

Un cri d'Octave lui fit relever la tete.

<< Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il, un peu inquiet en voyant son ami tout pale.

-- Lis ! >> dit l'autre, abasourdi par la nouvelle qu'il venait de recevoir.

Marcel prit la lettre, la lut jusqu'au bout, la relut une seconde fois, jeta un coup d'oeil sur les documents imprimes qui l'accompagnaient, et dit :

<< C'est curieux ! >>

Puis, il bourra sa pipe, et l'alluma methodiquement. Octave etait suspendu a ses levres.

<< Tu crois que c'est vrai ? lui cria-t-il d'une voix etranglee.

-Vrai ?... Evidemment. Ton pere a trop de bon sens et d'esprit scientifique pour accepter a l'etourdie une conviction pareille. D'ailleurs, les preuves sont la, et c'est au fond tres simple. >>

La pipe etant bien et dument allumee, Marcel se remit au travail. Octave restait les bras ballants, incapable meme d'achever son cafe, a plus forte raison d'assembler deux idees logiques. Pourtant, il avait besoin de parler pour s'assurer qu'il ne revait pas.

<< Mais... si c'est vrai, c'est absolument renversant !... Sais-tu qu'un demi-milliard, c'est une fortune enorme ? >>

Marcel releva la tete et approuva :

<< Enorme est le mot. Il n'y en a peut-etre pas une pareille en France, et l'on n'en compte que quelques-unes aux Etats-Unis, a peine cinq ou six en Angleterre, en tout quinze ou vingt au monde.

- Et un titre par-dessus le marche ! reprit Octave, un titre de baronnet ! Ce n'est pas que j'aie jamais ambitionne d'en avoir un, mais puisque celui-ci arrive, on peut dire que c'est tout de meme plus elegant que de s'appeler Sarrasin tout court. >>

Marcel lanca une bouffee de fumee et n'articula pas un mot. Cette bouffee de fumee disait clairement : << Peuh !... Peuh ! >>

<< Certainement, reprit Octave, je n'aurais jamais voulu faire comme tant de gens qui collent une particule a leur nom, ou s'inventent un marquisat de carton ! Mais posseder un vrai titre, un titre authentique, bien et dument inscrit au "Peerage" de Grande-Bretagne et d'Irlande, sans doute ni confusion possible, comme cela se voit trop souvent... >>

La pipe faisait toujours : << Peuh !... Peuh ! >>

<< Mon cher, tu as beau dire et beau faire, reprit Octave avec conviction, "le sang est quelque chose", comme disent les Anglais ! >>

Il s'arreta court devant le regard railleur de Marcel et se rabattit sur les millions.

<< Te rappelles-tu, reprit-il, que Binome, notre professeur de mathematiques, rabachait tous les ans, dans sa premiere lecon sur la numeration, qu'un demi-milliard est un nombre trop considerable pour que les forces de l'intelligence humaine pussent seulement en avoir une idee juste, si elles n'avaient a leur disposition les ressources d'une representation graphique ?... Te dis-tu bien qu'a un homme qui verserait un franc a chaque minute, il faudrait plus de mille ans pour payer cette somme ! Ah ! c'est vraiment... singulier de se dire qu'on est l'heritier d'un demi-milliard de francs !

-- Un demi-milliard de francs ! s'ecria Marcel, secoue par le mot plus qu'il ne l'avait ete par la chose. Sais-tu ce que vous pourriez en faire de mieux ? Ce serait de le donner a la France pour payer sa rancon ! Il n'en faudrait que dix fois autant !...

-- Ne va pas t'aviser au moins de suggerer une pareille idee a mon pere !... s'ecria Octave du ton d'un homme effraye. Il serait capable de l'adopter ! Je vois deja qu'il rumine quelque projet de sa facon !... Passe encore pour un placement sur l'Etat, mais gardons au moins la rente !

-- Allons, tu etais fait, sans t'en douter jusqu'ici, pour etre capitaliste ! reprit Marcel. Quelque chose me dit, mon pauvre Octave, qu'il eut mieux valu pour toi, sinon pour ton pere, qui est un esprit

droit et sense, que ce gros heritage fut reduit a des proportions plus modestes. J'aimerais mieux te voir vingt-cinq mille livres de rente a partager avec ta brave petite soeur, que cette montagne d'or ! >>

Et il se remit au travail.

Quant a Octave, il lui etait impossible de rien faire, et il s'agita si fort dans la chambre, que son ami, un peu impatiente, finit par lui dire :

<< Tu ferais mieux d'aller prendre l'air ! Il est evident que tu n'es bon a rien ce soir !

-- Tu as raison >>, repondit Octave, saisissant avec joie cette quasi-permission d'abandonner toute espece de travail.

Et, sautant sur son chapeau, il degingola l'escalier et se trouva dans la rue. A peine eut-il fait dix pas, qu'il s'arreta sous un bec de gaz pour relire la lettre de son pere. Il avait besoin de s'assurer de nouveau qu'il etait bien eveille.

<< Un demi-milliard !... Un demi-milliard !... repetait-il. Cela fait au moins vingt-cinq millions de rente !... Quand mon pere ne m'en donnerait qu'un par an, comme pension, que la moitie d'un, que le quart d'un, je serais encore tres heureux ! On fait beaucoup de choses avec de l'argent ! Je suis sur que je saurais bien l'employer ! Je ne suis pas un imbecile, n'est-ce pas ? On a ete recu a l'Ecole centrale !... Et j'ai un titre encore !... Je saurai le porter ! >>

Il se regardait, en passant, dans les glaces d'un magasin.

<< J'aurai un hotel, des chevaux !... Il y en aura un pour Marcel. Du moment ou je serai riche, il est clair que ce sera comme s'il l'etait. Comme cela vient a point tout de meme !... Un demi-milliard !... Baronnet !... C'est drôle, maintenant que c'est venu, il me semble que je m'y attendais ! Quelque chose me disait que je ne serais pas toujours occupe a trimer sur des livres et des planches a dessin !... Tout de meme, c'est un fameux reve ! >>

Octave suivait, en ruminant ces idees, les arcades de la rue de Rivoli. Il arriva aux Champs-Elysees, tourna le coin de la rue Royale, deboucha sur le boulevard. Jadis, il n'en regardait les splendides etalages qu'avec indifference, comme choses futiles et sans place dans sa vie. Maintenant, il s'y arreta et songea avec un vif mouvement de joie que tous ces tresors lui appartiendraient quand il le voudrait.

<< C'est pour moi, se dit-il, que les fileuses de la Hollande tournent leurs fuseaux, que les manufactures d'Elbeuf tissent leurs draps les plus souples, que les horlogers construisent leurs chronometres, que le lustre de l'Opera verse ses cascades de lumiere, que les violons grincent, que les chanteuses s'egosillent ! C'est pour moi qu'on dresse des pur-sang au fond des maneges, et que s'allume le Cafe Anglais !... Paris est a moi !... Tout est a moi !... Ne voyagerai-je pas ?

N'irai-je point visiter ma baronnie de l'Inde ?... Je pourrai bien quelque jour me payer une pagode, avec les bonzes et les idoles d'ivoire par-dessus le marche !... J'aurai des elephants !... Je chasserai le tigre !... Et les belles armes !... Et le beau canot !... .  
Un canot ? que non pas ! mais un bel et bon yacht a vapeur pour me conduire ou je voudrai, m'arreter et repartir a ma fantaisie !... A propos de vapeur, je suis charge de donner la nouvelle a ma mere. Si je partais pour Douai !... Il y a l'ecole... Oh ! oh ! l'ecole ! on peut s'en passer !... Mais Marcel ! il faut le prevenir. Je vais lui envoyer une depeche. Il comprendra bien que je suis presse de voir ma mere et ma soeur dans une pareille circonstance ! >>

Octave entra dans un bureau telegraphique, prevint son ami qu'il partait et reviendrait dans deux jours. Puis, il hela un fiacre et se fit transporter a la gare du Nord.

Des qu'il fut en wagon, il se reprit a developper son reve.

A deux heures du matin, Octave carillonnait bruyamment a la porte de la maison maternelle et paternelle -- sonnette de nuit --, et mettait en emoi le paisible quartier des Aubettes.

<< Qui donc est malade ? se demandaient les commeres d'une fenetre a l'autre.

-- Le docteur n'est pas en ville ! cria la vieille servante, de sa lucarne au dernier etage.

-- C'est moi, Octave !... Descendez m'ouvrir, Francine ! >>

Après dix minutes d'attente, Octave reussit a penetrer dans la maison. Sa mere et sa soeur Jeanne, precipitamment descendues en robe de chambre, attendaient l'explication de cette visite.

La lettre du docteur, lue a haute voix, eut bientot donne la clef du mystere.

Mme Sarrasin fut un moment eblouie. Elle embrassa son fils et sa fille en pleurant de joie. Il lui semblait que l'univers allait etre a eux maintenant, et que le malheur n'oserait jamais s'attaquer a des jeunes gens qui possedaient quelques centaines de millions. Cependant, les femmes ont plus tot fait que les hommes de s'habituer a ces grands coups du sort. Mme Sarrasin relut la lettre de son mari, se dit que c'etait a lui, en somme, qu'il appartenait de decider de sa destinee et de celle de ses enfants, et le calme rentra dans son coeur. Quant a Jeanne, elle etait heureuse a la joie de sa mere et de son frere ; mais son imagination de treize ans ne revait pas de bonheur plus grand que celui de cette petite maison modeste ou sa vie s'ecoulait doucement entre les lecons de ses maitres et les caresses de ses parents. Elle ne voyait pas trop en quoi quelques liasses de billets de banque pouvaient changer grand-chose a son existence, et cette perspective ne la troubla pas un instant.

Mme Sarrasin, mariee tres jeune a un homme absorbe tout entier par les occupations silencieuses du savant de race, respectait la passion de son mari, qu'elle aimait tendrement, sans toutefois le bien comprendre. Ne pouvant partager les bonheurs que l'etude donnait au docteur Sarrasin, elle s'etait quelquefois sentie un peu seule a cote de ce travailleur acharne, et avait par suite concentre sur ses deux enfants toutes ses esperances. Elle avait toujours reve pour eux un avenir brillant, s'imaginant qu'il en serait plus heureux. Octave, elle n'en doutait pas, etait appele aux plus hautes destinees. Depuis qu'il avait pris rang a l'Ecole centrale, cette modeste et utile academie de jeunes ingenieurs s'etait transformee dans son esprit en une pepiniere d'hommes illustres. Sa seule inquietude etait que la modestie de leur fortune ne fut un obstacle, une difficulte tout au moins a la carriere glorieuse de son fils, et ne nuisit plus tard a l'etablissement de sa fille. Maintenant, ce qu'elle avait compris de la lettre de son mari, c'est que ses craintes n'avaient plus de raison d'etre. Aussi sa satisfaction fut-elle complete.

La mere et le fils passerent une grande partie de la nuit a causer et a faire des projets, tandis que Jeanne, tres contente du present, sans aucun souci de l'avenir, s'etait endormie dans un fauteuil.

Cependant, au moment d'aller prendre un peu de repos :

<< Tu ne m'as pas parle de Marcel, dit Mme Sarrasin a son fils. Ne lui as-tu pas donne connaissance de la lettre de ton pere ? Qu'en a-t-il dit ?

-- Oh ! repondit Octave, tu connais Marcel ! C'est plus qu'un sage, c'est un stoique ! Je crois qu'il a ete effraye pour nous de l'enormite de l'heritage ! Je dis pour nous ; mais son inquietude ne remontait pas jusqu'a mon pere, dont le bon sens, disait-il, et la raison scientifique le rassuraient. Mais dame ! pour ce qui te concerne, mere, et Jeanne aussi, et moi surtout, il ne m'a pas cache qu'il eut prefere un heritage modeste, vingt-cinq mille livres de rente...

-- Marcel n'avait peut-etre pas tort, repondit Mme Sarrasin en regardant son fils. Cela peut devenir un grand danger, une subite fortune, pour certaines natures ! >>

Jeanne venait de se reveiller. Elle avait entendu les dernieres paroles de sa mere :

<< Tu sais, mere, lui dit-elle, en se frottant les yeux et se dirigeant vers sa petite chambre, tu sais ce que tu m'as dit un jour, que Marcel avait toujours raison ! Moi, je crois tout ce que dit notre ami Marcel ! >>

Et, ayant embrasse sa mere, Jeanne se retira.

### III UN FAIT DIVERS

En arrivant a la quatrieme seance du Congres d'Hygiene, le docteur

Sarrasin put constater que tous ses collegues l'accueillaient avec les marques d'un respect extraordinaire. Jusque-la, c'etait a peine si le tres noble Lord Glandover, chevalier de la Jarretiere, qui avait la presidence nominale de l'assemblee, avait daigne s'apercevoir de l'existence individuelle du medecin francais.

Ce lord etait un personnage auguste, dont le role se bornait a declarer la seance ouverte ou levee et a donner mecaniquement la parole aux orateurs inscrits sur une liste qu'on placait devant lui. Il gardait habituellement sa main droite dans l'ouverture de sa redingote boutonnee -- non pas qu'il eut fait une chute de cheval --, mais uniquement parce que cette attitude incommode a ete donnee par les sculpteurs anglais au bronze de plusieurs hommes d'Etat.

Une face blafarde et glabre, plaquee de taches rouges, une perruque de chiendent pretentieusement relevee en toupet sur un front qui sonnait le creux, completaient la figure la plus comiquement gourmee et la plus follement raide qu'on put voir. Lord Glandover se mouvait tout d'une piece, comme s'il avait ete de bois ou de carton-pate. Ses yeux memes semblaient ne rouler sous leurs arcades orbitaires que par saccades intermittentes, a la facon des yeux de poupee ou de mannequin.

Lors des premieres presentations, le president du Congres d'Hygiene avait adresse au docteur Sarrasin un salut protecteur et condescendant qui aurait pu se traduire ainsi :

<< Bonjour, monsieur l'homme de peu !... C'est vous qui, pour gagner votre petite vie, faites ces petits travaux sur de petites machinettes ?... Il faut que j'aie vraiment la vue bonne pour apercevoir une creature aussi eloignee de moi dans l'echelle des etres !... Mettez-vous a l'ombre de Ma Seigneurie, je vous le permets. >>

Cette fois Lord Glandover lui adressa le plus gracieux des sourires et poussa la courtoisie jusqu'a lui montrer un siege vide a sa droite. D'autre part, tous les membres du Congres s'etaient leves.

Assez surpris de ces marques d'une attention exceptionnellement flatteuse, et se disant qu'apres reflexion le compte-globules avait sans doute paru a ses confreres une decouverte plus considerable qu'a premiere vue, le docteur Sarrasin s'assit a la place qui lui etait offerte.

Mais toutes ses illusions d'inventeur s'envolerent, lorsque Lord Glandover se pencha a son oreille avec une contorsion des vertebres cervicales telle qu'il pouvait en resulter un torticolis violent pour Sa Seigneurie :

<< J'apprends, dit-il, que vous etes un homme de propriete considerable ? On me dit que vous " valez " vingt et un millions sterling ? >>

Lord Glandover paraissait desole d'avoir pu traiter avec legerete l'equivalent en chair et en os d'une valeur monnayee aussi ronde. Toute son attitude disait :

<< Pourquoi ne nous avoir pas prevenus ?... Franchement ce n'est pas bien ! Exposer les gens a des meprises semblables ! >>

Le docteur Sarrasin, qui ne croyait pas, en conscience, << valoir >> un sou de plus qu'aux seances precedentes, se demandait comment la nouvelle avait deja pu se repandre lorsque le docteur Ovidius, de Berlin, son voisin de droite lui dit avec un sourire faux et plat :

<< Vous voila aussi fort que les Rothschild !... Le \_Daily Telegraph\_ donne la nouvelle !... Tous mes compliments ! >>

Et il lui passa un numero du journal, date du matin meme. On y lisait le << fait divers >> suivant, dont la redaction revelait suffisamment l'auteur :

<< UN HERITAGE MONSTRE.-- La fameuse succession vacante de la Begum Gokool vient enfin de trouver son legitime heritier par les soins habiles de Messrs. Billows, Green et Sharp, solicitors, 93, Southampton row, London. L'heureux proprietaire des vingt et un millions sterling, actuellement depose a la Banque d'Angleterre, est un medecin francais, le docteur Sarrasin, dont nous avons, il y a trois jours, analyse ici meme le beau memoire au Congres de Brighton. A force de peines et a travers des peripeties qui formeraient a elles seules un veritable roman, Mr. Sharp est arrive a etabliir, sans contestation possible, que le docteur Sarrasin est le seul descendant vivant de Jean-Jacques Langevol, baronnet, epoux en secondes noces de la Begum Gokool. Ce soldat de fortune etait, parait-il, originaire de la petite ville francaise de Bar-le-Duc. Il ne reste plus a accomplir, pour l'envoi en possession, que de simples formalites. La requete est deja logee en Cour de Chancellerie. C'est un curieux enchainement de circonstances qui a accumule sur la tete d'un savant francais, avec un titre britannique, les tresors entasses par une longue suite de rajahs indiens. La fortune aurait pu se montrer moins intelligente, et il faut se feliciter qu'un capital aussi considerable tombe en des mains qui sauront en faire bon usage. >>

Par un sentiment assez singulier, le docteur Sarrasin fut contrarie de voir la nouvelle rendue publique. Ce n'etait pas seulement a cause des importunite que son experience des choses humaines lui faisait deja prévoir, mais il etait humilie de l'importance qu'on paraissait attribuer a cet evenement. Il lui semblait etre rapetisse personnellement de tout l'enorme chiffre de son capital. Ses travaux, son merite personnel -- il en avait le sentiment profond --, se trouvaient deja noyes dans cet ocean d'or et d'argent, meme aux yeux de ses confreres. Ils ne voyaient plus en lui le chercheur infatigable, l'intelligence superieure et deliee, l'inventeur ingenieux, ils voyaient le demi-milliard. Eut-il ete un goitreux des Alpes, un Hottentot abruti, un des specimens les plus degrades de l'humanite au lieu d'en etre un des representants superieurs, son poids eut ete le meme. Lord Glandover avait dit le mot, il << valait >> desormais vingt et un millions sterling, ni plus, ni moins.

Cette idee l'ecoera, et le Congres, qui regardait, avec une curiosite toute scientifique, comment etait fait un << demi milliardaire >>, constata non sans surprise que la physionomie du sujet se voilait d'une sorte de tristesse.

Ce ne fut pourtant qu'une faiblesse passagere. La grandeur du but auquel il avait resolu de consacrer cette fortune inesperee se representa tout a coup a la pensee du docteur et le rasseren. Il attendit la fin de la lecture que faisait le docteur Stevenson de Glasgow sur l'\_Education des jeunes idiots\_, et demanda la parole pour une communication.

Lord Glandover la lui accorda a l'instant et par preference meme au docteur Ovidius. Il la lui aurait accordee, quand tout le Congres s'y serait oppose, quand tous les savants de l'Europe auraient proteste a la fois contre ce tour de faveur ! Voila ce que disait eloquemment l'intonation toute speciale de la voix du president.

<< Messieurs, dit le docteur Sarrasin, je comptais attendre quelques jours encore avant de vous faire part de la fortune singuliere qui m'arrive et des consequences heureuses que ce hasard peut avoir pour la science. Mais, le fait etant devenu public, il y aurait peut-etre de l'affectation a ne pas le placer tout de suite sur son vrai terrain... Oui, messieurs, il est vrai qu'une somme considerable, une somme de plusieurs centaines de millions, actuellement deposee a la Banque d'Angleterre, se trouve me revenir legitimement. Ai-je besoin de vous dire que je ne me considere, en ces conjonctures, que comme le fideicommissaire de la science ?... (\_Sensation profonde.\_) Ce n'est pas a moi que ce capital appartient de droit, c'est a l'Humanite, c'est au Progres !... (\_Mouvements divers. Exclamations. Applaudissements unanimes. Tout le Congres se leve, electrise par cette declaration.\_) Ne m'applaudissez pas, messieurs. Je ne connais pas un seul homme de science, vraiment digne de ce beau nom, qui ne fit a ma place ce que je veux faire. Qui sait si quelques-uns ne penseront pas que, comme dans beaucoup d'actions humaines, il n'y a pas en celle-ci plus d'amour-propre que de devouement ?... (\_Non ! Non !\_) Peu importe au surplus ! Ne voyons que les resultats. Je le declare donc, definitivement et sans reserve : le demi-milliard que le hasard met dans mes mains n'est pas a moi, il est a la science ! Voulez-vous etre le parlement qui repartira ce budget ?... Je n'ai pas en mes propres lumieres une confiance suffisante pour pretendre en disposer en maitre absolu. Je vous fais juges, et vous-memes vous deciderez du meilleur emploi a donner a ce tresor !... >> (\_Hurrahs. Agitation profonde. Delire general.\_)

Le Congres est debout. Quelques membres, dans leur exaltation, sont montes sur la table. Le professeur Turnbull, de Glasgow, parait menace d'apoplexie. Le docteur Cicogna, de Naples, a perdu la respiration. Lord Glandover seul conserve le calme digne et serein qui convient a son rang. Il est parfaitement convaincu, d'ailleurs, que le docteur Sarrasin plaisante agreablement, et n'a pas la moindre intention de realiser un programme si extravagant.

<< S'il m'est permis, toutefois, reprit l'orateur, quand il eut obtenu

un peu de silence, s'il m'est permis de suggerer un plan qu'il serait aise de developper et de perfectionner, je propose le suivant. >>

Ici le Congres, revenu enfin au sang-froid, ecoute avec une attention religieuse.

<< Messieurs, parmi les causes de maladie, de misere et de mort qui nous entourent, il faut en compter une a laquelle je crois rationnel d'attacher une grande importance : ce sont les conditions hygieniques deplorables dans lesquelles la plupart des hommes sont places. Ils s'entassent dans des villes, dans des demeures souvent privees d'air et de lumiere, ces deux agents indispensables de la vie. Ces agglomerations humaines deviennent parfois de veritables foyers d'infection. Ceux qui n'y trouvent pas la mort sont au moins atteints dans leur sante ; leur force productive diminue, et la societe perd ainsi de grandes sommes de travail qui pourraient etre appliquees aux plus precieux usages. Pourquoi, messieurs, n'essaierions-nous pas du plus puissant des moyens de persuasion... de l'exemple ? Pourquoi ne reunirions-nous pas toutes les forces de notre imagination pour tracer le plan d'une cite modele sur des donnees rigoureusement scientifiques ?... (\_Oui ! oui ! c'est vrai !\_) Pourquoi ne consacrerions-nous pas ensuite le capital dont nous disposons a edifier cette ville et a la presenter au monde comme un enseignement pratique... >> (\_Oui ! oui ! -- Tonnerre d'applaudissements.\_)

Les membres du Congres, pris d'un transport de folie contagieuse, se serrent mutuellement les mains, ils se jettent sur le docteur Sarrasin, l'enlevent, le portent en triomphe autour de la salle.

<< Messieurs, reprit le docteur, lorsqu'il eut pu reintegrer sa place, cette cite que chacun de nous voit deja par les yeux de l'imagination, qui peut etre dans quelques mois une realite, cette ville de la sante et du bien-etre, nous inviterions tous les peuples a venir la visiter, nous en repandriions dans toutes les langues le plan et la description, nous y appellerions les familles honnetes que la pauvrete et le manque de travail auraient chassees des pays encombres. Celles aussi -- vous ne vous etonneriez pas que j'y songe --, a qui la conquete etrangere a fait une cruelle necessite de l'exil, trouveraient chez nous l'emploi de leur activite, l'application de leur intelligence, et nous apporteraient ces richesses morales, plus precieuses mille fois que les mines d'or et de diamant. Nous aurions la de vastes colleges ou la jeunesse elevee d'apres des principes sages, propres a developper et a equilibrer toutes les facultes morales, physiques et intellectuelles, nous preparerait des generations fortes pour l'avenir ! >>

Il faut renoncer a decrire le tumulte enthousiaste qui suivit cette communication. Les applaudissements, les hurrahs, les << hip ! hip ! >> se succederent pendant plus d'un quart d'heure.

Le docteur Sarrasin etait a peine parvenu a se rasseoir que Lord Glandover, se penchant de nouveau vers lui, murmura a son oreille en clignant de l'oeil :

<< Bonne speculation !... Vous comptez sur le revenu de l'octroi, hein ?... Affaire sure, pourvu qu'elle soit bien lancee et patronnee de noms choisis !... Tous les convalescents et les valetudinaires voudront habiter la !... J'espere que vous me retiendrez un bon lot de terrain, n'est-ce pas ? >>

Le pauvre docteur, blesse de cette obstination a donner a ses actions un mobile cupide, allait cette fois repondre a Sa Seigneurie, lorsqu'il entendit le vice-president reclamer un vote de remerciement par acclamation pour l'auteur de la philanthropique proposition qui venait d'etre soumise a l'assemblee.

<< Ce serait, dit-il, l'eternel honneur du Congres de Brighton qu'une idee si sublime y eut pris naissance, il ne fallait pas moins pour la concevoir que la plus haute intelligence unie au plus grand coeur et a la generosite la plus inouie... Et pourtant, maintenant que l'idee etait suggeree, on s'etonnait presque qu'elle n'eut pas deja ete mise en pratique ! Combien de milliards depenses en folles guerres, combien de capitaux dissipes en speculations ridicules auraient pu etre consacres a un tel essai ! >>

L'orateur, en terminant, demandait, pour la cite nouvelle, comme un juste hommage a son fondateur, le nom de << Sarrasina >>.

Sa motion etait deja acclamee, lorsqu'il fallut revenir sur le vote, a la requete du docteur Sarrasin lui-meme.

<< Non, dit-il, mon nom n'a rien a faire en ceci. Gardons nous aussi d'affubler la future ville d'aucune de ces appellations qui, sous pretexte de deriver du grec ou du latin, donnent a la chose ou a l'etre qui les porte une allure pedante. Ce sera la Cite du bien-etre, mais je demande que son nom soit celui de ma patrie, et que nous l'appelions France-Ville ! >>

On ne pouvait refuser au docteur cette satisfaction qui lui etait bien due.

France-Ville etait d'ores et deja fondee en paroles ; elle allait, grace au proces-verbal qui devait clore la seance, exister aussi sur le papier. On passa immediatement a la discussion des articles generaux du projet.

Mais il convient de laisser le Congres a cette occupation pratique, si differente des soins ordinairement reserves a ces assemblees, pour suivre pas a pas, dans un de ses innombrables itineraires, la fortune du fait divers publie par le \_'Daily Telegraph\_'.

Des le 29 octobre au soir, cet entrefilet, textuellement reproduit par les journaux anglais, commencait a rayonner sur tous les cantons du Royaume-Uni. Il apparaissait notamment dans la \_'Gazette de Hull\_' et figurait en haut de la seconde page dans un numero de cette feuille modeste que le Mary Queen, trois-mats-barque charge de charbon, apporta le 1er novembre a Rotterdam.

Immédiatement coupé par les ciseaux diligents du rédacteur en chef et secrétaire unique de l'\_'Echo neerlandais\_' et traduit dans la langue de Cuyp et de Potter, le fait divers arriva, le 2 novembre, sur les ailes de la vapeur, au \_Memorial de Breme\_. Là, il revêtit, sans changer de corps, un vêtement neuf, et ne tarda pas à se voir imprimer en allemand. Pourquoi faut-il constater ici que le journaliste teuton, après avoir écrit en tête de la traduction : \_Eine ubergrosse Erbschaft\_, ne craignit pas de recourir à un subterfuge mesquin et d'abuser de la crédulité de ses lecteurs en ajoutant entre parenthèses : \_Correspondance speciale de Brighton\_ ?

Quoi qu'il en soit, devenue ainsi allemande par droit d'annexion, l'anecdote arriva à la rédaction de l'imposante \_Gazette du Nord\_, qui lui donna une place dans la seconde colonne de sa troisième page, en se contentant d'en supprimer le titre, trop charlatanesque pour une si grave personne.

C'est après avoir passé par ces avatars successifs qu'elle fit enfin son entrée, le 3 novembre au soir, entre les mains épaisses d'un gros valet de chambre saxon, dans le cabinet-salon-salle à manger de M. le professeur Schultze, de l'Université d'Iéna.

Si haut placé que fut un tel personnage dans l'échelle des êtres, il ne présentait à première vue rien d'extraordinaire. C'était un homme de quarante-cinq ou six ans, d'assez forte taille ; ses épaules carrées indiquaient une constitution robuste ; son front était chauve, et le peu de cheveux qu'il avait gardés à l'occiput et aux tempes rappelaient le blond filasse. Ses yeux étaient bleus, de ce bleu vague qui ne trahit jamais la pensée. Aucune lueur ne s'en échappe, et cependant on se sent comme gêné sitôt qu'ils vous regardent. La bouche du professeur Schultze était grande, garnie d'une de ces doubles rangées de dents formidables qui ne lâchent jamais leur proie, mais enfermées dans des lèvres minces, dont le principal emploi devait être de numéroter les paroles qui pouvaient en sortir. Tout cela composait un ensemble inquietant et desobligeant pour les autres, dont le professeur était visiblement très satisfait pour lui-même.

Au bruit que fit son valet de chambre, il leva les yeux sur la cheminée, regarda l'heure à une très jolie pendule de Barbedienne, singulièrement dépaycée au milieu des meubles vulgaires qui l'entouraient, et dit d'une voix raide encore plus que rude :

<< Six heures cinquante-cinq ! Mon courrier arrive à six heures trente, dernière heure. Vous le montez aujourd'hui avec vingt-cinq minutes de retard. La première fois qu'il ne sera pas sur ma table à six heures trente, vous quitterez mon service à huit.

-- Monsieur, demanda le domestique avant de se retirer, veut-il dîner maintenant ?

-- Il est six heures cinquante-cinq et je dîne à sept ! Vous le savez depuis trois semaines que vous êtes chez moi ! Retenez aussi que je ne

change jamais une heure et que je ne repete jamais un ordre. >>

Le professeur deposa son journal sur le bord de sa table et se remit a ecrire un memoire qui devait paraître le surlendemain dans les *Annalen fur Physiologie*. Il ne saurait y avoir aucune indiscretion a constater que ce memoire avait pour titre :

*„Pourquoi tous les Francais sont-ils atteints a des degres differents de degeneration hereditaire ?“*

Tandis que le professeur poursuivait sa tache, le diner, compose d'un grand plat de saucisses aux choux, flanque d'un gigantesque mooss de biere, avait ete discrettement servi sur un gueridon au coin du feu. Le professeur posa sa plume pour prendre ce repas, qu'il savoura avec plus de complaisance qu'on n'en eut attendu d'un homme aussi serieux. Puis il sonna pour avoir son cafe, alluma une grande pipe de porcelaine et se remit au travail.

Il etait pres de minuit, lorsque le professeur signa le dernier feuillet, et il passa aussitot dans sa chambre a coucher pour y prendre un repos bien gagne. Ce fut dans son lit seulement qu'il rompit la bande de son journal et en commença la lecture, avant de s'endormir. Au moment ou le sommeil semblait venir, l'attention du professeur fut attiree par un nom etranger, celui de << Langevol >>, dans le fait divers relatif a l'heritage monstre. Mais il eut beau vouloir se rappeler quel souvenir pouvait bien evoquer en lui ce nom, il n'y parvint pas. Apres quelques minutes donnees a cette recherche vaine, il jeta le journal, souffla sa bougie et fit bientot entendre un ronflement sonore.

Cependant, par un phenomene physiologique que lui-meme avait etudie et explique avec de grands developpements, ce nom de Langevol poursuivit le professeur Schultze jusque dans ses reves. Si bien que, machinalement, en se reveillant le lendemain matin, il se surprit a le repeter.

Tout a coup, et au moment ou il allait demander a sa montre quelle heure il etait, il fut illumine d'un eclat subit. Se jetant alors sur le journal qu'il retrouva au pied de son lit, il lut et relut plusieurs fois de suite, en se passant la main sur le front comme pour y concentrer ses idees, l'alea qu'il avait failli la veille laisser passer inaperçu. La lumiere, evidemment, se faisait dans son cerveau, car, sans prendre le temps de passer sa robe de chambre a ramages, il courut a la cheminee, detacha un petit portrait en miniature pendu pres de la glace, et, le retournant, passa sa manche sur le carton poussiereux qui en formait l'envers.

Le professeur ne s'etait pas trompe. Derriere le portrait, on lisait ce nom trace d'une encre jaunatre, presque efface par un demi-siecle :

<< *„Therese Schultze eingeborene Langevol“* >> (Therese Schultze nee Langevol).

Le soir meme, le professeur avait pris le train direct pour Londres.

#### IV PART A DEUX

Le 6 novembre, a sept heures du matin, Herr Schultze arrivait a la gare de Charing-Cross. A midi, il se presentait au numero 93, Southampton row, dans une grande salle divisee en deux parties par une barriere de bois -- cote de MM. les clercs, cote du public --, meublee de six chaises, d'une table noire, d'innombrables cartons verts et d'un dictionnaire des adresses. Deux jeunes gens, assis devant la table, etaient en train de manger paisiblement le dejeuner de pain et de fromage traditionnel en tous les pays de basoche.

<< Messieurs Billows, Green et Sharp ? dit le professeur de la meme voix dont il demandait son diner.

-- Mr. Sharp est dans son cabinet. -- Quel nom ? Quelle affaire ?

- Le professeur Schultze, d'Iena, affaire Langevol. >>

Le jeune clerc murmura ces renseignements dans le pavillon d'un tuyau acoustique et recut en reponse dans le pavillon de sa propre oreille une communication qu'il n'eut garde de rendre publique. Elle pouvait se traduire ainsi :

<< Au diable l'affaire Langevol ! Encore un fou qui croit avoir des titres ! >>

Reponse du jeune clerc :

<< C'est un homme d'apparence "respectable". Il n'a pas l'air agreable, mais ce n'est pas la tete du premier venu. >>

Nouvelle exclamation mysterieuse :

<< Et il vient d'Allemagne ?...

-- Il le dit, du moins. >>

Un soupir passa a travers le tuyau :

<< Faites monter.

- Deux etages, la porte en face >>, dit tout haut le clerc en indiquant un passage interieur.

Le professeur s'enfonca dans le couloir, monta les deux etages et se trouva devant une porte matelassee, ou le nom de Mr. Sharp se detachait en lettres noires sur un fond de cuivre.

Ce personnage etait assis devant un grand bureau d'acajou, dans un cabinet vulgaire a tapis de feutre, chaises de cuir et larges cartoniers beants. Il se souleva a peine sur son fauteuil, et, selon

l'habitude si courtoise des gens de bureau, il se remit à feuilleter des dossiers pendant cinq minutes, afin d'avoir l'air très occupé. Enfin, se retournant vers le professeur Schultze, qui s'était placé auprès de lui :

<< Monsieur, dit-il, veuillez m'apprendre rapidement ce qui vous amène. Mon temps est extraordinairement limité, et je ne puis vous donner qu'un très petit nombre de minutes. >>

Le professeur eut un semblant de sourire, laissant voir qu'il s'inquiétait assez peu de la nature de cet accueil.

<< Peut-être trouverez-vous bon de m'accorder quelques minutes supplémentaires, dit-il, quand vous saurez ce qui m'amène.

-- Parlez donc, monsieur.

-- Il s'agit de la succession de Jean-Jacques Langevol, de Bar-le-Duc, et je suis le petit-fils de sa sœur aînée, Thérèse Langevol, mariée en 1792 à mon grand-père Martin Schultze, chirurgien à l'armée de Brunswick et mort en 1814. J'ai en ma possession trois lettres de mon grand-oncle écrites à sa sœur, et de nombreuses traditions de son passage à la maison, après la bataille d'Iéna, sans compter les pièces dûment légalisées qui établissent ma filiation. >>

Inutile de suivre le professeur Schultze dans les explications qu'il donna à Mr. Sharp. Il fut, contre ses habitudes, presque prolixe. Il est vrai que c'était le seul point où il était inépuisable. En effet, il s'agissait pour lui de démontrer à Mr. Sharp, Anglais, la nécessité de faire prédominer la race germanique sur toutes les autres. S'il poursuivait l'idée de réclamer cette succession, c'était surtout pour l'arracher des mains françaises, qui ne pourraient en faire que quelque inepte usage !... Ce qu'il détestait dans son adversaire, c'était surtout sa nationalité !... Devant un Allemand, il n'insisterait pas assurément, etc. Mais l'idée qu'un prétendu savant, qu'un Français pourrait employer cet énorme capital au service des idées françaises, le mettait hors de lui, et lui faisait un devoir de faire valoir ses droits à outrance.

À première vue, la liaison des idées pouvait ne pas être évidente entre cette digression politique et l'opulente succession. Mais Mr. Sharp avait assez l'habitude des affaires pour apercevoir le rapport supérieur qu'il y avait entre les aspirations nationales de la race germanique en général et les aspirations particulières de l'individu Schultze vers l'héritage de la Begum. Elles étaient, au fond, du même ordre.

D'ailleurs, il n'y avait pas de doute possible. Si humiliant qu'il put être pour un professeur à l'Université d'Iéna d'avoir des rapports de parenté avec des gens de race inférieure, il était évident qu'une aïeule française avait sa part de responsabilité dans la fabrication de ce produit humain sans égal. Seulement, cette parenté d'un degré secondaire à celle du docteur Sarrasin ne lui créait aussi que des

droits secondaires a ladite succession. Le solicitor vit cependant la possibilite de les soutenir avec quelques apparences de legalite et, dans cette possibilite, il en entrevit une autre tout a l'avantage de Billows, Green et Sharp : celle de transformer l'affaire Langevol, deja belle, en une affaire magnifique, quelque nouvelle representation du \_Jarndyce contre Jarndyce\_, de Dickens. Un horizon de papier timbre, d'actes, de pieces de toute nature s'etendit devant les yeux de l'homme de loi. Ou encore, ce qui valait mieux, il songea a un compromis menage par lui, Sharp, dans l'interet de ses deux clients, et qui lui rapporterait, a lui Sharp, presque autant d'honneur que de profit.

Cependant, il fit connaitre a Herr Schultze les titres du docteur Sarrasin, lui donna les preuves a l'appui et lui insinua que, si Billows, Green et Sharp se chargeaient cependant de tirer un parti avantageux pour le professeur de l'apparence de droits -- << apparences seulement, mon cher monsieur, et qui, je le crains, ne resisteraient pas a un bon proces >> --, que lui donnait sa parente avec le docteur, il comptait que le sens si remarquable de la justice que possedaient tous les Allemands admettrait que Billows, Green et Sharp acqueraient aussi, en cette occasion, des droits d'ordre different, mais bien plus imperieux, a la reconnaissance du professeur.

Celui-ci etait trop bien doue pour ne pas comprendre la logique du raisonnement de l'homme d'affaires. Il lui mit sur ce point l'esprit en repos, sans toutefois rien preciser.

Mr. Sharp lui demanda poliment la permission d'examiner son affaire a loisir et le reconduisit avec des egards marques. Il n'etait plus question a cette heure de ces minutes strictement limitees, dont il se disait si avare !

Herr Schultze se retira, convaincu qu'il n'avait aucun titre suffisant a faire valoir sur l'heritage de la Begum, mais persuade cependant qu'une lutte entre la race saxonne et la race latine, outre qu'elle etait toujours meritoire, ne pouvait, s'il savait bien s'y prendre, que tourner a l'avantage de la premiere.

L'important etait de tater l'opinion du docteur Sarrasin. Une depeche telegraphique, immediatement expediee a Brighton, amenait vers cinq heures le savant francais dans le cabinet du solicitor.

Le docteur Sarrasin apprit avec un calme dont s'etonna Mr. Sharp l'incident qui se produisait. Aux premiers mots de Mr. Sharp, il lui declara en toute loyaute qu'en effet il se rappelait avoir entendu parler traditionnellement, dans sa famille, d'une grand-tante elevee par une femme riche et titree, emigree avec elle, et qui se serait mariee en Allemagne. Il ne savait d'ailleurs ni le nom ni le degre precis de parente de cette grand-tante.

Mr. Sharp avait deja recours a ses fiches, soigneusement cataloguees dans des cartons qu'il montra avec complaisance au docteur.

Il y avait la -- Mr. Sharp ne le dissimula pas -- matiere a proces, et

les proces de ce genre peuvent aisement trainer en longueur. A la verite, on n'etait pas oblige de faire a la partie adverse l'aveu de cette tradition de famille, que le docteur Sarrasin venait de confier, dans sa sincerite, a son solicitor... Mais il y avait ces lettres de Jean-Jacques Langevol a sa soeur, dont Herr Schultze avait parle, et qui etaient une presumption en sa faveur. Presumption faible a la verite, denuee de tout caractere legal, mais enfin presumption... D'autres preuves seraient sans doute exhumees de la poussiere des archives municipales. Peut-etre meme la partie adverse, a defaut de pieces authentiques, ne craindrait pas d'en inventer d'imaginaires. Il fallait tout prévoir ! Qui sait si de nouvelles investigations n'assigneraient meme pas a cette Therese Langevol, subitement sortie de terre, et a ses representants actuels, des droits superieurs a ceux du docteur Sarrasin ?... En tout cas, longues chicanes, longues verifications, solution lointaine !... Les probabilites de gain etant considerables des deux parts, on formerait aisement de chaque cote une compagnie en commandite pour avancer les frais de la procedure et epuiser tous les moyens de juridiction. Un proces celebre du meme genre avait ete pendant quatre-vingt-trois annees consecutives en Cour de Chancellerie et ne s'etait termine que faute de fonds : interets et capital, tout y avait passe !... Enquetes, commissions, transports, procedures prendraient un temps infini !... Dans dix ans la question pourrait etre encore indecise, et le demi milliard toujours endormi a la Banque...

Le docteur Sarrasin ecoutait ce verbiage et se demandait quand il s'arreterait. Sans accepter pour parole d'evangile tout ce qu'il entendait, une sorte de decouragement se glissait dans son ame. Comme un voyageur penche a l'avant d'un navire voit le port ou il croyait entrer s'eloigner, puis devenir moins distinct et enfin disparaitre, il se disait qu'il n'etait pas impossible que cette fortune, tout a l'heure si proche et d'un emploi deja tout trouve, ne finit par passer a l'etat gazeux et s'evanouir !

<< Enfin que faire ? >> demanda-t-il au solicitor.

Que faire ?... Hem !... C'etait difficile a determiner. Plus difficile encore a realiser. Mais enfin tout pouvait encore s'arranger. Lui, Sharp, en avait la certitude. La justice anglaise etait une excellente justice -- un peu lente, peut-etre, il en convenait --, oui, decidement un peu lente, \_pede claudo\_... hem !... hem !... mais d'autant plus sure !... Assurement le docteur Sarrasin ne pouvait manquer dans quelques annees d'etre en possession de cet heritage, si toutefois... hem !... hem !... ses titres etaient suffisants !...

Le docteur sortit du cabinet de Southampton row fortement ebranle dans sa confiance et convaincu qu'il allait, ou falloir entamer une serie d'interminables proces, ou renoncer a son reve. Alors, pensant a son beau projet philanthropique, il ne pouvait se retenir d'en eprouver quelque regret.

Cependant, Mr. Sharp manda le professeur Schultze, qui lui avait laisse son adresse. Il lui annonca que le docteur Sarrasin n'avait jamais

entendu parler d'une Therese Langevol, contestait formellement l'existence d'une branche allemande de la famille et se refusait a toute transaction.

Il en restait donc au professeur, s'il croyait ses droits bien etablis, qu'a << plaider >>. Mr. Sharp, qui n'apportait en cette affaire qu'un desinterressement absolu, une veritable curiosite d'amateur, n'avait certes pas l'intention de l'en dissuader. Que pouvait demander un solicator, sinon un proces, dix proces, trente ans de proces, comme la cause semblait les porter en ses flancs ? Lui, Sharp, personnellement, en etait ravi. S'il n'avait pas craint de faire au professeur Schultze une offre suspecte de sa part, il aurait pousse le desinterressement jusqu'a lui indiquer un de ses confreres, qu'il put charger de ses interets... Et certes le choix avait de l'importance ! La carriere legale etait devenue un veritable grand chemin !... Les aventuriers et les brigands y foisonnaient !... Il le constatait, la rougeur au front !...

<< Si le docteur francais voulait s'arranger, combien cela couterait-il ? >> demanda le professeur.

Homme sage, les paroles ne pouvaient l'etourdir ! Homme pratique, il allait droit au but sans perdre un temps precieux en chemin ! Mr. Sharp fut un peu deconcerte par cette facon d'agir. Il representa a Herr Schultze que les affaires ne marchaient point si vite ; qu'on n'en pouvait prevoir la fin quand on en etait au commencement ; que, pour amener M. Sarrasin a composition, il fallait un peu trainer les choses afin de ne pas lui laisser connaitre que lui, Schultze, etait deja pret a une transaction.

<< Je vous prie, monsieur, conclut-il, laissez-moi faire, remettez-vous- en a moi et je reponds de tout.

-- Moi aussi, repliqua Schultze, mais j'aimerais savoir a quoi m'en tenir. >>

Cependant, il ne put, cette fois, tirer de Mr. Sharp a quel chiffre le solicator evaluait la reconnaissance saxonne, et il dut lui laisser la-dessus carte blanche.

Lorsque le docteur Sarrasin, rappele des le lendemain par Mr. Sharp, lui demanda avec tranquillite s'il avait quelques nouvelles serieuses a lui donner, le solicator, inquiet de cette tranquillite meme, l'informa qu'un examen serieux l'avait convaincu que le mieux serait peut-etre de couper le mal dans sa racine et de proposer une transaction a ce pretendan nouveau. C'etait la, le docteur Sarrasin en conviendrait, un conseil essentiellement desinteresse et que bien peu de solicators eussent donne a la place de Mr. Sharp ! Mais il mettait son amour-propre a regler rapidement cette affaire, qu'il considerait avec des yeux presque paternels.

Le docteur Sarrasin ecoutait ces conseils et les trouvait relativement assez sages. Il s'etait si bien habitue depuis quelques jours a l'idee

de realiser immediatement son reve scientifique, qu'il subordonnait tout a ce projet. Attendre dix ans ou seulement un an avant de pouvoir l'executer aurait ete maintenant pour lui une cruelle deception. Peu familier d'ailleurs avec les questions legales et financieres, et sans etre dupe des belles paroles de maitre Sharp, il aurait fait bon marche de ses droits pour une bonne somme payee comptant qui lui permit de passer de la theorie a la pratique. Il donna donc egalement carte blanche a Mr. Sharp et reparti.

Le solicitor avait obtenu ce qu'il voulait. Il etait bien vrai qu'un autre aurait peut-etre cede, a sa place, a la tentation d'entamer et de prolonger des procedures destinees a devenir, pour son etude, une grosse rente viagere. Mais Mr. Sharp n'etait pas de ces gens qui font des speculations a long terme. Il voyait a sa portee le moyen facile d'operer d'un coup une abondante moisson, et il avait resolu de le saisir. Le lendemain, il ecrivit au docteur en lui laissant entrevoir que Herr Schultze ne serait peut-etre pas oppose a toute idee d'arrangement. Dans de nouvelles visites, faites par lui, soit au docteur Sarrasin, soit a Herr Schultze, il disait alternativement a l'un et a l'autre que la partie adverse ne voulait deciderement rien entendre, et que, par surcroit, il etait question d'un troisieme candidat alleche par l'odeur...

Ce jeu dura huit jours. Tout allait bien le matin, et le soir il s'elevait subitement une objection imprevue qui derangeait tout. Ce n'etait plus pour le bon docteur que chausse-trapes, hesitations, fluctuations. Mr. Sharp ne pouvait se decider a tirer l'hamecon, tant il craignait qu'au dernier moment le poisson ne se debattit et ne fit casser la corde. Mais tant de precaution etait, en ce cas, superflu. Des le premier jour, comme il l'avait dit, le docteur Sarrasin, qui voulait avant tout s'epargner les ennuis d'un proces, avait ete pret pour un arrangement. Lorsque enfin Mr. Sharp crut que le moment psychologique, selon l'expression celebre, etait arrive, ou que, dans son langage moins noble, son client etait << cuit a point >>, il demasqua tout a coup ses batteries et proposa une transaction immediate.

Un homme bienfaisant se presentait, le banquier Stilbing, qui offrait de partager le differend entre les parties, de leur compter a chacun deux cent cinquante millions et de ne prendre a titre de commission que l'excédent du demi-milliard, soit vingt-sept millions.

Le docteur Sarrasin aurait volontiers embrasse Mr. Sharp, lorsqu'il vint lui soumettre cette offre, qui, en somme, lui paraissait encore superbe. Il etait tout pret a signer, il ne demandait qu'a signer, il aurait vote par-dessus le marche des statues d'or au banquier Stilbing, au solicitor Sharp, a toute la haute banque et a toute la chicane du Royaume-Uni.

Les actes etaient rediges, les temoins racoles, les machines a timbrer de Somerset House pretes a fonctionner. Herr Schultze s'etait rendu. Mis par ledit Sharp au pied du mur, il avait pu s'assurer en fremissant qu'avec un adversaire de moins bonne composition que le docteur Sarrasin, il en eut ete certainement pour ses frais. Ce fut bientot

termine. Contre leur mandat formel et leur acceptation d'un partage égal, les deux heritiers recurent chacun un cheque a valoir de cent mille livres sterling, payable a vue, et des promesses de reglement definitif, aussitot apres l'accomplissement des formalites legales.

Ainsi se conclut, pour la plus grande gloire de la superiorite anglo-saxonne, cette etonnante affaire.

On assure que le soir meme, en dinant a Cobden-Club avec son ami Stilbing, Mr. Sharp but un verre de champagne a la sante du docteur Sarrasin, un autre a la sante du professeur Schultze, et se laissa aller, en achevant la bouteille, a cette exclamation indiscrete : << \_Hurrah\_ !\_... \_Rule Britannia\_ !\_... Il n'y a encore que nous !\_... >>

La verite est que le banquier Stilbing considerait son hote comme un pauvre homme, qui avait lache pour vingt-sept millions une affaire de cinquante, et, au fond, le professeur pensait de meme, du moment, en effet, ou lui, Herr Schultze, se sentait force d'accepter tout arrangement quelconque ! Et que n'aurait-on pu faire avec un homme comme le docteur Sarrasin, un Celte, leger, mobile, et, bien certainement, visionnaire !

Le professeur avait entendu parler du projet de son rival de fonder une ville francaise dans des conditions d'hygiene morale et physique propres a developper toutes les qualites de la race et a former de jeunes generations fortes et vaillantes. Cette entreprise lui paraissait absurde, et, a son sens, devait echouer, comme opposee a la loi de progres qui decretait l'effondrement de la race latine, son asservissement a la race saxonne, et, dans la suite, sa disparition totale de la surface du globe. Cependant, ces resultats pouvaient etre tenus en echec si le programme du docteur avait un commencement de realisation, a plus forte raison si l'on pouvait croire a son succes. Il appartenait donc a tout Saxon, dans l'interet de l'ordre general et pour obeir a une loi ineluctable, de mettre a neant, s'il le pouvait, une entreprise aussi folle. Et dans les circonstances qui se presentaient, il etait clair que lui, Schultze, M. D. \_privat docent\_ de chimie a l'Universite d'Iena, connu par ses nombreux travaux comparatifs sur les differentes races humaines -- travaux ou il etait prouve que la race germanique devait les absorber toutes --, il etait clair enfin qu'il etait particulierement designe par la grande force constamment creative et destructive de la nature, pour aneantir ces pygmees qui se rebellaient contre elle. De toute eternite, il avait ete arrete que Therese Langevol epouserait Martin Schultze, et qu'un jour les deux nationalites, se trouvant en presence dans la personne du docteur francais et du professeur allemand, celui-ci ecraserait celui-la. Deja il avait en main la moitie de la fortune du docteur. C'etait l'instrument qu'il lui fallait.

D'ailleurs, ce projet n'etait pour Herr Schultze que tres secondaire ; il ne faisait que s'ajouter a ceux, beaucoup plus vastes, qu'il formait pour la destruction de tous les peuples qui refuseraient de se fusionner avec le peuple germain et de se reunir au Vaterland. Cependant, voulant connaitre a fond -- si tant est qu'ils pussent avoir

un fond --, les plans du docteur Sarrasin, dont il se constituait déjà l'implacable ennemi, il se fit admettre au Congrès international d'Hygiène et en suivit assidument les séances. C'est au sortir de cette assemblée que quelques membres, parmi lesquels se trouvait le docteur Sarrasin lui-même, l'entendirent un jour faire cette déclaration : qu'il s'élèverait en même temps que France-Ville une cité forte qui ne laisserait pas subsister cette fourmilière absurde et anormale.

<< J'espère, ajouta-t-il, que l'expérience que nous ferons sur elle servira d'exemple au monde ! >>

Le bon docteur Sarrasin, si plein d'amour qu'il fut pour l'humanité, n'en était pas à avoir besoin d'apprendre que tous ses semblables ne méritaient pas le nom de philanthropes. Il enregistra avec soin ces paroles de son adversaire, pensant, en homme sensé, qu'aucune menace ne devait être négligée. Quelque temps après, écrivant à Marcel pour l'inviter à l'aider dans son entreprise, il lui raconta cet incident, et lui fit un portrait de Herr Schultze, qui donna à penser au jeune Alsacien que le bon docteur aurait là un rude adversaire. Et comme le docteur ajoutait :

<< Nous aurons besoin d'hommes forts et énergiques, de savants actifs, non seulement pour édifier, mais pour nous défendre >>, Marcel lui répondit :

<< Si je ne puis immédiatement vous apporter mon concours pour la fondation de votre cité, comptez cependant que vous me trouverez en temps utile. Je ne perdrai pas un seul jour de vue ce Herr Schultze, que vous me dépeignez si bien. Ma qualité d'Alsacien me donne le droit de m'occuper de ses affaires. De près ou de loin, je vous suis tout dévoué. Si, par impossible, vous restiez quelques mois ou même quelques années sans entendre parler de moi, ne vous en inquiétez pas. De loin comme de près, je n'aurai qu'une pensée : travailler pour vous, et, par conséquent, servir la France. >>

## V LA CITE DE L'ACIER

Les lieux et les temps sont changés. Il y a cinq années que l'héritage de la Begum est aux mains de ses deux héritiers et la scène est transportée maintenant aux États-Unis, au sud de l'Oregon, à dix lieues du littoral du Pacifique. Là s'étend un district vague encore, mal délimité entre les deux puissances limitrophes, et qui forme comme une sorte de Suisse américaine.

Suisse, en effet, si l'on ne regarde que la superficie des choses, les pics abrupts qui se dressent vers le ciel, les vallées profondes qui séparent de longues chaînes de hauteurs, l'aspect grandiose et sauvage de tous les sites pris à vol d'oiseau.

Mais cette fausse Suisse n'est pas, comme la Suisse européenne, livrée aux industries pacifiques du berger, du guide et du maître d'hôtel. Ce n'est qu'un décor alpestre, une croute de rocs, de terre et de pins séculaires, posée sur un bloc de fer et de houille.

Si le touriste, arrete dans ces solitudes, prete l'oreille aux bruits de la nature, il n'entend pas, comme dans les sentiers de l'Oberland, le murmure harmonieux de la vie mele au grand silence de la montagne. Mais il saisit au loin les coups sourds du marteau-pilon, et, sous ses pieds, les detonations etouffees de la poudre. Il semble que le sol soit machine comme les dessous d'un theatre, que ces roches gigantesques sonnent creux et qu'elles peuvent d'un moment a l'autre s'abimer dans de mysterieuses profondeurs.

Les chemins, macadamises de cendres et de coke, s'enroulent aux flancs des montagnes. Sous les touffes d'herbes jaunatres, de petits tas de scories, diaprees de toutes les couleurs du prisme, brillent comme des yeux de basilic. Ca et la, un vieux puits de mine abandonne, dechiquete par les pluies, deshonne par les ronces, ouvre sa gueule beante, gouffre sans fond, pareil au cratere d'un volcan eteint. L'air est charge de fumee et pese comme un manteau sombre sur la terre. Pas un oiseau ne le traverse, les insectes memes semblent le fuir, et de memoire d'homme on n'y a vu un papillon.

Fausse Suisse ! A sa limite nord, au point ou les contreforts viennent se fondre dans la plaine, s'ouvre, entre deux chaines de collines maigres, ce qu'on appelait jusqu'en 1871 le << desert rouge >>, a cause de la couleur du sol, tout impregne d'oxydes de fer, et ce qu'on appelle maintenant Stahlfield, << le champ d'acier >>.

Qu'on imagine un plateau de cinq a six lieues carrees, au sol sablonneux, parseme de galets, aride et desole comme le lit de quelque ancienne mer interieure. Pour animer cette lande, lui donner la vie et le mouvement, la nature n'avait rien fait ; mais l'homme a deploye tout a coup une energie et une vigueur sans egales.

Sur la plaine nue et rocailleuse, en cinq ans, dix-huit villages d'ouvriers, aux petites maisons de bois uniformes et grises, ont surgi, apportees tout batis de Chicago, et renferment une nombreuse population de rudes travailleurs.

C'est au centre de ces villages, au pied meme des CoalsButts, inepuisables montagnes de charbon de terre, que s'eleve une masse sombre, colossale, etrange, une agglomeration de batiments reguliers perces de fenetres symetriques, couverts de toits rouges, surmontes d'une foret de cheminees cylindriques, et qui vomissent par ces mille bouches des torrents continus de vapeurs fuligineuses. Le ciel en est voile d'un rideau noir, sur lequel passent par instants de rapides eclairs rouges. Le vent apporte un grondement lointain, pareil a celui d'un tonnerre ou d'une grosse houle, mais plus regulier et plus grave.

Cette masse est Stahlstadt, la Cite de l'Acier, la ville allemande, la propriete personnelle de Herr Schultze, l'ex-professeur de chimie d'Iena, devenu, de par les millions de la Begum, le plus grand travailleur du fer et, specialement, le plus grand fondeur de canons des deux mondes.

Il en fond, en verite, de toutes formes et de tout calibre, a ame lisse et a raies, a culasse mobile et a culasse fixe, pour la Russie et pour la Turquie, pour la Roumanie et pour le Japon, pour l'Italie et pour la Chine, mais surtout pour l'Allemagne.

Grace a la puissance d'un capital enorme, un etablissement monstre, une ville veritable, qui est en meme temps une usine modele, est sortie de terre comme a un coup de baguette. Trente mille travailleurs, pour la plupart allemands d'origine, sont venus se grouper autour d'elle et en former les faubourgs. En quelques mois, ses produits ont du a leur ecrasante superiorite une celebrite universelle.

Le professeur Schultze extrait le minerai de fer et la houille de ses propres mines. Sur place, il les transforme en acier fondu. Sur place, il en fait des canons.

Ce qu'aucun de ses concurrents ne peut faire, il arrive, lui, a le realiser. En France, on obtient des lingots d'acier de quarante mille kilogrammes. En Angleterre, on a fabrique un canon en fer forge de cent tonnes. A Essen, M. Krupp est arrive a fondre des blocs d'acier de cinq cent mille kilogrammes. Herr Schultze ne connait pas de limites : demandez-lui un canon d'un poids quelconque et d'une puissance quelle qu'elle soit, il vous servira ce canon, brillant comme un sou neuf, dans les delais convenus.

Mais, par exemple, il vous le fera payer ! Il semble que les deux cent cinquante millions de 1871 n'aient fait que le mettre en appetit.

En industrie canonniere comme en toutes choses, on est bien fort lorsqu'on peut ce que les autres ne peuvent pas. Et il n'y a pas a dire, non seulement les canons de Herr Schultze atteignent des dimensions sans precedent, mais, s'ils sont susceptibles de se deteriorer par l'usage, ils n'eclatent jamais. L'acier de Stahlstadt semble avoir des proprietes speciales. Il court a cet egard des legendes d'alliages mysterieux, de secrets chimiques. Ce qu'il y a de sur, c'est que personne n'en sait le fin mot.

Ce qu'il y a de sur aussi, c'est qu'a Stahlstadt, le secret est garde avec un soin jaloux.

Dans ce coin ecarte de l'Amerique septentrionale, entoure de deserts, isole du monde par un rempart de montagnes, situe a cinq cents milles des petites agglomerations humaines les plus voisines, on chercherait vainement aucun vestige de cette liberte qui a fonde la puissance de la republique des Etats-Unis.

En arrivant sous les murailles memes de Stahlstadt, n'essayez pas de franchir une des portes massives qui coupent de distance en distance la ligne des fosses et des fortifications. La consigne la plus impitoyable vous repousserait. Il faut descendre dans l'un des faubourgs. Vous n'entrez dans la Cite de l'Acier que si vous avez la formule magique, le mot d'ordre, ou tout au moins une autorisation dument timbree, signee et paraphee.

Cette autorisation, un jeune ouvrier qui arrivait a Stahlstadt, un matin de novembre, la possedait sans doute, car, apres avoir laisse a l'auberge une petite valise de cuir tout usee, il se dirigea a pied vers la porte la plus voisine du village.

C'etait un grand gaillard, fortement charpente, negligemment vetu, a la mode des pionniers americains, d'une vareuse lache, d'une chemise de laine sans col et d'un pantalon de velours a cotes, engouffre dans de grosses bottes. Il rabattait sur son visage un large chapeau de feutre, comme pour mieux dissimuler la poussiere de charbon dont sa peau etait impregnee, et marchait d'un pas elastique en sifflotant dans sa barbe brune. Arrive au guichet, ce jeune homme exhiba au chef de poste une feuille imprimee et fut aussitot admis.

<< Votre ordre porte l'adresse du contremaitre Seligmann, section K, rue IX, atelier 743, dit le sous-officier. Vous n'avez qu'a suivre le chemin de ronde, sur votre droite, jusqu'a la borne K, et a vous presenter au concierge... Vous savez le reglement ? Expulse, si vous entrez dans un autre secteur que le votre >>, ajouta-t-il au moment ou le nouveau venu s'eloignait.

Le jeune ouvrier suivit la direction qui lui etait indiquee et s'engagea dans le chemin de ronde. A sa droite, se creusait un fosse, sur la crete duquel se promenaient des sentinelles. A sa gauche, entre la large route circulaire et la masse des batiments, se dessinait d'abord la double ligne d'un chemin de fer de ceinture ; puis une seconde muraille s'elevait, pareille a la muraille exterieure, ce qui indiquait la configuration de la Cite de l'Acier.

C'etait celle d'une circonference dont les secteurs, limites en guise de rayons par une ligne fortifiee, etaient parfaitement independants les uns des autres, quoique enveloppes d'un mur et d'un fosse communs.

Le jeune ouvrier arriva bientot a la borne K, placee a la lisiere du chemin, en face d'une porte monumentale que surmontait la meme lettre sculptee dans la pierre, et il se presenta au concierge.

Cette fois, au lieu d'avoir affaire a un soldat, il se trouvait en presence d'un invalide, a jambe de bois et poitrine medaillee.

L'invalide examina la feuille, y apposa un nouveau timbre et dit :

<< Tout droit. Neuvieme rue a gauche. >>

Le jeune homme franchit cette seconde ligne retranchee et se trouva enfin dans le secteur K. La route qui debouchait de la porte en etait l'axe. De chaque cote s'allongeaient a angle droit des files de constructions uniformes.

Le tintamarre des machines etait alors assourdissant. Ces batiments gris, perces a jour de milliers de fenetres, semblaient plutot des monstres vivants que des choses inertes. Mais le nouveau venu etait

sans doute blase sur le spectacle, car il n'y preta pas la moindre attention.

En cinq minutes, il eut trouve la rue IX l'atelier 743, et il arriva dans un petit bureau plein de cartons et de registres, en presence du contremaitre Seligmann.

Celui-ci prit la feuille munie de tous ses visas, la verifia, et, reportant ses yeux sur le jeune ouvrier :

<< Embauche comme puddleur ?... demanda-t-il. Vous paraissez bien jeune ?

-- L'age ne fait rien, repondit l'autre. J'ai bientot vingt-six ans, et j'ai deja puddle pendant sept mois... Si cela vous interesse, je puis vous montrer les certificats sur la presentation desquels j'ai ete engage a New York par le chef du personnel. >>

Le jeune homme parlait l'allemand non sans facilite, mais avec un leger accent qui sembla eveiller les defiances du contremaitre.

<< Est-ce que vous etes alsacien ? lui demanda celui-ci.

-Non, je suis suisse... de Schaffouse. Tenez, voici tous mes papiers qui sont en regle. >>

Il tira d'un portefeuille de cuir et montra au contremaitre un passeport, un livret, des certificats.

<< C'est bon. Apres tout, vous etes embauche et je n'ai plus qu'a vous designer votre place >>, reprit Seligmann, rassure par ce deploiement de documents officiels.

Il ecrivit sur un registre le nom de Johann Schwartz, qu'il copia sur la feuille d'engagement, remit au jeune homme une carte bleue a son nom portant le numero 57938, et ajouta :

<< Vous devez etre a la porte K tous les matins a sept heures, presenter cette carte qui vous aura permis de franchir l'enceinte exterieure, prendre au ratelier de la loge un jeton de presence a votre numero matricule et me le montrer en arrivant. A sept heures du soir, en sortant, vous le jetez dans un tronc place a la porte de l'atelier et qui n'est ouvert qu'a cet instant.

-- Je connais le systeme... Peut-on loger dans l'enceinte ? demanda Schwartz.

-- Non. Vous devez vous procurer une demeure a l'exterieur, mais vous pourrez prendre vos repas a la cantine de l'atelier pour un prix tres modere. Votre salaire est d'un dollar par jour en debutant. Il s'accroit d'un vingtieme par trimestre... L'expulsion est la seule peine. Elle est prononcee par moi en premiere instance, et par l'ingenieur en appel, sur toute infraction au reglement...

Commencez-vous aujourd'hui ?

-- Pourquoi pas ?

-- Ce ne sera qu'une demi-journee >>, fit observer le contremaitre en guidant Schwartz vers une galerie interieure.

Tous deux suivirent un large couloir, traverserent une cour et penetrerent dans une vaste halle, semblable, par ses dimensions comme par la disposition de sa legere charpente, au débarcadere d'une gare de premier ordre. Schwartz, en la mesurant d'un coup d'oeil, ne put retenir un mouvement d'admiration professionnelle.

De chaque cote de cette longue halle, deux rangees d'enormes colonnes cylindriques, aussi grandes, en diametre comme en hauteur, que celles de Saint-Pierre de Rome, s'elevaient du sol jusqu'a la voute de verre qu'elles transpercaient de part en part. C'etaient les cheminees d'autant de fours a puddler, maconnes a leur base. Il y en avait cinquante sur chaque rangee.

A l'une des extremites, des locomotives amenaient a tout instant des trains de wagons charges de lingots de fonte qui venaient alimenter les fours. A l'autre extremité, des trains de wagons vides recevaient et emportaient cette fonte transformee en acier.

L'operation du << puddlage >> a pour but d'effectuer cette metamorphose. Des equipes de cyclopes demi-nus, armes d'un long crochet de fer, s'y livraient avec activite.

Les lingots de fonte, jetes dans un four double d'un revetement de scories, y etaient d'abord portes a une temperature elevee. Pour obtenir du fer, on aurait commence a brasser cette fonte aussitot qu'elle serait devenue pateuse. Pour obtenir de l'acier, ce carbure de fer, si voisin et pourtant si distinct par ses proprietes de son congeneré, on attendait que la fonte fut fluide et l'on avait soin de maintenir dans les fours une chaleur plus forte. Le puddleur, alors, du bout de son crochet, petrissait et roulait en tous sens la masse metallique ; il la tournait et retournait au milieu de la flamme ; puis, au moment precis ou elle atteignait, par son melange avec les scories, un certain degre de resistance, il la divisait en quatre boules ou << loupes >> spongieuses, qu'il livrait, une a une, aux aides-marteleurs.

C'est dans l'axe meme de la halle que se poursuivait l'operation. En face de chaque four et lui correspondant, un marteau-pilon, mis en mouvement par la vapeur d'une chaudiere verticale logee dans la cheminee meme, occupait un ouvrier << cingleur >>. Arme de pied en cap de bottes et de brassards de toile, protege par un epais tablier de cuir, masque de toile metallique, ce cuirassier de l'industrie prenait au bout de ses longues tenailles la loupe incandescente et la soumettait au marteau. Battue et rebattue sous le poids de cette enorme masse, elle exprimait comme une eponge toutes les matieres impures dont elle s'etait chargee, au milieu d'une pluie d'etincelles et

d'eclaboussures.

Le cuirassier la rendait aux aides pour la remettre au four, et, une fois rechauffée, la rebattre de nouveau.

Dans l'immensité de cette forge monstre, c'était un mouvement incessant, des cascades de courroies sans fin, des coups sourds sur la basse d'un ronflement continu, des feux d'artifice de paillettes rouges, des éblouissements de fours chauffés à blanc. Au milieu de ces grondements et de ces rages de la matière asservie, l'homme semblait presque un enfant.

De rudes gars pourtant, ces puddleurs ! Pétrir à bout de bras, dans une température torride, une pâte métallique de deux cent kilogrammes, rester plusieurs heures l'œil fixe sur ce fer incandescent qui aveugle, c'est un régime terrible et qui use son homme en dix ans.

Schwartz, comme pour montrer au contremaître qu'il était capable de le supporter, se dépouilla de sa vareuse et de sa chemise de laine, et, exhibant un torse d'athlète, sur lequel ses muscles dessinaient toutes leurs attaches, il prit le crochet que maniait un des puddleurs, et commença à manoeuvrer.

Voyant qu'il s'acquittait fort bien de sa besogne, le contremaître ne tarda pas à le laisser pour rentrer à son bureau.

Le jeune ouvrier continua, jusqu'à l'heure du dîner, de puddler des blocs de fonte. Mais, soit qu'il apportât trop d'ardeur à l'ouvrage, soit qu'il eût négligé de prendre ce matin-là le repas substantiel qu'exige un pareil déploiement de force physique, il parut bientôt las et défaillant. Défaillant au point que le chef d'équipe s'en aperçut.

<< Vous n'êtes pas fait pour puddler, mon garçon, lui dit celui-ci, et vous feriez mieux de demander tout de suite un changement de secteur, qu'on ne vous accordera pas plus tard. >> Schwartz protesta. Ce n'était qu'une fatigue passagère ! Il pourrait puddler tout comme un autre !...

Le chef d'équipe n'en fit pas moins son rapport, et le jeune homme fut immédiatement appelé chez l'ingénieur en chef.

Ce personnage examina ses papiers, hocha la tête, et lui demanda d'un ton inquisiteur :

<< Est-ce que vous étiez puddleur à Brooklyn ? >>

Schwartz baissait les yeux tout confus.

<< Je vois bien qu'il faut l'avouer, dit-il. J'étais employé à la coulée, et c'est dans l'espoir d'augmenter mon salaire que j'avais voulu essayer du puddlage !

-- Vous êtes tous les mêmes ! répondit l'ingénieur en haussant les épaules. À vingt-cinq ans, vous voulez savoir ce qu'un homme de

trente-cinq ne fait qu'exceptionnellement !... Etes-vous bon fondeur, au moins ?

-- J'étais depuis deux mois à la première classe.

-- Vous auriez mieux fait d'y rester, en ce cas ! Ici, vous allez commencer par entrer dans la troisième. Encore pouvez-vous vous estimer heureux que je vous facilite ce changement de secteur ! >>

L'ingénieur écrivit quelques mots sur un laissez-passer, expédia une dépêche et dit :

<< Rendez votre jeton, sortez de la division et allez directement au secteur O, bureau de l'ingénieur en chef. Il est prévenu. >>

Les mêmes formalités qui avaient arrêté Schwartz à la porte du secteur K l'accueillirent au secteur O. Là, comme le matin, il fut interrogé, accepté, adressé à un chef d'atelier, qui l'introduisit dans une salle de coulée. Mais ici le travail était plus silencieux et plus méthodique.

<< Ce n'est qu'une petite galerie pour la fonte des pièces de 42, lui dit le contremaître. Les ouvriers de première classe seuls sont admis aux halles de coulée de gros canons. >>

La << petite >> galerie n'en avait pas moins cent cinquante mètres de long sur soixante-cinq de large. Elle devait, à l'estime de Schwartz, chauffer au moins six cents creusets, placés par quatre, par huit ou par douze, selon leurs dimensions, dans les fours latéraux.

Les moules destinés à recevoir l'acier en fusion étaient allongés dans l'axe de la galerie, au fond d'une tranchée médiane. De chaque côté de la tranchée, une ligne de rails portait une grue mobile, qui, roulant à volonté, venait opérer ou il était nécessaire le déplacement de ces énormes poids. Comme dans les halles de puddlage, à un bout débouchait le chemin de fer qui apportait les blocs d'acier fondu, à l'autre celui qui emportait les canons sortant du moule.

Près de chaque moule, un homme armé d'une tige en fer surveillait la température à l'état de la fusion dans les creusets.

Les procédés que Schwartz avait vu mettre en œuvre ailleurs étaient portés là à un degré singulier de perfection.

Le moment venu d'opérer une coulée, un timbre avertisseur donnait le signal à tous les surveillants de fusion. Aussitôt, d'un pas égal et rigoureusement mesuré, des ouvriers de même taille, soutenant sur les épaules une barre de fer horizontale, venaient deux à deux se placer devant chaque four.

Un officier armé d'un sifflet, son chronomètre à fractions de seconde en main, se portait près du moule, convenablement logé à proximité de tous les fours en action. De chaque côté, des conduits en terre réfractaire, recouverts de tôle, convergeaient, en descendant sur des

pentent douces, jusqu'à une cuvette en entonnoir, placée directement au-dessus du moule. Le commandant donnait un coup de sifflet. Aussitôt, un creuset, tiré du feu à l'aide d'une pince, était suspendu à la barre de fer des deux ouvriers arrêtés devant le premier four. Le sifflet commençait alors une série de modulations, et les deux hommes venaient en mesure vider le contenu de leur creuset dans le conduit correspondant. Puis ils jetaient dans une cuve le récipient vide et brûlant.

Sans interruption, à intervalles exactement comptés, afin que la coulée fut absolument régulière et constante, les équipes des autres fours agissaient successivement de même.

La précision était si extraordinaire, qu'au dixième de seconde fixe par le dernier mouvement, le dernier creuset était vide et précipité dans la cuve. Cette manœuvre parfaite semblait plutôt le résultat d'un mécanisme aveugle que celui du concours de cent volontés humaines. Une discipline inflexible, la force de l'habitude et la puissance d'une mesure musicale faisaient pourtant ce miracle.

Schwartz paraissait familier avec un tel spectacle. Il fut bientôt accouplé à un ouvrier de sa taille, éprouvé dans une coulée peu importante et reconnu excellent praticien. Son chef d'équipe, à la fin de la journée, lui promit même un avancement rapide.

Lui, cependant, à peine sorti, à sept heures du soir, du secteur O et de l'enceinte extérieure, il était allé reprendre sa valise à l'auberge. Il suivit alors un des chemins extérieurs, et, arrivant bientôt à un groupe d'habitations qu'il avait remarquées dans la matinée, il trouva aisément un logis de garçon chez une brave femme qui << recevait des pensionnaires >>.

Mais on ne le vit pas, ce jeune ouvrier, aller après souper à la recherche d'une brasserie. Il s'enferma dans sa chambre, tira de sa poche un fragment d'acier ramassé sans doute dans la salle de puddlage, et un fragment de terre à creuset recueilli dans le secteur O ; puis, il les examina avec un soin singulier, à la lueur d'une lampe fumeuse.

Il prit ensuite dans sa valise un gros cahier cartonné, en feuilleta les pages chargées de notes, de formules et de calculs, et écrivit ce qui suit en bon français, mais, pour plus de précautions, dans une langue chiffrée dont lui seul connaissait le chiffre :

<< 10 novembre. -- \_Stahlstadt.\_ -- Il n'y a rien de particulier dans le mode de puddlage, si ce n'est, bien entendu, le choix de deux températures différentes et relativement basses pour la première chauffe et le réchauffage, selon les règles déterminées par Chernoff. Quant à la coulée, elle s'opère suivant le procédé Krupp, mais avec une égalité de mouvements véritablement admirable. Cette précision dans les manœuvres est la grande force allemande. Elle procède du sentiment musical inné dans la race germanique. Jamais les Anglais ne pourront atteindre à cette perfection : l'oreille leur manque, sinon la discipline. Des Français peuvent y arriver aisément, eux qui sont les

premiers danseurs du monde. Jusqu'ici donc, rien de mystérieux dans les succès si remarquables de cette fabrication. Les échantillons de minerai que j'ai recueillis dans la montagne sont sensiblement analogues à nos bons fers. Les spécimens de houille sont assurément très beaux et de qualité éminemment métallurgique, mais sans rien de plus d'anormal. Il n'est pas douteux que la fabrication Schultze ne prenne un soin spécial de dégager ces matières premières de tout mélange étranger et ne les emploie qu'à l'état de pureté parfaite. Mais c'est encore là un résultat facile à réaliser. Il ne reste donc, pour être en possession de tous les éléments du problème, qu'à déterminer la composition de cette terre réfractaire, dont sont faits les creusets et les tuyaux de coulée. Cet objet atteint et nos équipes de fondeurs convenablement disciplinées, je ne vois pas pourquoi nous ne ferions pas ce qui se fait ici ! Avec tout cela, je n'ai encore vu que deux secteurs, et il y en a au moins vingt-quatre, sans compter l'organisme central, le département des plans et des modèles, le cabinet secret ! Que peuvent-ils bien machiner dans cette caverne ? Que ne doivent pas craindre nos amis après les menaces formulées par Herr Schultze, lorsqu'il est entre en possession de son héritage ? >>

Sur ces points d'interrogation, Schwartz, assez fatigué de sa journée, se déshabilla, se glissa dans un petit lit aussi inconfortable que peut l'être un lit allemand -- ce qui est beaucoup dire --, alluma une pipe et se mit à fumer en lisant un vieux livre. Mais sa pensée semblait être ailleurs. Sur ses lèvres, les petits jets de vapeur odorante se succédaient en cadence et faisaient :

<< Peuh !... Peuh !... Peuh !... Peuh !... >>

Il finit par déposer son livre et resta songeur pendant longtemps, comme absorbé dans la solution d'un problème difficile.

<< Ah ! s'écria-t-il enfin, quand le diable lui-même s'en mêlerait, je découvrirai le secret de Herr Schultze, et surtout ce qu'il peut méditer contre France-Ville ! >>

Schwartz s'endormit en prononçant le nom du docteur Sarrasin ; mais, dans son sommeil, ce fut le nom de Jeanne, petite fille, qui revint sur ses lèvres. Le souvenir de la fillette était resté entier, encore bien que Jeanne, depuis qu'il l'avait quittée, fut devenue une jeune demoiselle. Ce phénomène s'explique aisément par les lois ordinaires de l'association des idées : l'idée du docteur renfermait celle de sa fille, association par contiguïté. Aussi, lorsque Schwartz, ou plutôt Marcel Bruckmann, s'éveilla, ayant encore le nom de Jeanne à la pensée, il ne s'en étonna pas et vit dans ce fait une nouvelle preuve de l'excellence des principes psychologiques de Stuart Mill.

## VI LE Puits ALBRECHT

Madame Bauer, la bonne femme qui donnait l'hospitalité à Marcel Bruckmann, suisse de naissance, était la veuve d'un mineur tué quatre ans auparavant dans un de ces cataclysmes qui font de la vie du houilleur une bataille de tous les instants. L'usine lui servait une

petite pension annuelle de trente dollars, a laquelle elle ajoutait le mince produit d'une chambre meublee et le salaire que lui apportait tous les dimanches son petit garcon Carl.

Quoique a peine age de treize ans, Carl etait employe dans la houillere pour fermer et ouvrir, au passage des wagonnets de charbon, une de ces portes d'air qui sont indispensables a la ventilation des galeries, en forçant le courant a suivre une direction determinee. La maison tenue a bail par sa mere, se trouvant trop loin du puits Albrecht pour qu'il put rentrer tous les soirs au logis, on lui avait donne par surcroit une petite fonction nocturne au fond de la mine meme. Il etait charge de garder et de panser six chevaux dans leur ecurie souterraine, pendant que le palefrenier remontait au-dehors.

La vie de Carl se passait donc presque tout entiere a cinq cents metres au-dessous de la surface terrestre. Le jour, il se tenait en sentinelle aupres de sa porte d'air ; la nuit, il dormait sur la paille aupres de ses chevaux. Le dimanche matin seulement, il revenait a la lumiere et pouvait pour quelques heures profiter de ce patrimoine commun des hommes : le soleil, le ciel bleu et le sourire maternel.

Comme on peut bien penser, apres une pareille semaine, lorsqu'il sortait du puits, son aspect n'etait pas precisement celui d'un jeune << gommeux >>. Il ressemblait plutot a un gnome de feerie, a un ramoneur ou a un Negre papou. Aussi dame Bauer consacrait-elle generalement une grande heure a le debarbouiller a grand renfort d'eau chaude et de savon. Puis, elle lui faisait revetir un bon costume de gros drap vert, taille dans une defroque paternelle qu'elle tirait des profondeurs de sa grande armoire de sapin, et, de ce moment jusqu'au soir, elle ne se lassait pas d'admirer son garcon, le trouvant le plus beau du monde.

Depouille de son sediment de charbon, Carl, vraiment, n'etait pas plus laid qu'un autre. Ses cheveux blonds et soyeux, ses yeux bleus et doux, allaient bien a son teint d'une blancheur excessive ; mais sa taille etait trop exigue pour son age. Cette vie sans soleil le rendait aussi anemique qu'une laitue, et il est vraisemblable que le compte-globules du docteur Sarrasin, applique au sang du petit mineur, y aurait revele une quantite tout a fait insuffisante de monnaie hematique.

Au moral, c'etait un enfant silencieux, flegmatique, tranquille, avec une pointe de cette fierte que le sentiment du peril continuel, l'habitude du travail regulier et la satisfaction de la difficulte vaincue donnent a tous les mineurs sans exception.

Son grand bonheur etait de s'asseoir aupres de sa mere, a la table carree qui occupait le milieu de la salle basse, et de piquer sur un carton une multitude d'insectes affreux qu'il rapportait des entrailles de la terre. L'atmosphere tiede et egale des mines a sa faune speciale, peu connue des naturalistes, comme les parois humides de la houille ont leur flore etrange de mousses verdâtres, de champignons non decrits et de flocons amorphes. C'est ce que l'ingenieur Maulesmulhe, amoureux d'entomologie, avait remarque, et il avait promis un petit ecu pour

chaque espece nouvelle dont Carl pourrait lui apporter un specimen. Perspective doree, qui avait d'abord amene le garconnet a explorer avec soin tous les recoins de la houillere, et qui, petit a petit, avait fait de lui un collectionneur. Aussi, c'etait pour son propre compte qu'il recherchait maintenant les insectes.

Au surplus, il ne limitait pas ses affections aux araignees et aux cloportes. Il entretenait, dans sa solitude, des relations intimes avec deux chauves-souris et avec un gros rat mulot. Meme, s'il fallait l'en croire, ces trois animaux etaient les betes les plus intelligentes et les plus aimables du monde ; plus spirituelles encore que ses chevaux aux longs poils soyeux et a la croupe luisante, dont Carl ne parlait pourtant qu'avec admiration.

Il y avait Blair-Athol, surtout, le doyen de l'ecurie, un vieux philosophe, descendu depuis six ans a cinq cents metres au-dessous du niveau de la mer, et qui n'avait jamais revu la lumiere du jour. Il etait maintenant presque aveugle. Mais comme il connaissait bien son labyrinthe souterrain ! Comme il savait tourner a droite ou a gauche, en trainant son wagon, sans jamais se tromper d'un pas ! Comme il s'arretait a point devant les portes d'air, afin de laisser l'espace necessaire a les ouvrir ! Comme il hennissait amicalement, matin et soir, a la minute exacte ou sa provende lui etait due ! Et si bon, si caressant, si tendre !

<< Je vous assure, mere, qu'il me donne reellement un baiser en frottant sa joue contre la mienne, quand j'avance ma tete aupres de lui, disait Carl. Et c'est tres commode, savez vous, que Blair-Athol ait ainsi une horloge dans la tete ! Sans lui, nous ne saurions pas, de toute la semaine, s'il est nuit ou jour, soir ou matin ! >>

Ainsi bavardait l'enfant, et dame Bauer l'ecoutait avec ravissement. Elle aimait Blair-Athol, elle aussi, de toute l'affection que lui portait son garcon, et ne manquait guere, a l'occasion, de lui envoyer un morceau de sucre. Que n'aurait-elle pas donne pour aller voir ce vieux serviteur, que son homme avait connu, et en meme temps visiter l'emplacement sinistre ou le cadavre du pauvre Bauer, noir comme de l'encre, carbonise par le feu grisou, avait ete retrouve apres l'explosion ?... Mais les femmes ne sont pas admises dans la mine, et il fallait se contenter des descriptions incessantes que lui en faisait son fils.

Ah ! elle la connaissait bien, cette houillere, ce grand trou noir d'ou son mari n'etait pas revenu ! Que de fois elle avait attendu, aupres de cette gueule beante, de dix-huit pieds de diametre, suivi du regard, le long du muraillement en pierres de taille, la double cage en chene dans laquelle glissaient les bennes accrochees a leur cable et suspendues aux poulies d'acier, visite la haute charpente exterieure, le batiment de la machine a vapeur, la cabine du marqueur, et le reste ! Que de fois elle s'etait rechauffee au brasier toujours ardent de cette enorme corbeille de fer ou les mineurs sechent leurs habits en emergeant du gouffre, ou les fumeurs impatientes allument leur pipe ! Comme elle etait familiere avec le bruit et l'activite de cette porte infernale !

Les receveurs qui detachent les wagons charges de houille, les accrocheurs, les trieurs, les laveurs, les mecaniciens, les chauffeurs, elle les avait tous vus et revus a la tache !

Ce qu'elle n'avait pu voir et ce qu'elle voyait bien, pourtant, par les yeux du coeur, c'est ce qui se passait, lorsque la benne s'etait engloutie, emportant la grappe humaine d'ouvriers, parmi eux son mari jadis, et maintenant son unique enfant !

Elle entendait leurs voix et leurs rires s'eloigner dans la profondeur, s'affaiblir, puis cesser. Elle suivait par la pensee cette cage, qui s'enfoncait dans le boyau etroit et vertical, a cinq, six cents metres, -- quatre fois la hauteur de la grande pyramide !... Elle la voyait arriver enfin au terme de sa course, et les hommes s'empresser de mettre pied a terre !

Les voila se dispersant dans la ville souterraine, prenant l'un a droite, l'autre a gauche ; les rouleurs allant a leur wagon ; les piqueurs, armes du pic de fer qui leur donne son nom, se dirigeant vers le bloc de houille qu'il s'agit d'attaquer ; les remblayeurs s'occupant a remplacer par des materiaux solides les tresors de charbon qui ont ete extraits, les boiseurs etablissant les charpentes qui soutiennent les galeries non muraillees ; les cantonniers reparant les voies, posant les rails ; les macons assemblant les voutes...

Une galerie centrale part du puits et aboutit comme un large boulevard a un autre puits eloigne de trois ou quatre kilometres. De la rayonnent a angles droits des galeries secondaires, et, sur les lignes paralleles, les galeries de troisieme ordre. Entre ces voies se dressent des murailles, des piliers formes par la houille meme ou par la roche. Tout cela regulier, carre, solide, noir !...

Et dans ce dedale de rues, egales de largeur et de longueur, toute une armee de mineurs demi-nus s'agitant, causant, travaillant a la lueur de leurs lampes de surete !...

Voila ce que dame Bauer se representait souvent, quand elle etait seule, songeuse, au coin de son feu.

Dans cet entrecroisement de galeries, elle en voyait une surtout, une qu'elle connaissait mieux que les autres, dont son petit Carl ouvrait et refermait la porte.

Le soir venu, la bordee de jour remontait pour etre remplacee par la bordee de nuit. Mais son garcon, a elle, ne reprenait pas place dans la benne. Il se rendait a l'ecurie, il retrouvait son cher Blair-Athol, il lui servait son souper d'avoine et sa provision de foin ; puis il mangeait a son tour le petit diner froid qu'on lui descendait de la-haut, jouait un instant avec son gros rat, immobile a ses pieds, avec ses deux chauves- souris voletant lourdement autour de lui, et s'endormait sur la litiere de paille.

Comme elle savait bien tout cela, dame Bauer, et comme elle comprenait

a demi-mot tous les details que lui donnait Carl !

<< Savez-vous, mere, ce que m'a dit hier M. l'ingenieur Maulesmulhe ? Il a dit que, si je repondais bien sur les questions d'arithmetique qu'il me posera un de ces jours, il me prendrait pour tenir la chaine d'arpentage, quand il leve des plans dans la mine avec sa boussole. Il parait qu'on va percer une galerie pour aller rejoindre le puits Weber, et il aura fort a faire pour tomber juste !

-- Vraiment ! s'ecriaient dame Bauer enchantee, M. l'ingenieur Maulesmulhe a dit cela ! >>

Et elle se representait deja son garcon tenant la chaine, le long des galeries, tandis que l'ingenieur, carnet en main, relevait les chiffres, et, l'oeil fixe sur la boussole, determinait la direction de la percee.

<< Malheureusement, reprit Carl, je n'ai personne pour m'expliquer ce que je ne comprends pas dans mon arithmetique, et j'ai bien peur de mal repondre ! >>

Ici, Marcel, qui fumait silencieusement au coin du feu, comme sa qualite de pensionnaire de la maison lui en donnait le droit, se mela de la conversation pour dire a l'enfant :

<< Si tu veux m'indiquer ce qui t'embarrasse, je pourrai peut-etre te l'expliquer.

-- Vous ? fit dame Bauer avec quelque incredulite.

-- Sans doute, repondit Marcel. Croyez-vous que je n'apprenne rien aux cours du soir, ou je vais regulierement apres souper ? Le maitre est tres content de moi et dit que je pourrais servir de moniteur ! >>

Ces principes poses, Marcel alla prendre dans sa chambre un cahier de papier blanc, s'installa aupres du petit garcon, lui demanda ce qui l'arretait dans son probleme et le lui expliqua avec tant de clarte, que Carl, émerveille, n'y trouva plus la moindre difficulte.

A dater de ce jour, dame Bauer eut plus de consideration pour son pensionnaire, et Marcel se prit d'affection pour son petit camarade.

Du reste il se montrait lui-meme un ouvrier exemplaire et n'avait pas tarde a etre promu d'abord a la seconde, puis a la premiere classe. Tous les matins, a sept heures, il etait a la porte 0. Tous les soirs, apres son souper, il se rendait au cours professe par l'ingenieur Trubner. Geometrie, algebre, dessin de figures et de machines, il abordait tout avec une egale ardeur, et ses progres etaient si rapides, que le maitre en fut vivement frappe. Deux mois apres etre entre a l'usine Schultze, le jeune ouvrier etait deja note comme une des intelligences les plus ouvertes, non seulement du secteur 0, mais de toute la Cite de l'Acier. Un rapport de son chef immediat, expedie a la fin du trimestre, portait cette mention formelle :

<< Schwartz (Johann), 26 ans, ouvrier fondeur de première classe. Je dois signaler ce sujet à l'administration centrale, comme tout a fait "hors ligne" sous le triple rapport des connaissances théoriques, de l'habileté pratique et de l'esprit d'invention le plus caractérise. >>

Il fallut néanmoins une circonstance extraordinaire pour achever d'appeler sur Marcel l'attention de ses chefs. Cette circonstance ne manqua pas de se produire, comme il arrive toujours tôt ou tard : malheureusement, ce fut dans les conditions les plus tragiques.

Un dimanche matin, Marcel, assez étonné d'entendre sonner dix heures sans que son petit ami Carl eut paru, descendit demander à dame Bauer si elle savait la cause de ce retard. Il la trouva très inquiète. Carl aurait dû être au logis depuis deux heures au moins. Voyant son anxiété, Marcel s'offrit d'aller aux nouvelles, et partit dans la direction du puits Albrecht.

En route, il rencontra plusieurs mineurs, et ne manqua pas de leur demander s'ils avaient vu le petit garçon ; puis, après avoir reçu une réponse négative et avoir échangé avec eux ce *„Gluck auf !“* (<< Bonne sortie ! >>) qui est le salut des houilleurs allemands, Marcel poursuivit sa promenade.

Il arriva ainsi vers onze heures au puits Albrecht. L'aspect n'en était pas tumultueux et animé comme il l'est dans la semaine. C'est à peine si une jeune << modiste >> -- c'est le nom que les mineurs donnent gaiement et par antiphrase aux trieuses de charbon --, était en train de bavarder avec le marqueur, que son devoir retenait, même en ce jour férié, à la gueule du puits.

<< Avez-vous vu sortir le petit Carl Bauer, numéro 41902 ? >> demanda Marcel à ce fonctionnaire.

L'homme consulta sa liste et secoua la tête.

<< Est-ce qu'il y a une autre sortie de la mine ?

-- Non, c'est la seule, répondit le marqueur. La "fendue", qui doit affleurer au nord, n'est pas encore achevée.

-- Alors, le garçon est en bas ?

-- Nécessairement, et c'est en effet extraordinaire, puisque, le dimanche, les cinq gardiens spéciaux doivent seuls y rester.

-- Puis-je descendre pour m'informer ?...

-- Pas sans permission.

-- Il peut y avoir eu un accident, dit alors la modiste.

-- Pas d'accident possible le dimanche !

-- Mais enfin, reprit Marcel, il faut que je sache ce qu'est devenu cet enfant !

-- Adressez-vous au contremaître de la machine, dans ce bureau... si toutefois il s'y trouve... >>

Le contremaître, en grand costume du dimanche, avec un col de chemise aussi raide que du fer-blanc, s'était heureusement attardé à ses comptes. En homme intelligent et humain, il partagea tout de suite l'inquiétude de Marcel.

<< Nous allons voir ce qu'il en est >>, dit-il.

Et, donnant l'ordre au mécanicien de service de se tenir prêt à filer du câble, il se disposa à descendre dans la mine avec le jeune ouvrier.

<< N'avez-vous pas des appareils Galibert ? demanda celui-ci. Ils pourraient devenir utiles...

-- Vous avez raison. On ne sait jamais ce qui se passe au fond du trou. >>

Le contremaître prit dans une armoire deux réservoirs en zinc, pareils aux fontaines que les marchands de << coco >> portent à Paris sur le dos. Ce sont des caisses à air comprimé, mises en communication avec les levres par deux tubes de caoutchouc dont l'embouchure de corne se place entre les dents. On les remplit à l'aide de soufflets spéciaux, construits de manière à se vider complètement. Le nez serre dans une pince de bois, on peut ainsi, muni d'une provision d'air, pénétrer impunément dans l'atmosphère la plus irrespirable.

Les préparatifs achevés, le contremaître et Marcel s'accrochèrent à la benne, le câble fila sur les poulies et la descente commença. Éclairés par deux petites lampes électriques, tous deux causaient en s'enfonçant dans les profondeurs de la terre.

<< Pour un homme qui n'est pas de la partie vous n'avez pas froid aux yeux, disait le contremaître. J'ai vu des gens ne pas pouvoir se décider à descendre ou rester accroupis comme des lapins au fond de la benne !

-- Vraiment ? répondit Marcel. Cela ne me fait rien du tout. Il est vrai que je suis descendu deux ou trois fois dans les houillères. >>

On fut bientôt au fond du puits. Un gardien, qui se trouvait au rond-point d'arrivée, n'avait point vu le petit Carl.

On se dirigea vers l'écurie. Les chevaux y étaient seuls et paraissaient même s'ennuyer de tout leur cœur. Telle est du moins la conclusion qu'il était permis de tirer du hennissement de bienvenue par lequel Blair-Athol salua ces trois figures humaines. À un clou était pendu le sac de toile de Carl, et dans un petit coin, à côté d'une

etrille, son livre d'arithmetique.

Marcel fit aussitot remarquer que sa lanterne n'etait plus la, nouvelle preuve que l'enfant devait etre dans la mine.

<< Il peut avoir ete pris dans un eboulement, dit le contremaitre, mais c'est peu probable ! Qu'aurait-il ete faire dans les galeries d'exploitation, un dimanche ?

-- Oh ! peut-etre a-t-il ete chercher des insectes avant de sortir ! repondit le gardien. C'est une vraie passion chez lui ! >>

Le garcon de l'ecurie, qui arriva sur ces entrefaites, confirma cette supposition. Il avait vu Carl partir avant sept heures avec sa lanterne.

Il ne restait donc plus qu'a commencer des recherches regulieres. On appela a coups de sifflet les autres gardiens, on se partagea la besogne sur un grand plan de la mine, et chacun, muni de sa lampe, commença l'exploration des galeries de second et de troisieme ordre qui lui avaient ete devolues.

En deux heures, toutes les regions de la houillere avaient ete passees en revue, et les sept hommes se retrouvaient au rond-point. Nulle part, il n'y avait la moindre trace d'eboulement, mais nulle part non plus la moindre trace de Carl. Le contremaitre, peut-etre influence par un appetit grandissant, inclinait vers l'opinion que l'enfant pouvait avoir passe inaperçu et se trouver tout simplement a la maison ; mais Marcel, convaincu du contraire, insista pour faire de nouvelles recherches.

<< Qu'est-ce que cela ? dit-il en montrant sur le plan une region pointillee, qui ressemblait, au milieu de la precision des details avoisinants, a ces \_terrae ignotae\_ que les geographes marquent aux confins des continents arctiques.

-- C'est la zone provisoirement abandonnee, a cause de l'amincissement de la couche exploitable, repondit le contremaitre.

-- Il y a une zone abandonnee ?... Alors c'est la qu'il faut chercher ! >> reprit Marcel avec une autorite que les autres hommes subirent.

Ils ne tarderent pas a atteindre l'orifice de galeries qui devaient, en effet, a en juger par l'aspect gluant et moisi de leurs parois, avoir ete delaissees depuis plusieurs annees. Ils les suivaient deja depuis quelque temps sans rien decouvrir de suspect, lorsque Marcel, les arretant, leur dit :

<< Est-ce que vous ne vous sentez pas alourdis et pris de maux de tete ?

-- Tiens ! c'est vrai ! repondirent ses compagnons.

-- Pour moi, reprit Marcel, il y a un instant que je me sens a demi etourdi. Il y a surement ici de l'acide carbonique !... Voulez-vous me

permettre d'enflammer une allumette ? demanda-t-il au contremaitre.

-- Allumez, mon garçon, ne vous genez pas. >>

Marcel tira de sa poche une petite boîte de fumeur, frotta une allumette, et, se baissant, approcha de terre la petite flamme. Elle s'éteignit aussitôt.

<< J'en étais sûr... dit-il. Le gaz, étant plus lourd que l'air, se maintient au ras du sol... Il ne faut pas rester ici -- je parle de ceux qui n'ont pas d'appareils Galibert. Si vous voulez, maître, nous poursuivrons seuls la recherche. >>

Les choses ainsi convenues, Marcel et le contremaitre prirent chacun entre leurs dents l'embouchure de leur caisse à air, placèrent la pince sur leurs narines et s'enfoncèrent dans une succession de vieilles galeries.

Un quart d'heure plus tard, ils en ressortaient pour renouveler l'air des réservoirs ; puis, cette opération accomplie, ils repartaient.

À la troisième reprise, leurs efforts furent enfin couronnés de succès. Une petite lueur bleuâtre, celle d'une lampe électrique, se montra au loin dans l'ombre. Ils y coururent...

Au pied de la muraille humide, gisait, immobile et déjà froid, le pauvre petit Carl. Ses lèvres bleues, sa face injectée, son pouls muet, disaient, avec son attitude, ce qui s'était passé.

Il avait voulu ramasser quelque chose à terre, il s'était baissé et avait été littéralement noyé dans le gaz acide carbonique.

Tous les efforts furent inutiles pour le rappeler à la vie. La mort remontait déjà à quatre ou cinq heures. Le lendemain soir, il y avait une petite tombe de plus dans le cimetière neuf de Stahlstadt, et dame Bauer, la pauvre femme, était veuve de son enfant comme elle l'était de son mari.

## VII LE BLOC CENTRAL

Un rapport lumineux du docteur Echternach, médecin en chef de la section du puits Albrecht, avait établi que la mort de Carl Bauer, no. 41902, âgé de treize ans, << trappeur >> à la galerie 228, était due à l'asphyxie résultant de l'absorption par les organes respiratoires d'une forte proportion d'acide carbonique.

Un autre rapport non moins lumineux de l'ingénieur Maulesmulhe avait exposé la nécessité de comprendre dans un système d'aération la zone B du plan XIV, dont les galeries laissaient transpirer du gaz déléteré par une sorte de distillation lente et insensible.

Enfin, une note du même fonctionnaire signalait à l'autorité compétente le dévouement du contremaitre Rayer et du fondeur de première classe

Johann Schwartz.

Huit a dix jours plus tard, le jeune ouvrier, en arrivant pour prendre son jeton de presence dans la loge du concierge, trouva au clou un ordre imprime a son adresse :

<< Le nomme Schwartz se presentera aujourd'hui a dix heures au bureau du directeur general. Bloc central, porte et route A. Tenue d'exterieur. >>

<< Enfin !... pensa Marcel. Ils y ont mis le temps, mais ils y viennent ! >>

Il avait maintenant acquis, dans ses causeries avec ses camarades et dans ses promenades du dimanche autour de Stahlstadt, une connaissance de l'organisation generale de la cite suffisante pour savoir que l'autorisation de penetrer dans le Bloc central ne courait pas les rues. De veritables legendes s'etaient repandues a cet egard. On disait que des indiscrets, ayant voulu s'introduire par surprise dans cette enceinte reservee, n'avaient plus reparu ; que les ouvriers et employes y etaient soumis, avant leur admission, a toute une serie de ceremonies maconniques, obliges de s'engager sous les serments les plus solennels a ne rien reveler de ce qui se passait, et impitoyablement punis de mort par un tribunal secret s'ils violaient leur serment... Un chemin de fer souterrain mettait ce sanctuaire en communication avec la ligne de ceinture... Des trains de nuit y amenaient des visiteurs inconnus... Il s'y tenait parfois des conseils supremes ou des personnages mysterieux venaient s'asseoir et participer aux deliberations...

Sans ajouter plus de foi qu'il ne fallait a tous ces recits Marcel savait qu'ils etaient, en somme, l'expression populaire d'un fait parfaitement reel : l'extreme difficulte qu'il y avait a penetrer dans la division centrale. De tous les ouvriers qu'il connaissait -- et il avait des amis parmi les mineurs de fer comme parmi les charbonniers, parmi les affineurs comme parmi les employes des hauts fourneaux, parmi les brigadiers et les charpentiers comme parmi les forgerons --, pas un seul n'avait jamais franchi la porte A.

C'est donc avec un sentiment de curiosite profonde et de plaisir intime qu'il s'y presenta a l'heure indiquee. Il put bientot s'assurer que les precautions etaient des plus severes.

Et d'abord, Marcel etait attendu. Deux hommes revetus d'un uniforme gris, sabre au cote et revolver a la ceinture, se trouvaient dans la loge du concierge. Cette loge, comme celle de la soeur touriere d'un couvent cloitre, avait deux portes, l'une a l'exterieur, l'autre interieure, qui ne s'ouvraient jamais en meme temps.

Le laissez-passer examine et vise, Marcel se vit, sans manifester aucune surprise, presenter un mouchoir blanc, avec lequel les deux acolytes en uniforme lui banderent soigneusement les yeux.

Le prenant ensuite sous les bras, ils se mirent en marche avec lui sans

mot dire.

Au bout de deux a trois mille pas, on monta un escalier, une porte s'ouvrit et se referma, et Marcel fut autorise a retirer son bandeau.

Il se trouvait alors dans une salle tres simple, meublee de quelques chaises, d'un tableau noir et d'une large planche a epures, garnie de tous les instruments necessaires au dessin lineaire. Le jour venait par de hautes fenetres a vitres depolies.

Presque aussitot, deux personnages de tournure universitaire entrerent dans la salle.

<< Vous etes signale comme un sujet distingue, dit l'un d'eux. Nous allons vous examiner et voir s'il y a lieu de vous admettre a la division des modeles. Etes-vous dispose a repondre a nos questions ? >>

Marcel se declara modestement pret a l'epreuve.

Les deux examinateurs lui poserent alors successivement des questions sur la chimie, sur la geometrie et sur l'algebre. Le jeune ouvrier les satisfit en tous points par la clarte et la precision de ses reponses.

Les figures qu'il traca a la craie sur le tableau etaient nettes, aisees, elegantes. Ses equations s'alignaient menues et serrees, en rangs egaux comme les lignes d'un regiment d'elite. Une de ses demonstrations meme fut si remarquable et si nouvelle pour ses juges, qu'ils lui en exprimerent leur etonnement en lui demandant ou il l'avait apprise.

<< A Schaffouse, mon pays, a l'ecole primaire.

-- Vous paraissez bon dessinateur ?

-- C'etait ma meilleure partie.

-- L'education qui se donne en Suisse est deciderement bien remarquable ! dit l'un des examinateurs a l'autre... Nous allons vous laisser deux heures pour executer ce dessin, reprit-il, en remettant au candidat une coupe de machine a vapeur, assez compliquee. Si vous vous en acquittez bien, vous serez admis avec la mention : \_Parfaitement satisfaisant et hors ligne\_... >>

Marcel, reste seul, se mit a l'ouvrage avec ardeur.

Quand ses juges rentrerent, a l'expiration du delai de rigueur, ils furent si emerveilles de son epure, qu'ils ajouterent a la mention promise : \_Nous n'avons pas un autre dessinateur de talent egal\_.

Le jeune ouvrier fut alors ressaisi par les acolytes gris, et, avec le meme ceremonial, c'est-a-dire les yeux bandes, conduit au bureau du directeur general.

<< Vous etes presente pour l'un des ateliers de dessin a la division

des modeles, lui dit ce personnage. Etes-vous dispose a vous soumettre aux conditions du reglement ?

-- Je ne les connais pas, dit Marcel, mais je presume qu'elles sont acceptables.

-- Les voici : 1 Vous etes astreint, pour toute la duree de votre engagement, a resider dans la division meme. Vous ne pouvez en sortir que sur autorisation speciale et tout a fait exceptionnelle. -- 2 Vous etes soumis au regime militaire, et vous devez obeissance absolue, sous les peines militaires, a vos superieurs. Par contre, vous etes assimile aux sous-officiers d'une armee active, et vous pouvez, par un avancement regulier, vous elever aux plus hauts grades. -- 3 Vous vous engagez par serment a ne jamais reveler a personne ce que vous voyez dans la partie de la division ou vous avez acces. -- 4 Votre correspondance est ouverte par vos chefs hierarchiques, a la sortie comme a la rentree, et doit etre limitee a votre famille. >>

<< Bref, je suis en prison >>, pensa Marcel.

Puis, il repondit tres simplement :

<< Ces conditions me paraissent justes et je suis pret a m'y soumettre.

-- Bien. Levez la main... Pretez serment... Vous etes nomme dessinateur au 4 atelier... Un logement vous sera assigne, et, pour les repas, vous avez ici une cantine de premier ordre... Vous n'avez pas vos effets avec vous ?

-- Non, monsieur. Ignorant ce qu'on me voulait, je les ai laisses chez mon hotesse.

-- On ira vous les chercher, car vous ne devez plus sortir de la division. >>

<< J'ai bien fait, pensa Marcel, d'ecrire mes notes en langage chiffre ! On n'aurait eu qu'a les trouver !... >>

Avant la fin du jour, Marcel etait etabli dans une jolie chambrette, au quatrieme etage d'un batiment ouvert sur une vaste cour, et il avait pu prendre une premiere idee de sa vie nouvelle.

Elle ne paraissait pas devoir etre aussi triste qu'il l'aurait cru d'abord. Ses camarades -- il fit leur connaissance au restaurant -- etaient en general calmes et doux, comme tous les hommes de travail. Pour essayer de s'egayer un peu, car la gaiete manquait a cette vie automatique, plusieurs d'entre eux avaient forme un orchestre et faisaient tous les soirs d'assez bonne musique. Une bibliotheque, un salon de lecture offraient a l'esprit de precieuses ressources au point de vue scientifique, pendant les rares heures de loisir. Des cours speciaux, faits par des professeurs de premier merite, etaient obligatoires pour tous les employes, soumis en outre a des examens et a des concours frequents. Mais la liberte, l'air manquaient dans cet

etroit milieu. C'était le college avec beaucoup de severites en plus et a l'usage d'hommes faits. L'atmosphere ambiante ne laissait donc pas de peser sur ces esprits, si faconnes qu'ils fussent a une discipline de fer.

L'hiver s'acheva dans ces travaux, auxquels Marcel s'etait donne corps et ame. Son assidue, la perfection de ses dessins, les progres extraordinaires de son instruction, signales unanimement par tous les maitres et tous les examinateurs, lui avaient fait en peu de temps, au milieu de ces hommes laborieux, une celebrite relative. Du consentement general, il etait le dessinateur le plus habile, le plus ingenieux, le plus fecond en ressources. Y avait-il une difficulte ? C'est a lui qu'on recourait. Les chefs eux-memes s'adressaient a son experience avec le respect que le merite arrache toujours a la jalousie la plus marquee. Mais si le jeune homme avait compte, en arrivant au coeur de la division des modeles, en penetrer les secrets intimes, il etait loin de compte.

Sa vie etait enfermee dans une grille de fer de trois cents metres de diametre, qui entourait le segment du Bloc central auquel il etait attache. Intellectuellement, son activite pouvait et devait s'etendre aux branches les plus lointaines de l'industrie metallurgique. En pratique, elle etait limitee a des dessins de machines a vapeur. Il en construisait de toutes dimensions et de toutes forces, pour toutes sortes d'industries et d'usages, pour des navires de guerre et pour des presses a imprimer ; mais il ne sortait pas de cette specialite. La division du travail poussee a son extreme limite l'enserrait dans son etau.

Après quatre mois passes dans la section A, Marcel n'en savait pas plus sur l'ensemble des oeuvres de la Cite de l'Acier qu'avant d'y entrer. Tout au plus avait-il rassemble quelques renseignements generaux sur l'organisation dont il n'etait -- malgre ses merites -- qu'un rouage presque infime. Il savait que le centre de la toile d'araignee figuree par Stahlstadt etait la Tour du Taureau, sorte de construction cyclopeenne, qui dominait tous les batiments voisins. Il avait appris aussi, toujours par les recits legendaires de la cantine, que l'habitation personnelle de Herr Schultze se trouvait a la base de cette tour, et que le fameux cabinet secret en occupait le centre. On ajoutait que cette salle voutee, garantie contre tout danger d'incendie et blindee interieurement comme un monitor l'est a l'exterieur, etait fermee par un systeme de portes d'acier a serrures mitrailleuses, dignes de la banque la plus soupconneuse. L'opinion generale etait d'ailleurs que Herr Schultze travaillait a l'achevement d'un engin de guerre terrible, d'un effet sans precedent et destine a assurer bientot a l'Allemagne la domination universelle

Pour achever de percer le mystere, Marcel avait vainement roule dans sa tete les plans les plus audacieux d'escalade et de deguisement. Il avait du s'avouer qu'ils n'avaient rien de praticable. Ces lignes de murailles sombres et massives, eclairees la nuit par des flots de lumiere, gardees par des sentinelles eprouvees, opposeraient toujours a ses efforts un obstacle infranchissable. Parvint-il meme a les forcer

sur un point, que verrait-il ? Des details, toujours des details ;  
Jamais un ensemble !

N'importe. Il s'etait jure de ne pas ceder ; il ne cederait pas. S'il fallait dix ans de stage, il attendrait dix ans. Mais l'heure sonnerait ou ce secret deviendrait le sien ! Il le fallait. France-Ville prosperait alors, cite heureuse, dont les institutions bienfaitantes favorisaient tous et chacun en montrant un horizon nouveau aux peuples decourages Marcel ne doutait pas qu'en face d'un pareil succes de la race latine,. Schultze ne fut plus que jamais resolu a accomplir ses menaces. La Cite de l'Acier elle-meme et les travaux qu'elle avait pour but en etaient une preuve.

Plusieurs mois s'ecoulerent ainsi.

Un jour, en mars, Marcel venait, pour la millieme fois, de se renouveler a lui-meme ce serment d'Annibal, lorsqu'un des acolytes gris l'informa que le directeur general avait a lui parler.

<< Je recois de Herr Schultze, lui dit ce haut fonctionnaire, l'ordre de lui envoyer notre meilleur dessinateur. C'est vous. Veuillez faire vos paquets pour passer au cercle interne. Vous etes promu au grade de lieutenant. >>

Ainsi, au moment meme ou il desesperait presque du succes, l'effet logique et naturel d'un travail heroique lui procurait cette admission tant desiree ! Marcel en fut si penetre de joie, qu'il ne put contenir l'expression de ce sentiment sur sa physionomie.

<< Je suis heureux d'avoir a vous annoncer une si bonne nouvelle, reprit le directeur, et je ne puis que vous engager a persister dans la voie que vous suivez si courageusement. L'avenir le plus brillant vous est offert. Allez, monsieur. >>

Enfin, Marcel, apres une si longue epreuve, entrevoyait le but qu'il s'etait jure d'atteindre !

Entasser dans sa valise tous ses vetements, suivre les hommes gris, franchir enfin cette derniere enceinte dont l'entree unique, ouverte sur la route A, aurait pu si longtemps encore lui rester interdite, tout cela fut l'affaire de quelques minutes pour Marcel.

Il etait au pied de cette inaccessible Tour du Taureau dont il n'avait encore apercu que la tete sourcilleuse perdue au loin dans les nuages.

Le spectacle qui s'etendait devant lui etait assurement des plus imprevus. Qu'on imagine un homme transporte subitement, sans transition, du milieu d'un atelier europeen, bruyant et banal, au fond d'une foret vierge de la zone torride. Telle etait la surprise qui attendait Marcel au centre de Stahlstadt.

Encore une foret vierge gagne-t-elle beaucoup a etre vu a travers les descriptions des grands ecrivains, tandis que le parc de Herr Schultze

etait le mieux peigne des Jardins d'agrement. Les palmiers les plus elances, les bananiers les plus touffus, les cactus les plus obeses en formaient les massifs. Des lianes s'enroulaient elegamment aux greles eucalyptus, se drapaient en festons verts ou retombaient en chevelures opulentes. Les plantes grasses les plus invraisemblables fleurissaient en pleine terre. Les ananas et les goyaves murissaient aupres des oranges. Les colibris et les oiseaux de paradis etalaient en plein air les richesses de leur plumage. Enfin, la temperature meme etait aussi tropicale que la vegetation.

Marcel cherchait des yeux les vitrages et les caloriferes qui produisaient ce miracle, et, etonne de ne voir que le ciel bleu, il resta un instant stupefait.

Puis, il se rappela qu'il y avait non loin de la une houillere en combustion permanente, et il comprit que Herr Schultze avait ingenieusement utilise ces tresors de chaleur souterraine pour se faire servir par des tuyaux metalliques une temperature constante de serre chaude.

Mais cette explication, que se donna la raison du jeune Alsacien, n'empecha pas ses yeux d'etre eblouis et charmes du vert des pelouses, et ses narines d'aspirer avec ravissement les aromes qui emplissaient l'atmosphere. Apres six mois passes sans voir un brin d'herbe, il prenait sa revanche. Une allée sablee le conduisit par une pente insensible au pied d'un beau degre de marbre, domine par une majestueuse colonnade. En arriere se dressait la masse enorme d'un grand batiment carre qui etait comme le piedestal de la Tour du Taureau. Sous le peristyle, Marcel apercut sept a huit valets en livree rouge, un suisse a tricorne et hallebarde ; il remarqua entre les colonnes de riches candelabres de bronze, et, comme il montait le degre, un leger grondement lui revela que le chemin de fer souterrain passait sous ses pieds.

Marcel se nomma et fut aussitot admis dans un vestibule qui etait un veritable musee de sculpture. Sans avoir le temps de s'y arreter, il traversa un salon rouge et or, puis un salon noir et or, et arriva a un salon jaune et or ou le valet de pied le laissa seul cinq minutes. Enfin, il fut introduit dans un splendide cabinet de travail vert et or.

Herr Schultze en personne, fumant une longue pipe de terre a cote d'une chope de biere, faisait au milieu de ce luxe l'effet d'une tache de boue sur une botte vernie.

Sans se lever, sans meme tourner la tete, le Roi de l'Acier dit froidement et simplement :

<< Vous etes le dessinateur

-- Oui, monsieur.

-- J'ai vu de vos epures. Elles sont tres bien. Mais vous ne savez donc faire que des machines a vapeur ?

-- On ne m'a jamais demande autre chose.

-- Connaissez-vous un peu la partie de la balistique ?

-- Je l'ai etudiee a mes moments perdus et pour mon plaisir. >>

Cette reponse alla au coeur de Herr Schultze. Il daigna regarder alors son employe.

<< Ainsi, vous vous chargez de dessiner un canon avec moi ?... Nous verrons un peu comment vous vous en tirerez !... Ah ! vous aurez de la peine a remplacer cet imbecile de Sohne, qui s'est tue ce matin en maniant un sachet de dynamite !... L'animal aurait pu nous faire sauter tous ! >>

Il faut bien l'avouer ; ce manque d'egards ne semblait pas trop revoltant dans la bouche de Herr Schultze !

## VIII LA CAVERNE DU DRAGON

Le lecteur qui a suivi les progres de la fortune du jeune Alsacien ne sera probablement pas surpris de le trouver parfaitement etabli, au bout de quelques semaines, dans la familiarite de Herr Schultze. Tous deux etaient devenus inseparables. Travaux, repas, promenades dans le parc, longues pipes fumees sur des mooss de biere -- ils prenaient tout en commun. Jamais l'ex-professeur d'Iena n'avait rencontre un collaborateur qui fut aussi bien selon son coeur, qui le comprit pour ainsi dire a demi-mot, qui sut utiliser aussi rapidement ses donnees theoriques.

Marcel n'etait pas seulement d'un merite transcendant dans toutes les branches du metier, c'etait aussi le plus charmant compagnon, le travailleur le plus assidu, l'inventeur le plus modestement fecond.

Herr Schultze etait ravi de lui. Dix fois par jour, il se disait in petto :

<< Quelle trouvaille ! Quelle perle que ce garcon ! >> La verite est que Marcel avait penetre du premier coup d'oeil le caractere de son terrible patron. Il avait vu que sa faculte maitresse etait un egoisme immense, omnivore, manifeste au-dehors par une vanite feroce, et il s'etait religieusement attache a regler la-dessus sa conduite de tous les instants.

En peu de jours, le jeune Alsacien avait si bien appris le doigte special de ce clavier, qu'il etait arrive a jouer du Schultze comme on joue du piano. Sa tactique consistait simplement a montrer autant que possible son propre merite, mais de maniere a laisser toujours a l'autre une occasion de retablir sa superiorite sur lui. Par exemple, achevait-il un dessin, il le faisait parfait -- moins un defaut facile a voir comme a corriger, et que l'ex-professeur signalait aussitot avec exaltation.

Avait-il une idee theorique, il cherchait a la faire naitre dans la conversation, de telle sorte que Herr Schultze put croire l'avoir trouvee. Quelquefois meme il allait plus loin, disant par exemple :

<< J'ai trace le plan de ce navire a eperon detachable, que vous m'avez demande.

-- Moi ? repondait Herr Schultze, qui n'avait jamais songe a pareille chose.

-- Mais oui ! Vous l'avez donc oublie ?... Un eperon detachable, laissant dans le flanc de l'ennemi une torpille en fuseau, qui eclate apres un intervalle de trois minutes !

-- Je n'en avais plus aucun souvenir. J'ai tant d'idees en tete ! >>

Et Herr Schultze empochait consciencieusement la paternite de la nouvelle invention.

Peut-etre, apres tout, n'etait-il qu'a demi dupe de cette manoeuvre. Au fond, il est probable qu'il sentait Marcel plus fort que lui. Mais, par une de ces mysterieuses fermentations qui s'operent dans les cervelles humaines, il en arrivait aisement a se contenter de << paraître >> superieur, et surtout de faire illusion a son subordonne.

<< Est-il bete, avec tout son esprit, ce matin-la ! >> se disait il parfois en decouvrant silencieusement dans un rire muet les trente-deux << dominos >> de sa machoire.

D'ailleurs, sa vanite avait bientot trouve une echelle de compensation. Lui seul au monde pouvait realiser ces sortes de reves industriels !... Ces reves n'avaient de valeur que par lui et pour lui !... Marcel, au bout du compte, n'etait qu'un des rouages de l'organisme que lui, Schultze, avait su creer, etc.

Avec tout cela, il ne se deboutonnait pas, comme on dit. Apres cinq mois de sejour a la Tour du Taureau, Marcel n'en savait pas beaucoup plus sur les mysteres du Bloc central. A la verite, ses soupcons etaient devenus des quasi-certitudes. Il etait de plus en plus convaincu que Stahlstadt recelait un secret, et que Herr Schultze avait encore un bien autre but que celui du gain. La nature de ses preoccupations, celle de son industrie meme rendaient infiniment vraisemblable l'hypothese qu'il avait invente quelque nouvel engin de guerre.

Mais le mot de l'enigme restait toujours obscur.

Marcel en etait bientot venu a se dire qu'il ne l'obtiendrait pas sans une crise. Ne la voyant pas venir, il se decida a la provoquer.

C'etait un soir, le 5 septembre, a la fin du diner. Un an auparavant, jour pour jour, il avait retrouve dans le puits Albrecht le cadavre de

son petit ami Carl. Au loin, l'hiver si long et si rude de cette Suisse americaine couvrait encore toute la campagne de son manteau blanc. Mais, dans le parc de Stahlstadt, la temperature etait aussi tiede qu'en juin, et la neige, fondue avant de toucher le sol, se deposait en rosee au lieu de tomber en flocons.

<< Ces saucisses a la choucroute etaient delicieuses, n'est-ce pas ? fit remarquer Herr Schultze, que les millions de la Begum n'avaient pas lasse de son mets favori.

-- Delicieuses >>, repondit Marcel, qui en mangeait heroiquement tous les soirs, quoiqu'il eut fini par avoir ce plat en horreur.

Les revoltes de son estomac acheverent de le decider a tenter l'epreuve qu'il meditait.

<< Je me demande meme, comment les peuples qui n'ont ni saucisses, ni choucroute, ni biere, peuvent tolerer l'existence ! reprit Herr Schultze avec un soupir.

-- La vie doit etre pour eux un long supplice, repondit Marcel. Ce sera veritablement faire preuve d'humanite que de les reunir au Vaterland.

-Eh ! eh !... cela viendra... cela viendra ! s'ecria le Roi de l'Acier. Nous voici deja installes au coeur de l'Amerique. Laissez-nous prendre une ile ou deux aux environs du Japon, et vous verrez quelles enjambees nous saurons faire autour du globe ! >>

Le valet de pied avait apporte les pipes. Herr Schultze bourra la sienne et l'alluma. Marcel avait choisi avec premeditation ce moment quotidien de complete beatitude.

<< Je dois dire, ajouta-t-il apres un instant de silence, que je ne crois pas beaucoup a cette conquete !

-- Quelle conquete ? demanda Herr Schultze, qui n'etait deja plus au sujet de la conversation.

-- La conquete du monde par les Allemands. >>

L'ex-professeur pensa qu'il avait mal entendu.

<< Vous ne croyez pas a la conquete du monde par les Allemands ?

-- Non.

-- Ah ! par exemple, voila qui est fort !... Et je serais curieux de connaitre les motifs de ce doute !

-- Tout simplement parce que les artilleurs francais finiront par faire mieux et par vous enfoncer. Les Suisses, mes compatriotes, qui les connaissent bien, ont pour idee fixe qu'un Francais averti en vaut deux. 1870 est une lecon qui se retournera contre ceux qui l'ont

donnee. Personne n'en doute dans mon petit pays, monsieur, et, s'il faut tout vous dire, c'est l'opinion des hommes les plus forts en Angleterre. >>

Marcel avait profere ces mots d'un ton froid, sec et tranchant, qui doubla, s'il est possible, l'effet qu'un tel blaspheme, lance de but en blanc, devait produire sur le Roi de l'Acier.

Herr Schultze en resta suffoque, hagar, aneanti. Le sang lui monta a la face avec une telle violence, que le jeune homme craignit d'etre alle trop loin. Voyant toutefois que sa victime, apres avoir failli etouffer de rage, n'en mourait pas sur le coup, il reprit :

<< Oui, c'est facheux a constater, mais c'est ainsi. Si nos rivaux ne font plus de bruit, ils font de la besogne. Croyez-vous donc qu'ils n'ont rien appris depuis la guerre ? Tandis que nous en sommes betement a augmenter le poids de nos canons, tenez pour certain qu'ils preparent du nouveau et que nous nous en apercevrons a la premiere occasion !

-- Du nouveau ! du nouveau ! balbutia Herr Schultze. Nous en faisons aussi, monsieur !

-- Ah ! oui, parlons-en ! Nous refaisons en acier ce que nos predecesseurs ont fait en bronze, voila tout ! Nous doublons les proportions et la portee de nos pieces !

-- Doublons !... riposta Herr Schultze d'un ton qui signifiait : En verite ! nous faisons mieux que doubler !

-- Mais au fond, reprit Marcel, nous ne sommes que des plagiaires. Tenez, voulez-vous que je vous dise la verite ? La faculte d'invention nous manque. Nous ne trouvons rien, et les Francais trouvent, eux, soyez-en sur ! >>

Herr Schultze avait repris un peu de calme apparent. Toutefois, le tremblement de ses levres, la paleur qui avait succede a la rougeur apoplectique de sa face montraient assez les sentiments qui l'agitaient.

Fallait-il en arriver a ce degre d'humiliation ? S'appeler Schultze, etre le maitre absolu de la plus grande usine et de la premiere fonderie de canons du monde entier, voir a ses pieds les rois et les parlements, et s'entendre dire par un petit dessinateur suisse qu'on manque d'invention, qu'on est au-dessous d'un artilleur francais !... Et cela quand on avait pres de soi, derriere l'epaisseur d'un mur blinde, de quoi confondre mille fois ce drole impudent, lui fermer la bouche, aneantir ses sots arguments ? Non, il n'etait pas possible d'endurer un pareil supplice !

Herr Schultze se leva d'un mouvement si brusque, qu'il en cassa sa pipe. Puis, regardant Marcel d'un oeil charge d'ironie, et, serrant les dents, il lui dit, ou plutot il siffla ces mots :

<< Suivez-moi, monsieur, je vais vous montrer si moi, Herr Schultze, je

manque d'invention ! >>

Marcel avait joué gros jeu, mais il avait gagné, grâce à la surprise produite par un langage si audacieux et si inattendu, grâce à la violence du dépit qu'il avait provoqué, la vanité étant plus forte chez l'ex-professeur que la prudence. Schultze avait soif de dévoiler son secret, et, comme malgré lui, pénétrant dans son cabinet de travail, dont il referma la porte avec soin, il marcha droit à sa bibliothèque et en toucha un des panneaux. Aussitôt, une ouverture, masquée par des rangées de livres, apparut dans la muraille. C'était l'entrée d'un passage étroit qui conduisait, par un escalier de pierre, jusqu'au pied même de la Tour du Taureau.

Là, une porte de chêne fut ouverte à l'aide d'une petite clef qui ne quittait jamais le patron du lieu. Une seconde porte apparut, fermée par un cadenas syllabique, du genre de ceux qui servent pour les coffres-forts. Herr Schultze forma le mot et ouvrit le lourd battant de fer, qui était intérieurement armé d'un appareil compliqué d'engins explosibles, que Marcel, sans doute par curiosité professionnelle, aurait bien voulu examiner. Mais son guide ne lui en laissa pas le temps.

Tous deux se trouvaient alors devant une troisième porte, sans serrure apparente, qui s'ouvrit sur une simple poussée, opérée, bien entendu, selon des règles déterminées.

Ce triple retranchement franchi, Herr Schultze et son compagnon eurent à gravir les deux cents marches d'un escalier de fer, et ils arrivèrent au sommet de la Tour du Taureau, qui dominait toute la cité de Stahlstadt.

Sur cette tour de granit, dont la solidité était à toute épreuve, s'arrondissait une sorte de casemate, percée de plusieurs embrasures. Au centre de la casemate s'allongeait un canon d'acier.

<< Voilà ! >> dit le professeur, qui n'avait pas soufflé mot depuis le trajet.

C'était la plus grosse pièce de siège que Marcel eut jamais vue. Elle devait peser au moins trois cent mille kilogrammes, et se chargeait par la culasse. Le diamètre de sa bouche mesurait un mètre et demi. Montée sur un affût d'acier et roulant sur des rubans de même métal, elle aurait pu être manœuvrée par un enfant, tant les mouvements en étaient rendus faciles par un système de roues dentées. Un ressort compensateur, établi en arrière de l'affût, avait pour effet d'annuler le recul ou du moins de produire une réaction rigoureusement égale, et de replacer automatiquement la pièce, après chaque coup, dans sa position première.

<< Et quelle est la puissance de perforation de cette pièce ? demanda Marcel, qui ne put se retenir d'admirer un pareil engin.

-- A vingt mille mètres, avec un projectile plein, nous perçons une

plaque de quarante pouces aussi aisement que si c'était une tartine de beurre !

-- Quelle est donc sa portée ?

-- Sa portée ! s'écria Schultze, qui s'enthousiasmait Ah ! vous disiez tout à l'heure que notre génie imitateur n'avait rien obtenu de plus que de doubler la portée des canons actuels ! Eh bien, avec ce canon-la, je me charge d'envoyer, avec une précision suffisante, un projectile à la distance de dix lieues !

-- Dix lieues ! s'écria Marcel. Dix lieues ! Quelle poudre nouvelle employez-vous donc ?

-- Oh ! je puis tout vous dire, maintenant ! répondit Herr Schultze d'un ton singulier. Il n'y a plus d'inconvénient à vous dévoiler mes secrets ! La poudre à gros grains a fait son temps. Celle dont je me sers est le fulmicoton, dont la puissance expansive est quatre fois supérieure à celle de la poudre ordinaire, puissance que je quintuple encore en y mêlant les huit dixièmes de son poids de nitrate de potasse !

-- Mais, fit observer Marcel, aucune pièce, même faite du meilleur acier, ne pourra résister à la déflagration de ce pyroxyle ! Votre canon, après trois, quatre, cinq coups, sera détérioré et mis hors d'usage !

-- Ne tirait-il qu'un coup, un seul, ce coup suffirait !

-- Il coûterait cher !

-- Un million, puisque c'est le prix de revient de la pièce !

-- Un coup d'un million !...

-- Qu'importe, s'il peut détruire un milliard !

-- Un milliard ! >> s'écria Marcel.

Cependant, il se contenta pour ne pas laisser éclater l'horreur mêlée d'admiration que lui inspirait ce prodigieux agent de destruction. Puis, il ajouta :

<< C'est assurément une étonnante et merveilleuse pièce d'artillerie, mais qui, malgré tous ses mérites, justifie absolument ma thèse : des perfectionnements, de l'imitation, pas d'invention !

-- Pas d'invention ! répondit Herr Schultze en haussant les épaules. Je vous répète que je n'ai plus de secrets pour vous ! Venez donc ! >>

Le Roi de l'Acier et son compagnon, quittant alors la casemate, redescendirent à l'étage inférieur, qui était mis en communication avec la plate-forme par des monte-charge hydrauliques. Là se voyaient une

certaine quantité d'objets allongés, de forme cylindrique, qui auraient pu être pris à distance pour d'autres canons démontés. « Voilà nos obus », dit Herr Schultze.

Cette fois, Marcel fut obligé de reconnaître que ces engins ne ressemblaient à rien de ce qu'il connaissait. C'étaient d'énormes tubes de deux mètres de long et d'un mètre dix de diamètre, revêtus extérieurement d'une chemise de plomb propre à se mouler sur les rayures de la pièce, fermés à l'arrière par une plaque d'acier boulonnée et à l'avant par une pointe d'acier ogivale, munie d'un bouton de percussion.

Quelle était la nature spéciale de ces obus ? C'est ce que rien dans leur aspect ne pouvait indiquer. On pressentait seulement qu'ils devaient contenir dans leurs flancs quelque explosion terrible, dépassant tout ce qu'on avait jamais fait dans ce genre.

« Vous ne devinez pas ? » demanda Herr Schultze, voyant Marcel rester silencieux.

-- Ma foi non, monsieur ! Pourquoi un obus si long et si lourd, - au moins en apparence ?

-- L'apparence est trompeuse, répondit Herr Schultze, et le poids ne diffère pas sensiblement de ce qu'il serait pour un obus ordinaire de même calibre... Allons, il faut tout vous dire ! . . . Obus-fusée de verre, revêtu de bois de chêne, chargé, à soixante-douze atmosphères de pression intérieure d'acide carbonique liquide. La chute détermine l'explosion de l'enveloppe et le retour du liquide à l'état gazeux. Conséquence : un froid d'environ cent degrés au-dessous de zéro dans toute la zone avoisinante, en même temps mélange d'un énorme volume de gaz acide carbonique à l'air ambiant. Tout être vivant qui se trouve dans un rayon de trente mètres du centre d'explosion est en même temps congelé et asphyxié. Je dis trente mètres pour prendre une base de calcul, mais l'action s'étend vraisemblablement beaucoup plus loin, peut-être à cent et deux cents mètres de rayon ! Circonstance plus avantageuse encore, le gaz acide carbonique restant très longtemps dans les couches inférieures de l'atmosphère, en raison de son poids qui est supérieur à celui de l'air, la zone dangereuse conserve ses propriétés septiques plusieurs heures après l'explosion, et tout être qui tente d'y pénétrer périt infailliblement. C'est un coup de canon à effet à la fois instantané et durable !... Aussi, avec mon système pas de blessés, rien que des morts ! >>

Herr Schultze éprouvait un plaisir manifeste à développer les mérites de son invention. Sa bonne humeur était venue, il était rouge d'orgueil et montrait toutes ses dents.

« Voyez-vous d'ici, ajouta-t-il, un nombre suffisant de mes bouches à feu braquées sur une ville assiégée ! Supposons une pièce pour un hectare de surface, soit, pour une ville de mille hectares, cent batteries de dix pièces convenablement établies. Supposons ensuite toutes nos pièces en position, chacune avec son tir réglé, une

atmosphere calme et favorable, enfin le signal general donne par un fil electrique... En une minute, il ne restera pas un etre vivant sur une superficie de mille hectares ! Un veritable ocean d'acide carbonique aura submerge la ville ! C'est pourtant une idee qui m'est venue l'an dernier en lisant le rapport medical sur la mort accidentelle d'un petit mineur du puits Albrecht ! J'en avais bien eu la premiere inspiration a Naples, lorsque je visitai la grotte du Chien [La grotte du Chien, aux environs de Naples, emprunte son nom a la propriete curieuse que possede son atmosphere d'asphyxier un chien ou un quadrupede quelconque bas sur jambes, sans faire de mal a un homme debout, -- propriete due a une couche de gaz acide carbonique de soixante centimetres environ que son poids specifique maintient au ras de terre.]. Mais il a fallu ce dernier fait pour donner a ma pensee l'essor definitif. Vous saisissez bien le principe, n'est-ce pas ? Un ocean artificiel d'acide carbonique pur ! Or, une proportion d'un cinquieme de ce gaz suffit a rendre l'air irrespirable. >>

Marcel ne disait pas un mot. Il etait veritablement reduit au silence. Herr Schultze sentit si vivement son triomphe, qu'il ne voulut pas en abuser.

<< Il n'y a qu'un detail qui m'ennuie, dit-il.

-- Lequel donc ? demanda Marcel.

-- C'est que je n'ai pas reussi a supprimer le bruit de l'explosion. Cela donne trop d'analogie a mon coup de canon avec le coup du canon vulgaire. Pensez un peu a ce que ce serait, si j'arrivais a obtenir un tir silencieux ! Cette mort subite, arrivant sans bruit a cent mille hommes a la fois, par une nuit calme et sereine ! >>

L'ideal enchanteur qu'il evoquait rendit Herr Schultze tout reveur, et peut-etre sa reverie, qui n'etait qu'une immersion profonde dans un bain d'amour-propre, se fut-elle longtemps prolongee, si Marcel ne l'eut interrompue par cette observation :

<< Tres bien, monsieur, tres bien ! mais mille canons de ce genre c'est du temps et de l'argent.

-- L'argent ? Nous en regorgeons ! Le temps ?... Le temps est a nous ! >>

Et, en verite, ce Germain, le dernier de son ecole, croyait ce qu'il disait !

<< Soit, repondit Marcel. Votre obus, charge d'acide carbonique, n'est pas absolument nouveau, puisqu'il derive des projectiles asphyxiants, connus depuis bien des annees ; mais il peut etre eminentement destructeur, je n'en disconviens pas. Seulement...

-- Seulement ?...

-- Il est relativement leger pour son volume, et si celui-la va jamais

a dix lieues !...

-- Il n'est fait que pour aller a deux lieues, repondit Herr Schultze en souriant. Mais, ajouta-t-il en montrant un autre obus, voici un projectile en fonte. Il est plein, celui-la et contient cent petits canons symetriquement disposes encastres les uns dans les autres comme les tubes d'une lunette, et qui, apres avoir ete lances comme projectiles redeviennent canons, pour vomir a leur tour de petits obus charges de matieres incendiaries. C'est comme une batterie que je lance dans l'espace et qui peut porter l'incendie et la mort sur toute une ville en la couvrant d'une averse de feux inextinguibles ! Il a le poids voulu pour franchir les dix lieues dont j'ai parle ! Et, avant peu, l'experience en sera faite de telle maniere, que les incredules pourront toucher du doigt cent mille cadavres qu'il aura couches a terre ! >>

Les dominos brillaient a ce moment d'un si insupportable eclat dans la bouche de Herr Schultze, que Marcel eut la plus violente envie d'en briser une douzaine. Il eut pourtant la force de se contenir encore. Il n'etait pas au bout de ce qu'il devait entendre.

En effet, Herr Schultze reprit :

<< Je vous ai dit qu'avant peu, une experience decisive serait tentee !

-- Comment ? Ou ?... s'ecria Marcel.

-- Comment ? Avec un de ces obus, qui franchira la chaine des Cascade-Mounts, lance par mon canon de la plate-forme !... Ou ? Sur une cite dont dix lieues au plus nous separent, qui ne peut s'attendre a ce coup de tonnerre, et qui s'y attendit-elle, n'en pourrait parer les foudroyants resultats ! Nous sommes au 5 septembre !... Eh bien, le 13 a onze heures quarante-cinq minutes du soir, France-Ville disparaitra du sol americain ! L'incendie de Sodome aura eu son pendant ! Le professeur Schultze aura dechaine tous les feux du ciel a son tour ! >>

Cette fois, a cette declaration inattendue, tout le sang de Marcel lui reflua au coeur ! Heureusement, Herr Schultze ne vit rien de ce qui se passait en lui.

<< Voila ! reprit-il du ton le plus degage. Nous faisons ici le contraire de ce que font les inventeurs de France-Ville ! Nous cherchons le secret d'abreger la vie des hommes tandis qu'ils cherchent, eux, le moyen de l'augmenter. Mais leur oeuvre est condamnee, et c'est de la mort, semee par nous, que doit naitre la vie. Cependant, tout a son but dans la nature, et le docteur Sarrasin, en fondant une ville isolee, a mis sans s'en douter a ma portee le plus magnifique champ d'experiences. >>

Marcel ne pouvait croire a ce qu'il venait d'entendre.

<< Mais, dit-il, d'une voix dont le tremblement involontaire parut attirer un instant l'attention du Roi de l'Acier, les habitants de

France- Ville ne vous ont rien fait, monsieur ! Vous n'avez, que je sache, aucune raison de leur chercher querelle ?

-- Mon cher, repondit Herr Schultze, il y a dans votre cerveau, bien organise sous d'autres rapports, un fonds d'idees celtiques qui vous nuiraient beaucoup, si vous deviez vivre longtemps ! Le droit, le bien, le mal, sont choses purement relatives et toutes de convention. Il n'y a d'absolu que les grandes lois naturelles. La loi de concurrence vitale l'est au meme titre que celle de la gravitation. Vouloir s'y soustraire, c'est chose insensee ; s'y ranger et agir dans le sens qu'elle nous indique, c'est chose raisonnable et sage, et voila pourquoi je detruirai la cite du docteur Sarrasin. Grace a mon canon, mes cinquante mille Allemands viendront facilement a bout des cent mille reveurs qui constituent la-bas un groupe condamne a perir. >>

Marcel, comprenant l'inutilite de vouloir raisonner avec Herr Schultze, ne chercha plus a le ramener.

Tous deux quitterent alors la chambre des obus, dont les portes a secret furent refermees, et ils redescendirent a la salle a manger.

De l'air le plus naturel du monde, Herr Schultze reporta son mooss de biere a sa bouche, toucha un timbre, se fit donner une autre pipe pour remplacer celle qu'il avait cassee, et s'adressant au valet de pied :

<< Arminius et Sigimer sont-ils la ? demanda-t-il.

-- Oui, monsieur.

-- Dites-leur de se tenir a portee de ma voix. >>

Lorsque le domestique eut quitte la salle a manger, le Roi de l'Acier, se tournant vers Marcel, le regarda bien en face.

Celui-ci ne baissa pas les yeux devant ce regard qui avait pris une durete metallique.

<< Reellement, dit-il, vous executerez ce projet ?

-- Reellement. Je connais, a un dixieme de seconde pres en longitude et en latitude, la situation de France-Ville, et le 13 septembre, a onze heures quarante-cinq du soir, elle aura vecu.

-- Peut-etre auriez-vous du tenir ce plan absolument secret !

-- Mon cher, repondit Herr Schultze, deciderement vous ne serez jamais logique. Ceci me fait moins regretter que vous deviez mourir jeune. >>

Marcel, sur ces derniers mots, s'etait leve.

<< Comment n'avez-vous pas compris, ajouta froidement Herr Schultze, que je ne parle jamais de mes projets que devant ceux qui ne pourront plus les redire ? >>

Le timbre resonna. Arminius et Sigimer, deux geants, apparurent a la porte de la salle.

<< Vous avez voulu connaitre mon secret, dit Herr Schultze, vous le connaissez !... Il ne vous reste plus qu'a mourir. >>

Marcel ne repondit pas.

<< Vous etes trop intelligent, reprit Herr Schultze, pour supposer que je puisse vous laisser vivre, maintenant que vous savez a quoi vous en tenir sur mes projets. Ce serait une legerete impardonnable, ce serait illogique. La grandeur de mon but me defend d'en compromettre le succes pour une consideration d'une valeur relative aussi minime que la vie d'un homme, -- meme d'un homme tel que vous, mon cher, dont j'estime tout particulierement la bonne organisation cerebrale. Aussi, je regrette veritablement qu'un petit mouvement d'amour-propre m'ait entraine trop loin et me mette a present dans la necessite de vous supprimer. Mais, vous devez le comprendre, en face des interets auxquels je me suis consacre, il n'y a plus de question de sentiment. Je puis bien vous le dire, c'est d'avoir penetre mon secret que votre predecesseur Sohne est mort, et non pas par l'explosion d'un sachet de dynamite !... La regle est absolue, il faut qu'elle soit inflexible ! Je n'y puis rien changer. >>

Marcel regardait Herr Schultze. Il comprit, au son de sa voix, a l'entetement bestial de cette tete chauve, qu'il etait perdu. Aussi ne se donna-t-il meme pas la peine de protester.

<< Quand mourrai-je et de quelle mort ? demanda-t-il.

-- Ne vous inquietez pas de ce detail, repondit tranquillement Herr Schultze. Vous mourrez, mais la souffrance vous sera epargnee. Un matin, vous ne vous reveillerez pas. Voila tout. >>

Sur un signe du Roi de l'Acier, Marcel se vit emmene et consigne dans sa chambre, dont la porte fut gardee par les deux geants.

Mais, lorsqu'il se retrouva seul, il songea, en fremissant d'angoisse et de colere, au docteur, a tous les siens, a tous ses compatriotes, a tous ceux qu'il aimait !

<< La mort qui m'attend n'est rien, se dit-il. Mais le danger qui les menace, comment le conjurer ! >>

IX << P.P.C. >>

La situation, en effet, etait excessivement grave. Que pouvait faire Marcel, dont les heures d'existence etaient maintenant comptees, et qui voyait peut-etre arriver sa derniere nuit avec le coucher du soleil ?

Il ne dort pas un instant -- non par crainte de ne plus se reveiller, ainsi que l'avait dit Herr Schultze --, mais parce que sa pensee ne

parvenait pas a quitter France-Ville, sous le coup de cette imminente catastrophe !

<< Que tenter ? se repetait-il. Detruire ce canon ? Faire sauter la tour qui le porte ? Et comment le pourrais-je ? Fuir ! fuir, lorsque ma chambre est gardee par ces deux colosses ! Et puis, quand je parviendrais, avant cette date du 13 septembre, a quitter Stahlstadt, comment empecherais-je ?... Mais si ! A defaut de notre chere cite, je pourrais au moins sauver ses habitants, arriver jusqu'a eux, leur crier : "Fuyez sans retard ! Vous etes menaces de perir par le feu, par le fer ! Fuyez tous !" >>

Puis, les idees de Marcel se jetaient dans un autre courant.

<< Ce miserable Schultze ! pensait-il. En admettant meme qu'il ait exagere les effets destructeurs de son obus, et qu'il ne puisse couvrir de ce feu inextinguible la ville tout entiere il est certain qu'il peut d'un seul coup en incendier une partie considerable ! C'est un engin effroyable qu'il a imagine la, et, malgre la distance qui separe les deux villes, ce formidable canon saura bien y envoyer son projectile ! Une vitesse initiale vingt fois superieure a la vitesse obtenue jusqu' ici ! Quelque chose comme dix mille metres, deux lieues et demie a la seconde ! Mais c'est presque le tiers de la vitesse de translation de la terre sur son orbite ! Est-ce donc possible ?... Oui, oui !... si son canon n'eclate pas au premier coup !... Et il n'eclatera pas, car il est fait d'un metal dont la resistance a l'eclatement est presque infinie ! Le coquin connait tres exactement la situation de France-Ville Sans sortir de son antre, il pointera son canon avec une precision mathematique, et, comme il l'a dit, l'obus ira tomber sur le centre meme de la cite ! Comment en prevenir les infortunes habitants ! >>

Marcel n'avait pas ferme l'oeil, quand le jour reparut. Il quitta alors le lit sur lequel il s'etait vainement etendu pendant toute cette insomnie fievreuse.

<< Allons, se dit-il, ce sera pour la nuit prochaine ! Ce bourreau, qui veut bien m'epargner la souffrance, attendra sans doute que le sommeil, l'emportant sur l'inquietude, se soit empare de moi ! Et alors !... Mais quelle mort me reserve-t-il donc ? Songe-t-il a me tuer avec quelque inhalation d'acide prussique pendant que je dormirai ? Introduira-t-il dans ma chambre de ce gaz acide carbonique qu'il a a discretion ? N'emploiera-t-il pas plutot ce gaz a l'etat liquide tel qu'il le met dans ses obus de verre, et dont le subit retour a l'etat gazeux determinera un froid de cent degres ! Et le lendemain, a la place de "moi", de ce corps vigoureux bien constitue, plein de vie, on ne retrouverait plus qu'une momie dessechee, glacee, racornie !... Ah ! le miserable ! Eh bien, que mon coeur se seche, s'il le faut, que ma vie se refroidisse dans cette insoutenable temperature, mais que mes amis, que le docteur Sarrasin, sa famille, Jeanne, ma petite Jeanne, soient sauves ! Or, pour cela, il faut que je fuie... Donc, je fuirai ! >>

En prononçant ce dernier mot, Marcel, par un mouvement instinctif, bien qu'il dut se croire renfermé dans sa chambre, avait mis la main sur la serrure de la porte.

A son extrême surprise, la porte s'ouvrit, et il put descendre, comme d'habitude, dans le jardin où il avait coutume de se promener.

<< Ah ! fit-il, je suis prisonnier dans le Bloc central, mais je ne le suis pas dans ma chambre ! C'est déjà quelque chose ! >> Seulement, à peine Marcel fut-il dehors, qu'il vit bien que, quoique libre en apparence, il ne pourrait plus faire un pas sans être escorté des deux personnages qui répondaient aux noms historiques, ou plutôt préhistoriques, d'Arminius et de Sigimer.

Il s'était déjà demandé plus d'une fois, en les rencontrant sur son passage, quelle pouvait bien être la fonction de ces deux colosses en casaque grise, au cou de taureau, aux biceps herculeens, aux faces rouges embroussaillées de moustaches épaisses et de favoris buissonnants !

Leur fonction, il la connaissait maintenant. C'étaient les exécuteurs des hautes œuvres de Herr Schultze, et provisoirement ses gardes du corps personnels.

Ces deux géants le tenaient à vue, couchaient à la porte de sa chambre, emboîtaient le pas derrière lui s'il sortait dans le parc. Un formidable armement de revolvers et de poignards, ajouté à leur uniforme, accentuait encore cette surveillance.

Avec cela, muets comme des poissons. Marcel ayant voulu, dans un but diplomatique, lier conversation avec eux, n'avait obtenu en réponse que des regards féroces. Même l'offre d'un verre de bière, qu'il avait quelque raison de croire irresistible, était restée infructueuse. Après quinze heures d'observation, il ne leur connaissait qu'un vice -- un seul --, la pipe, qu'ils prenaient la liberté de fumer sur ses talons. Cet unique vice, Marcel pourrait-il l'exploiter au profit de son propre salut ? Il ne le savait pas, il ne pouvait encore l'imaginer, mais il s'était juré à lui-même de fuir, et rien ne devait être négligé de ce qui pouvait amener son évasion. Or, cela pressait. Seulement, comment s'y prendre ?

Au moindre signe de révolte ou de fuite, Marcel était sûr de recevoir deux balles dans la tête. En admettant qu'il fut manqué, il se trouvait au centre même d'une triple ligne fortifiée, bordée d'un triple rang de sentinelles.

Selon son habitude, l'ancien élève de l'École centrale s'était correctement posé le problème en mathématicien.

<< Soit un homme gardé à vue par des gaillards sans scrupules, individuellement plus forts que lui, et de plus armés jusque aux dents. Il s'agit d'abord, pour cet homme, d'échapper à la vigilance de ses argousins. Ce premier point acquis il lui reste à sortir d'une place

forte dont tous les abords sont rigoureusement surveilles... >>

Cent fois, Marcel rumina cette double question et cent fois il se buta à une impossibilité.

Enfin, l'extrême gravité de la situation donna-t-elle à ses facultés d'invention le coup de fouet suprême ? Le hasard décida-t-il seul de la trouvaille ? Ce serait difficile à dire.

Toujours est-il que, le lendemain, pendant que Marcel se promenait dans le parc, ses yeux s'arrêtèrent, au bord d'un parterre, sur un arbuste dont l'aspect le frappa.

C'était une plante de triste mine, herbacée, à feuilles alternes, ovales, aiguës et geminées, avec de grandes fleurs rouges en forme de clochettes monopétales et soutenues par un pédoncule axillaire.

Marcel, qui n'avait jamais fait de botanique qu'en amateur, crut pourtant reconnaître dans cet arbuste la physionomie caractéristique de la famille des solanacées. À tout hasard, il en cueillit une petite feuille et la macha légèrement en poursuivant sa promenade.

Il ne s'était pas trompé. Un alourdissement de tous ses membres, accompagné d'un commencement de nausées l'avertit bientôt qu'il avait sous la main un laboratoire naturel de belladone, c'est-à-dire du plus actif des narcotiques.

Toujours flanant, il arriva jusqu'au petit lac artificiel qui s'étendait vers le sud du parc pour aller alimenter, à l'une de ses extrémités, une cascade assez servilement copiée sur celle du bois de Boulogne.

<< Ou donc se dégage l'eau de cette cascade ? >> se demanda Marcel.

C'était d'abord dans le lit d'une petite rivière, qui, après avoir décrit une douzaine de courbes, disparaissait sur la limite du parc.

Il devait donc se trouver là un deversoir, et, selon toute apparence, la rivière s'échappait en l'emplissant à travers un des canaux souterrains qui allaient arroser la plaine en dehors de Stahlstadt.

Marcel entrevit là une porte de sortie. Ce n'était pas une porte cochère évidemment, mais c'était une porte.

<< Et si le canal était barré par des grilles de fer ! objecta tout d'abord la voix de la prudence.

-- Qui ne risque rien n'a rien ! Les limes n'ont pas été inventées pour roder les bouchons, et il y en a d'excellentes dans le laboratoire ! >> répliqua une autre voix ironique, celle qui dicte les résolutions hardies.

En deux minutes, la décision de Marcel fut prise. Une idée -- ce qu'on

appelle une idee ! -- lui etait venue, idee irrealisable, peut-etre, mais qu'il tenterait de realiser, si la mort ne le surprenait pas auparavant.

Il revint alors sans affectation vers l'arbuste a fleurs rouges, il en detacha deux ou trois feuilles, de telle sorte que ses gardiens ne pussent manquer de le voir.

Puis, une fois rentre dans sa chambre, il fit, toujours ostensiblement, secher ces feuilles devant le feu, les roula dans ses mains pour les ecraser, et les mela a son tabac.

Pendant les six jours qui suivirent, Marcel, a son extreme surprise, se reveilla chaque matin. Herr Schultze, qu'il ne voyait plus, qu'il ne rencontrait jamais pendant ses promenades, avait-il donc renonce a ce projet de se defaire de lui ? Non, sans doute, pas plus qu'au projet de detruire la ville du docteur Sarrasin.

Marcel profita donc de la permission qui lui etait l'aissee de vivre, et, chaque jour, il renouvela sa manoeuvre. Il prenait soin, bien entendu, de ne pas fumer de belladone, et, a cet effet, il avait deux paquets de tabac, l'un pour son usage personnel, l'autre pour sa manipulation quotidienne. Son but etait simplement d'veiller la curiosite d'Arminius et de Sigimer. En fumeurs endurcis qu'ils etaient, ces deux brutes devaient bientot en venir a remarquer l'arbuste dont il cueillait les feuilles, a imiter son operation et a essayer du gout que ce melange communiquait au tabac.

Le calcul etait juste, et le resultat prevu se produisit pour ainsi dire mecaniquement.

Des le sixieme jour -- c'etait la veille du fatal 13 septembre --, Marcel, en regardant derriere lui du coin de l'oeil, sans avoir l'air d'y songer, eut la satisfaction de voir ses gardiens faire leur petite provision de feuilles vertes.

Une heure plus tard, il s'assura qu'ils les faisaient secher a la chaleur du feu, les roulaient dans leurs grosses mains calleuses, les melaient a leur tabac. Ils semblaient meme se pourlecher les levres a l'avance !

Marcel se proposait-il donc seulement d'endormir Arminius et Sigimer ? Non. Ce n'etait pas assez d'echapper a leur surveillance. Il fallait encore trouver la possibilite de passer par le canal, a travers la masse d'eau qui s'y deversait, meme si ce canal mesurait plusieurs kilometres de long. Or, ce moyen, Marcel l'avait imagine. Il avait, il est vrai, neuf chances sur dix de perir, mais le sacrifice de sa vie, deja condamnee, etait fait depuis longtemps.

Le soir arriva, et, avec le soir, l'heure du souper, puis l'heure de la derniere promenade. L'inseparable trio prit le chemin du parc.

Sans hesiter, sans perdre une minute, Marcel se dirigea deliberelement

vers un bâtiment élevé dans un massif, et qui n'était autre que l'atelier des modèles. Il choisit un banc écarté, bourra sa pipe et se mit à la fumer.

Aussitôt, Arminius et Sigimer, qui tenaient leurs pipes toutes prêtes, s'installèrent sur le banc voisin et commencèrent à aspirer des bouffées énormes.

L'effet du narcotique ne se fit pas attendre.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que les deux lourds Teutons baillaient et s'étiraient à l'envi comme des ours en cage. Un nuage voila leurs yeux ; leurs oreilles bourdonnerent ; leurs faces passèrent du rouge clair au rouge cerise ; leurs bras tombèrent inertes ; leurs têtes se renversèrent sur le dossier du banc.

Les pipes roulerent à terre.

Finalement, deux ronflements sonores vinrent se mêler en cadence au gazouillement des oiseaux, qu'un éte perpétuel retenait au parc de Stahlstadt.

Marcel n'attendait que ce moment. Avec quelle impatience, on le comprendra, puisque, le lendemain soir, à onze heures quarante-cinq, France-Ville, condamnée par Herr Schultze, aurait cessé d'exister.

Marcel s'était précipité dans l'atelier des modèles. Cette vaste salle renfermait tout un musée. Réductions de machines hydrauliques, locomotives, machines à vapeur, locomobiles, pompes d'épuisement, turbines, perforatrices, machines marines, coques de navire, il y avait là pour plusieurs millions de chefs-d'œuvre. C'étaient les modèles en bois de tout ce qu'avait fabriqué l'usine Schultze depuis sa fondation, et l'on peut croire que les gabarits de canons, de torpilles ou d'obus, n'y manquaient pas.

La nuit était noire, conséquemment propice au projet hardi que le jeune Alsacien comptait mettre à exécution. En même temps qu'il allait préparer son suprême plan d'évasion, il voulait anéantir le musée des modèles de Stahlstadt. Ah ! s'il avait aussi pu détruire, avec la casemate et le canon qu'elle abritait, l'énorme et indestructible Tour du Taureau ! Mais il n'y fallait pas songer.

Le premier soin de Marcel fut de prendre une petite scie d'acier, propre à scier le fer, qui était pendue à un des râteliers d'outils, et de la glisser dans sa poche. Puis, frottant une allumette qu'il tira de sa boîte, sans que sa main hésitât un instant, il porta la flamme dans un coin de la salle où étaient entassés des cartons d'épures et de légers modèles en bois de sapin.

Puis, il sortit.

Un instant après, l'incendie, alimenté par toutes ces matières combustibles, projetait d'intenses flammes à travers les fenêtres de la

salle. Aussitot, la cloche d'alarme sonnait, un courant mettait en mouvement les carillons electriques des divers quartiers de Stahlstadt, et les pompiers, trainant leurs engins a vapeur, accouraient de toutes parts.

Au meme moment, apparaissait Herr Schultze, dont la presence etait bien faite pour encourager tous ces travailleurs.

En quelques minutes, les chaudières a vapeur avaient ete mises en pression, et les puissantes pompes fonctionnaient avec rapidite. C'etait un deluge d'eau qu'elles deversaient sur les murs et jusque sur les toits du musee des modeles. Mais le feu, plus fort que cette eau, qui, pour ainsi dire, se vaporisait a son contact au lieu de l'eteindre, eut bientot attaque toutes les parties de l'edifice a la fois. En cinq minutes, il avait acquis une intensite telle, que l'on devait renoncer a tout espoir de s'en rendre maitre. Le spectacle de cet incendie etait grandiose et terrible.

Marcel, blotti dans un coin, ne perdait pas de vue Herr Schultze, qui poussait ses hommes comme a l'assaut d'une ville. Il n'y avait pas, d'ailleurs, a faire la part du feu. Le musee des modeles etait isole dans le parc, et il etait maintenant certain qu'il serait consume tout entier.

A ce moment, Herr Schultze, voyant qu'on ne pourrait rien preserver du batiment lui-meme, fit entendre ces mots jetes d'une voix eclatante :

<< Dix mille dollars a qui sauvera le modele no. 3175, enferme sous la vitrine du centre ! >>

Ce modele etait precisement le gabarit du fameux canon perfectionne par Schultze, et plus precieux pour lui qu'aucun des autres objets enfermes dans le musee.

Mais, pour sauver ce modele, il s'agissait de se jeter sous une pluie de feu, a travers une atmosphere de fumee noire qui devait etre irrespirable. Sur dix chances, il y en avait neuf d'y rester ! Aussi, malgre l'appat des dix mille dollars, personne ne repondait a l'appel de Herr Schultze.

Un homme se presenta alors.

C'etait Marcel.

<< J'irai, dit-il.

-- Vous ! s'ecria Herr Schultze.

-- Moi !

-- Cela ne vous sauvera pas, sachez-le, de la sentence de mort prononcee contre vous !

-- Je n'ai pas la pretention de m'y soustraire, mais d'arracher a la destruction ce precieux modele !

-- Va donc, repondit Herr Schultze, et je te jure que, si tu reussis, les dix mille dollars seront fidelement remis a tes heritiers.

-- J'y compte bien >>, repondit Marcel.

On avait apporte plusieurs de ces appareils Galibert, toujours prepares en cas d'incendie, et qui permettent de penetrer dans les milieux irrespirables. Marcel en avait deja fait usage, lorsqu'il avait tente d'arracher a la mort le petit Carl, l'enfant de dame Bauer.

Un de ces appareils, charge d'air sous une pression de plusieurs atmospheres, fut aussitot place sur son dos. La pince fixee a son nez, l'embouchure des tuyaux a sa bouche, il s'elanca dans la fumee.

<< Enfin ! se dit-il. J'ai pour un quart d'heure d'air dans le reservoir !... Dieu veuille que cela me suffise ! >>

On l'imagine aisement, Marcel ne songeait en aucune facon a sauver le gabarit du canon Schultze. Il ne fit que traverser, au peril de sa vie, la salle emplie de fumee, sous une averse de brandons ignescents, de poutres calcinees, qui, par miracle, ne l'atteignirent pas, et, au moment ou le toit s'effondrait au milieu d'un feu d'artifice d'etincelles, que le vent emportait jusqu'aux nuages, il s'echappait par une porte opposee qui s'ouvrait sur le parc.

Courir vers la petite riviere, en descendre la berge jusqu'au deversoir inconnu qui l'entraînait au-dehors de Stahlstadt, s'y plonger sans hesitation, ce fut pour Marcel l'affaire de quelques secondes.

Un rapide courant le poussa alors dans une masse d'eau qui mesurait sept a huit pieds de profondeur. Il n'avait pas besoin de s'orienter, car le courant le conduisait comme s'il eut tenu un fil d'Ariane. Il s'aperçut presque aussitot qu'il etait entre dans un etroit canal, sorte de boyau, que le trop-plein de la riviere emplissait tout entier.

<< Quelle est la longueur de ce boyau ? se demanda Marcel. Tout est la ! Si je ne l'ai pas franchi en un quart d'heure, l'air me manquera, et je suis perdu ! >>

Marcel avait conserve tout son sang-froid. Depuis dix minutes, le courant le poussait ainsi, quand il se heurta a un obstacle.

C'etait une grille de fer, montee sur gonds, qui fermait le canal.

<< Je devais le craindre ! >> se dit simplement Marcel.

Et, sans perdre une seconde, il tira la scie de sa poche, et commença a scier le pene a l'affleurement de la gache.

Cinq minutes de travail n'avaient pas encore detache ce pene. La grille

restait obstinement fermée. Déjà Marcel ne respirait plus qu'avec une difficulté extrême. L'air, très rarefié dans le réservoir, ne lui arrivait qu'en une insuffisante quantité. Des bourdonnements aux oreilles, le sang aux yeux, la congestion le prenant à la tête, tout indiquait qu'une imminente asphyxie allait le foudroyer ! Il résistait, cependant, il retenait sa respiration afin de consommer le moins possible de cet oxygène que ses poumons étaient impropres à dégager de ce milieu !... mais le pêne ne cédait pas, quoique largement entamé !

A ce moment, la scie lui échappa.

<< Dieu ne peut être contre moi ! >> pensa-t-il.

Et, secouant la grille à deux mains, il le fit avec cette vigueur que donne le suprême instinct de la conservation.

La grille s'ouvrit. Le pêne était brisé, et le courant emporta l'infortuné Marcel, presque entièrement suffoqué, et qui s'épuisait à aspirer les dernières molécules d'air du réservoir !

....

Le lendemain, lorsque les gens de Herr Schultze pénétrèrent dans l'édifice entièrement dévoré par l'incendie, ils ne trouverent ni parmi les débris, ni dans les cendres chaudes, rien qui restât d'un être humain. Il était donc certain que le courageux ouvrier avait été victime de son dévouement. Cela n'étonnait pas ceux qui l'avaient connu dans les ateliers de l'usine.

Le modèle si précieux n'avait donc pas pu être sauvé, mais l'homme qui possédait les secrets du Roi de l'Acier était mort.

<< Le Ciel m'est témoin que je voulais lui épargner la souffrance, se dit tout bonnement Herr Schultze ! En tout cas c'est une économie de dix mille dollars ! >>

Et ce fut toute l'oraison funèbre du jeune Alsacien !

X UN ARTICLE DE L'\_UNSERE CENTURIE\_, REVUE ALLEMANDE

Un mois avant l'époque à laquelle se passaient les événements qui ont été racontés ci-dessus, une revue à couverture saumon, intitulée \_Unserer Centurie\_ (Notre Siècle), publiait l'article suivant au sujet de France-Ville, article qui fut particulièrement goûté par les délicats de l'Empire germanique, peut-être parce qu'il ne prétendait étudier cette cité qu'à un point de vue exclusivement matériel.

<< Nous avons déjà entretenu nos lecteurs du phénomène extraordinaire qui s'est produit sur la côte occidentale des États-Unis. La grande république américaine, grâce à la proportion considérable d'émigrants que renferme sa population, a de longue date habitué le monde à une succession de surprises. Mais la dernière et la plus singulière est véritablement celle d'une cité appelée France-Ville, dont l'idée même

n'existait pas il y a cinq ans, aujourd'hui florissante et subitement arrivee au plus haut degre de prosperite.

<< Cette merveilleuse cite s'est elevee comme par enchantement sur la rive embaumee du Pacifique. Nous n'examinerons pas si, comme on l'assure, le plan primitif et l'idee premiere de cette entreprise appartiennent a un Francais, le docteur Sarrasin. La chose est possible, etant donne que ce medecin peut se targuer d'une parente eloignee avec notre illustre Roi de l'Acier. Meme, soit dit en passant, on ajoute que la captation d'un heritage considerable, qui revenait legitimement a Herr Schultze, n'a pas ete etrangere a la fondation de France-Ville. Partout ou il se fait quelque bien dans le monde, on peut etre certain de trouver une semence germanique ; c'est une verite que nous sommes fiers de constater a l'occasion. Mais, quoi qu'il en soit, nous devons a nos lecteurs des details precis et authentiques sur cette vegetation spontanee d'une cite modele.

<< Qu'on n'en cherche pas le nom sur la carte. Meme le grand atlas en trois cent soixante-dix-huit volumes in-folio de notre eminent Tuchtigmann, ou sont indiquees avec une exactitude rigoureuse tous les buissons et bouquets d'arbres de l'Ancien et du Nouveau Monde, meme ce monument genereux de la science geographique appliquee a l'art du tirailleur, ne porte pas encore la moindre trace de France-Ville. A la place ou s'eleve maintenant la cite nouvelle s'etendait encore, il y a cinq ans, une lande deserte. C'est le point exact indique sur la carte par le 43e degre 11' 3" de latitude nord, et le 124e degre 41' 17" de longitude a l'ouest de Greenwich. Il se trouve, comme on voit, au bord de l'ocean Pacifique et au pied de la chaine secondaire des montagnes Rocheuses qui a recu le nom de Monts-des-Cascades, a vingt lieues au nord du cap Blanc, Etat d'Oregon, Amerique septentrionale.

<< L'emplacement le plus avantageux avait ete recherche avec soin et choisi entre un grand nombre d'autres sites favorables. Parmi les raisons qui en ont determine l'adoption, on fait valoir specialement sa latitude temperee dans l'hemisphere Nord, qui a toujours ete a la tete de la civilisation terrestre - sa position au milieu d'une republique federative et dans un Etat encore nouveau, qui lui a permis de se faire garantir provisoirement son independance et des droits analogues a ceux que possede en Europe la principaute de Monaco, sous la condition de rentrer apres un certain nombre d'annees dans l'Union ; -- sa situation sur l'Ocean, qui devient de plus en plus la grande route du globe ; -- la nature accidentee, fertile et eminentement salubre du sol ; -- la proximite d'une chaine de montagnes qui arrete a la fois les vents du nord, du midi et de l'est, en laissant a la brise du Pacifique le soin de renouveler l'atmosphere de la cite, -- la possession d'une petite riviere dont l'eau fraiche, douce legere, oxygenee par des chutes repetees et par la rapidite de son cours, arrive parfaitement pure a la mer ; -- enfin, un port naturel tres aise a developper par des jetees et forme par un long promontoire recourbe en crochet.

<< On indique seulement quelques avantages secondaires : proximite de belles carrieres de marbre et de pierre, gisements de kaolin, voire meme des traces de pepites auriferes. En fait, ce detail a manque faire

abandonner le territoire ; les fondateurs de la ville craignaient que la fièvre de l'or vint se mettre à la traverse de leurs projets. Mais, par bonheur, les pépites étaient petites et rares.

<< Le choix du territoire, quoique déterminé seulement par des études sérieuses et approfondies, n'avait d'ailleurs pris que peu de jours et n'avait pas nécessité d'expédition spéciale. La science du globe est maintenant assez avancée pour qu'on puisse, sans sortir de son cabinet, obtenir sur les régions les plus lointaines des renseignements exacts et précis.

<< Ce point décidé, deux commissaires du comité d'organisation ont pris à Liverpool le premier paquebot en partance, sont arrivés en onze jours à New York, et sept jours plus tard à San Francisco, où ils ont mobilisé un steamer, qui les déposait en dix heures au site désigné.

<< S'entendre avec la législature d'Oregon, obtenir une concession de terre allongée du bord de la mer à la crête des Cascade-Mounts, sur une largeur de quatre lieues, désintéresser, avec quelques milliers de dollars, une demi-douzaine de planteurs qui avaient sur ces terres des droits réels ou supposés, tout cela n'a pas pris plus d'un mois.

<< En janvier 1872, le territoire était déjà reconnu, mesuré, jalonné, sondé, et une armée de vingt mille coolies chinois, sous la direction de cinq cents contremaîtres et ingénieurs européens, était à l'œuvre. Des affiches placardées dans tout l'État de Californie, un wagon-annonce ajouté en permanence au train rapide qui part tous les matins de San Francisco pour traverser le continent américain, et une réclame quotidienne dans les vingt-trois journaux de cette ville, avaient suffi pour assurer le recrutement des travailleurs. Il avait même été inutile d'adopter le procédé de publicité en grand, par voie de lettres gigantesques sculptées sur les pics des montagnes Rocheuses, qu'une compagnie était venue offrir à prix réduits. Il faut dire aussi que l'affluence des coolies chinois dans l'Amérique occidentale jetait à ce moment une perturbation grave sur le marché des salaires. Plusieurs États avaient dû recourir, pour protéger les moyens d'existence de leurs propres habitants et pour empêcher des violences sanglantes, à une expulsion en masse de ces malheureux. La fondation de France-Ville vint à point pour les empêcher de périr. Leur rémunération uniforme fut fixée à un dollar par jour, qui ne devait leur être payé qu'après l'achèvement des travaux, et à des vivres en nature distribués par l'administration municipale. On évita ainsi le désordre et les spéculations éhontées qui deshonnent trop souvent ces grands déplacements de population. Le produit des travaux était déposé toutes les semaines, en présence des délégués, à la grande Banque de San Francisco, et chaque coolie devait s'engager, en le touchant, à ne plus revenir. Précaution indispensable pour se débarrasser d'une population jaune, qui n'aurait pas manqué de modifier d'une manière assez fâcheuse le type et le génie de la Cité nouvelle. Les fondateurs s'étant d'ailleurs réservés le droit d'accorder ou de refuser le permis de séjour, l'application de la mesure a été relativement aisée.

<< La première grande entreprise a été l'établissement d'un

embranchement ferre, reliant le territoire de la ville nouvelle au tronç du Pacific-Railroad et tombant a la ville de Sacramento. On eut soin d'eviter tous les bouleversements de terres ou tranches profondes qui auraient pu exercer sur la salubrite une influence facheuse. Ces travaux et ceux du port furent pousses avec une activite extraordinaire. Des le mois d'avril, le premier train direct de New York amenait en gare de France-Ville les membres du comite, jusqu'a ce jour restes en Europe.

<< Dans cet intervalle, les plans generaux de la ville, le detail des habitations et des monuments publics avaient ete arretes.

<< Ce n'etaient pas les materiaux qui manquaient : des les premieres nouvelles du projet, l'industrie americaine s'etait empressée d'inonder les quais de France-Ville de tous les elements imaginables de construction. Les fondateurs n'avaient que l'embarras du choix. Ils deciderent que la pierre de taille serait reservee pour les edifices nationaux et pour l'ornementation generale, tandis que les maisons seraient faites de briques. Non pas, bien entendu, de ces briques grossierement moulees avec un gateau de terre plus ou moins bien cuit, mais de briques legeres, parfaitement regulieres de forme, de poids et de densite, transpercees dans le sens de leur longueur d'une serie de trous cylindriques et paralleles. Ces trous, assembles bout a bout, devaient former dans l'epaisseur de tous les murs des conduits ouverts a leurs deux extremités, et permettre ainsi a l'air de circuler librement dans l'enveloppe exterieure des maisons, comme dans les cloisons internes.[Ces prescriptions, aussi bien que l'idee generale du Bien-Etre, sont empruntees au savant docteur Benjamin Ward Richardson, membre de la Societe royale de Londres.] Cette disposition avait en meme temps le precieux avantage d'amortir les sons et de procurer a chaque appartement une independance complete.

<< Le comite ne pretendait pas d'ailleurs imposer aux constructeurs un type de maison. Il etait plutot l'adversaire de cette uniformite fatigante et insipide ; il s'etait contente de poser un certain nombre de regles fixes, auxquelles les architectes etaient tenus de se plier :

<< 1 Chaque maison sera isolee dans un lot de terrain plante d'arbres, de gazon et de fleurs. Elle sera affectee a une seule famille.

<< 2 Aucune maison n'aura plus de deux etages ; l'air et la lumiere ne doivent pas etre accapares par les uns au detriment des autres.

<< 3 Toutes les maisons seront en facade a dix metres en arriere de la rue, dont elles seront separees par une grille a hauteur d'appui. L'intervalle entre la grille et la facade sera amene en parterre.

<< 4 Les murs seront faits de briques tubulaires brevetees, conformes au modele. Toute liberte est laissee aux architectes pour l'ornementation.

<< 5 Les toits seront en terrasses, legerement inclines dans les quatre sens, couverts de bitume, bordes d'une galerie assez haute pour

rendre les accidents impossibles, et soigneusement canalises pour l'ecoulement immediat des eaux de pluie.

<< 6 Toutes les maisons seront baties sur une voute de fondations, ouverte de tous cotes, et formant sous le premier plan d'habitation un sous-sol d'aeration en meme temps qu'une halle. Les conduits a eau et les decharges y seront a decouvert, appliques au pilier central de la voute, de telle sorte qu'il soit toujours aise d'en verifier l'etat, et, en cas d'incendie, d'avoir immediatement l'eau necessaire. L'aire de cette halle, elevee de cinq a six centimetres au-dessus du niveau de la rue, sera proprement sablee. Une porte et un escalier special la mettront en communication directe avec les cuisines ou offices, et toutes les transactions menageres pourront s'operer la sans blesser la vue ou l'odorat.

<< 7 Les cuisines, offices ou dependances seront, contrairement a l'usage ordinaire, places a l'etage superieur et en communication avec la terrasse, qui en deviendra ainsi la large annexe en plein air. Un elevateur, mu par une force mecanique, qui sera, comme la lumiere artificielle et l'eau, mise a prix reduit a la disposition des habitants, permettra aisement le transport de tous les fardeaux a cet etage.

<< 8 Le plan des appartements est laisse a la fantaisie individuelle. Mais deux dangereux elements de maladie, veritables nids a miasmes et laboratoires de poisons, en sont impitoyablement proscrits : les tapis et les papiers peints. Les parquets, artistement construits de bois precieux assembles en mosaïques par d'habiles ebenistes, auraient tout a perdre a se cacher sous des lainages d'une proprete douteuse. Quant aux murs, revetus de briques vernies, ils presentent aux yeux l'eclat et la variete des appartements interieurs de Pompei, avec un luxe de couleurs et de duree que le papier peint, charge de ses mille poisons subtils, n'a jamais pu atteindre. On les lave comme on lave les glaces et les vitres, comme on frotte les parquets et les plafonds. Pas un germe morbide ne peut s'y mettre en embuscade.

<< 9 Chaque chambre a coucher est distincte du cabinet de toilette. On ne saurait trop recommander de faire de cette piece, ou se passe un tiers de la vie, la plus vaste, la plus aeree et en meme temps la plus simple. Elle ne doit servir qu'au sommeil : quatre chaises, un lit en fer, muni d'un sommier a jours et d'un matelas de laine frequemment battu, sont les seuls meubles necessaires. Les edredons, couvre-pieds piques et autres, allies puissants des maladies epidemiques, en sont naturellement exclus. De bonnes couvertures de laine, legeres et chaudes, faciles a blanchir, suffisent amplement a les remplacer. Sans proscrire formellement les rideaux et les draperies, on doit conseiller du moins de les choisir parmi les etoffes susceptibles de frequents lavages.

<< 10 Chaque piece a sa cheminee chauffee, selon les gouts, au feu de bois ou de houille, mais a toute cheminee correspond une bouche d'appel d'air exterieur. Quant a la fumee, au lieu d'etre expulsee par les toits, elle s'engage a travers des conduits souterrains qui l'appellent

dans des fourneaux speciaux, etablis, aux frais de la ville, en arriere des maisons, a raison d'un fourneau pour deux cents habitants. La, elle est depouillee des particules de carbone qu'elle emporte, et dechargee a l'etat incolore, a une hauteur de trente-cinq metres, dans l'atmosphere.

<< Telles sont les dix regles fixes, imposees pour la construction de chaque habitation particuliere.

<< Les dispositions generales ne sont pas moins soigneusement etudiees.

<< Et d'abord le plan de la ville est essentiellement simple et regulier, de maniere a pouvoir se preter a tous les developpements. Les rues, croisees a angles droits, sont tracees a distances egales, de largeur uniforme, plantees d'arbres et designees par des numeros d'ordre.

<< De demi-kilometre en demi-kilometre, la rue, plus large d'un tiers, prend le nom de boulevard ou avenue, et presente sur un de ses cotes une tranchee a decouvert pour les tramways et chemins de fer metropolitains. A tous les carrefours, un jardin public est reserve et orne de belles copies des chefs-d'oeuvre de la sculpture, en attendant que les artistes de France-Ville aient produit des morceaux originaux dignes de les remplacer.

<< Toutes les industries et tous les commerces sont libres.

<< Pour obtenir le droit de residence a France-Ville, il suffit, mais il est necessaire de donner de bonnes references, d'etre apte a exercer une profession utile ou liberale, dans l'industrie, les sciences ou les arts, de s'engager a observer les lois de la ville. Les existences oisives n'y seraient pas tolerees.

<< Les edifices publics sont deja en grand nombre. Les plus importants sont la cathedrale, un certain nombre de chapelles, les musees, les bibliotheques, les ecoles et les gymnases, amenes avec un luxe et une entente des convenances hygieniques veritablement dignes d'une grande cite.

<< Inutile de dire que les enfants sont astreints des l'age de quatre ans a suivre les exercices intellectuels et physiques, qui peuvent seuls developper leurs forces cerebrales et musculaires. On les habitue tous a une propreté si rigoureuse, qu'ils considerent une tache sur leurs simples habits comme un deshonneur veritable.

<< Cette question de la propreté individuelle et collective est du reste la preoccupation capitale des fondateurs de France-Ville. Nettoyer, nettoyer sans cesse, detruire et annuler aussitot qu'ils sont formes les miasmes qui emanent constamment d'une agglomeration humaine, telle est l'oeuvre principale du gouvernement central. A cet effet, les produits des egouts sont centralises hors de la ville, traites par des procedes qui en permettent la condensation et le transport quotidien dans les campagnes.

<< L'eau coule partout a flots. Les rues, pavees de bois bitume, et les trottoirs de pierre sont aussi brillants que le carreau d'une cour hollandaise. Les marches alimentaires sont l'objet d'une surveillance incessante, et des peines severes sont appliquees aux negociants qui osent speculer sur la sante publique. Un marchand qui vend un oeuf gate, une viande avariee, un litre de lait sophistique, est tout simplement traite comme un empoisonneur qu'il est. Cette police sanitaire, si necessaire et si delicate, est confiee a des hommes experimentes, a de veritables specialistes, eleves a cet effet dans les ecoles normales.

<< Leur juridiction s'etend jusqu'aux blanchisseries memes, toutes etablies sur un grand pied, pourvues de machines a vapeur, de sechoirs artificiels et surtout de chambres desinfectantes. Aucun linge de corps ne revient a son proprietaire sans avoir ete veritablement blanchi a fond, et un soin special est pris de ne jamais reunir les envois de deux familles distinctes. Cette simple precaution est d'un effet incalculable.

<< Les hopitaux sont peu nombreux, car le systeme de l'assistance a domicile est general, et ils sont reserves aux etrangers sans asile et a quelques cas exceptionnels. Il est a peine besoin d'ajouter que l'idee de faire d'un hopital un edifice plus grand que tous les autres et d'entasser dans un meme foyer d'infection sept a huit cents malades, n'a pu entrer dans la tete d'un fondateur de la cite modele. Loin de chercher, par une etrange aberration, a reunir systematiquement plusieurs patients, on ne pense au contraire qu'a les isoler. C'est leur interet particulier aussi bien que celui du public. Dans chaque maison, meme, on recommande de tenir autant que possible le malade en un appartement distinct. Les hopitaux ne sont que des constructions exceptionnelles et restreintes, pour l'accommodation temporaire de quelques cas pressants.

<< Vingt, trente malades au plus, peuvent se trouver -- chacun ayant sa chambre particuliere --, centralises dans ces baraques legeres, faites de bois de sapin, et qu'on brule regulierement tous les ans pour les renouveler. Ces ambulances, fabriquees de toutes pieces sur un modele special, ont d'ailleurs l'avantage de pouvoir etre transportees a volonte sur tel ou tel point de la ville, selon les besoins, et multipliees autant qu'il est necessaire.

<< Une innovation ingenieuse, rattachee a ce service, est celle d'un corps de gardes-malades eprouvees, dressees specialement a ce metier tout special, et tenues par l'administration centrale a la disposition du public. Ces femmes, choisies avec discernement, sont pour les medecins les auxiliaires les plus precieux et les plus devoues. Elles apportent au sein des familles les connaissances pratiques si necessaires et si souvent absentes au moment du danger, et elles ont pour mission d'empecher la propagation de la maladie en meme temps qu'elles soignent le malade.

<< On ne finirait pas si l'on voulait enumerer tous les

perfectionnements hygieniques que les fondateurs de la ville nouvelle ont inaugures. Chaque citoyen recoit a son arrivee une petite brochure, ou les principes les plus importants d'une vie reglee selon la science sont exposes dans un langage simple et clair.

<< Il y voit que l'equilibre parfait de toutes ses fonctions est une des necessites de la sante ; que le travail et le repos sont egalement indispensables a ses organes ; que la fatigue est necessaire a son cerveau comme a ses muscles ; que les neuf dixiemes des maladies sont dues a la contagion transmise par l'air ou les aliments. Il ne saurait donc entourer sa demeure et sa personne de trop de "quarantaines" sanitaires. Eviter l'usage des poisons excitants, pratiquer les exercices du corps, accomplir consciencieusement tous les jours une tache fonctionnelle, boire de la bonne eau pure, manger des viandes et des legumes sains et simplement prepares, dormir regulierement sept a huit heures par nuit, tel est l'ABC de la sante.

<< Partis des premiers principes poses par les fondateurs, nous en sommes venus insensiblement a parler de cette cite singuliere comme d'une ville achevee. C'est qu'en effet, les premieres maisons une fois baties, les autres sont sorties de terre comme par enchantement. Il faut avoir visite le Far West pour se rendre compte de ces efflorescences urbaines. Encore desert au mois de janvier 1872, l'emplacement choisi comptait deja six mille maisons en 1873. Il en possedait neuf mille et tous ses edifices au complet en 1874.

<< Il faut dire que la speculation a eu sa part dans ce succes inoui. Construites en grand sur des terrains immenses et sans valeur au debut, les maisons etaient livrees a des prix tres moderes et louees a des conditions tres modestes. L'absence de tout octroi, l'independance politique de ce petit territoire isole, l'attrait de la nouveaute, la douceur du climat ont contribue a appeler l'emigration. A l'heure qu'il est, France-Ville compte pres de cent mille habitants.

<< Ce qui vaut mieux et ce qui peut seul nous interesser, c'est que l'experience sanitaire est des plus concluantes. Tandis que la mortalite annuelle, dans les villes les plus favorisees de la vieille Europe ou du Nouveau Monde, n'est jamais sensiblement descendue au-dessous de trois pour cent, a France-Ville la moyenne de ces cinq dernieres annees n'est que de un et demi. Encore ce chiffre est-il grossi par une petite epidemie de fièvre paludeenne qui a signale la premiere campagne. Celui de l'an dernier, pris separement, n'est que de un et quart. Circonstance plus importante encore : a quelques exceptions pres, toutes les morts actuellement enregistrees ont ete dues a des affections specifiques et la plupart hereditaires. Les maladies accidentelles ont ete a la fois infiniment plus rares, plus limitees et moins dangereuses que dans aucun autre milieu. Quant aux epidemies proprement dites, on n'en a point vu.

<< Les developpements de cette tentative seront interessants a suivre. Il sera curieux, notamment, de rechercher si l'influence d'un regime aussi scientifique sur toute la duree d'une generation, a plus forte raison de plusieurs generations, ne pourrait pas amortir les

predispositions morbides hereditaires.

<< "Il n'est assurément pas outrecuidant de l'espérer, a écrit un des fondateurs de cette étonnante agglomération, et, dans ce cas, quelle ne serait pas la grandeur du résultat ! Les hommes vivant jusqu'à quatre-vingt-dix ou cent ans, ne mourant plus que de vieillesse, comme la plupart des animaux, comme les plantes ! "

<< Un tel rêve a de quoi séduire !

<< S'il nous est permis, toutefois, d'exprimer notre opinion sincère, nous n'avons qu'une foi médiocre dans le succès définitif de l'expérience. Nous y apercevons un vice originel et vraisemblablement fatal, qui est de se trouver aux mains d'un comite ou l'élément latin domine et dont l'élément germanique a été systématiquement exclu. C'est là un fâcheux symptôme. Depuis que le monde existe, il ne s'est rien fait de durable que par l'Allemagne, et il ne se fera rien sans elle de définitif. Les fondateurs de France-Ville auront bien pu déblayer le terrain, élucider quelques points spéciaux ; mais ce n'est pas encore sur ce point de l'Amérique, c'est aux bords de la Syrie que nous verrons s'élever un jour la vraie cité modèle. >>

## XI UN DINER CHEZ LE DOCTEUR SARRASIN

Le 13 septembre -- quelques heures seulement avant l'instant fixé par Herr Schultze pour la destruction de France-Ville --, ni le gouverneur ni aucun des habitants ne se doutaient encore de l'effroyable danger qui les menaçait.

Il était sept heures du soir.

Cachée dans d'épais massifs de lauriers-roses et de tamarins, la cité s'allongeait gracieusement au pied des Cascade-Mounts et présentait ses quais de marbre aux vagues courtes du Pacifique, qui venaient les caresser sans bruit. Les rues, arrosées avec soin, rafraîchies par la brise, offraient aux yeux le spectacle le plus riant et le plus animé. Les arbres qui les ombrageaient bruissaient doucement. Les pelouses verdissaient. Les fleurs des parterres, rouvrant leurs corolles, exhalaient toutes à la fois leurs parfums. Les maisons souriaient, calmes et coquettes dans leur blancheur. L'air était tiède, le ciel bleu comme la mer, qu'on voyait miroiter au bout des longues avenues.

Un voyageur, arrivant dans la ville, aurait été frappé de l'air de santé des habitants, de l'activité qui régnait dans les rues. On fermait justement les académies de peinture, de musique, de sculpture, la bibliothèque, qui étaient réunies dans le même quartier et où d'excellents cours publics étaient organisés par sections peu nombreuses, -- ce qui permettait à chaque élève de s'approprier à lui seul tout le fruit de la leçon. La foule, sortant de ces établissements, occasionna pendant quelques instants un certain encombrement ; mais aucune exclamation d'impatience, aucun cri ne se fit entendre. L'aspect général était tout de calme et de satisfaction.

C'était non au centre de la ville, mais sur le bord du Pacifique que la famille Sarrasin avait bâti sa demeure. La, tout d'abord -- car cette maison fut construite une des premières --, le docteur était venu s'établir définitivement avec sa femme et sa fille Jeanne.

Octave, le millionnaire improvisé, avait voulu rester à Paris, mais il n'avait plus Marcel pour lui servir de mentor.

Les deux amis s'étaient presque perdus de vue depuis l'époque où ils habitaient ensemble la rue du Roi-de-Sicile. Lorsque le docteur avait émigré avec sa femme et sa fille à la côte de l'Oregon, Octave était resté maître de lui-même. Il avait bientôt été entraîné fort loin de l'école, où son père avait voulu lui faire continuer ses études, et il avait échoué au dernier examen, d'où son ami était sorti avec le numéro un.

Jusqu'à là, Marcel avait été la boussole du pauvre Octave, incapable de se conduire lui-même. Lorsque le jeune Alsacien fut parti, son camarade d'enfance finit peu à peu par mener à Paris ce qu'on appelle la vie à grandes guides. Le mot était, dans le cas présent, d'autant plus juste que la sienne se passait en grande partie sur le siège élevé d'un énorme coach à quatre chevaux, perpétuellement en voyage entre l'avenue Marigny, où il avait pris un appartement, et les divers champs de courses de la banlieue. Octave Sarrasin, qui, trois mois plus tôt, savait à peine rester en selle sur les chevaux de manège qu'il louait à l'heure, était devenu subitement un des hommes de France les plus profondément versés dans les mystères de l'hippologie. Son érudition était empruntée à un groom anglais qu'il avait attaché à son service et qui le dominait entièrement par l'étendue de ses connaissances spéciales.

Les tailleurs, les selliers et les bottiers se partageaient ses matinales. Ses soirées appartenaient aux petits théâtres et aux salons d'un cercle, tout flambant neuf, qui venait de s'ouvrir au coin de la rue Tronchet, et qu'Octave avait choisi parce que le monde qu'il y trouvait rendait à son argent un hommage que ses seuls mérites n'avaient pas rencontré ailleurs. Ce monde lui paraissait l'idéal de la distinction. Chose particulière, la liste, somptueusement encadrée, qui figurait dans le salon d'attente, ne portait guère que des noms étrangers. Les titres foisonnaient, et l'on aurait pu se croire, du moins en les énumérant, dans l'antichambre d'un collège héraldique. Mais, si l'on pénétrait plus avant, on pensait plutôt se trouver dans une exposition vivante d'ethnologie. Tous les gros nez et tous les teints bilieux des deux mondes semblaient s'être donné rendez-vous là. Supérieurement habillés, du reste, ces personnages cosmopolites, quoiqu'un goût marqué pour les étoffes blanchâtres révélât l'éternelle aspiration des races jaune ou noire vers la couleur des << faces pâles >>.

Octave Sarrasin paraissait un jeune dieu au milieu de ces bimanés. On citait ses mots, on copiait ses cravates, on acceptait ses jugements comme articles de foi. Et lui, enivré de cet encens, ne s'apercevait pas qu'il perdait régulièrement tout son argent au baccara et aux

courses. Peut-être certains membres du club, en leur qualité d'Orientaux, pensaient-ils avoir des droits à l'héritage de la Begum. En tout cas, ils savaient l'attirer dans leurs poches par un mouvement lent, mais continu.

Dans cette existence nouvelle, les liens qui attachaient Octave à Marcel Bruckmann s'étaient vite relâchés. À peine, de loin en loin, les deux camarades échangeaient-ils une lettre. Que pouvait-il y avoir de commun entre l'âpre travailleur, uniquement occupé d'amener son intelligence à un degré supérieur de culture et de force, et le joli garçon, tout gonflé de son opulence, l'esprit rempli de ses histoires de club et d'écurie ?

On sait comment Marcel quitta Paris, d'abord pour observer les agissements de Herr Schultze, qui venait de fonder Stahlstadt, une rivale de France-Ville, sur le même terrain indépendant des États-Unis, puis pour entrer au service du Roi de l'Acier.

Pendant deux ans, Octave mena cette vie d'inutile et de dissipé. Enfin, l'ennui de ces choses creuses le prit, et, un beau jour, après quelques millions dévorés, il rejoignit son père, -- ce qui le sauva d'une ruine menaçante, encore plus morale que physique. À cette époque, il demeurait donc à France-Ville dans la maison du docteur.

Sa sœur Jeanne, à en juger du moins par l'apparence, était alors une exquise jeune fille de dix-neuf ans, à laquelle son séjour de quatre années dans sa nouvelle patrie avait donné toutes les qualités américaines, ajoutées à toutes les grâces françaises. Sa mère disait parfois qu'elle n'avait jamais soupçonné, avant de l'avoir pour compagne de tous les instants, le charme de l'intimité absolue.

Quant à Mme Sarrasin, depuis le retour de l'enfant prodigue, son dauphin, le fils aîné de ses espérances, elle était aussi complètement heureuse qu'on peut l'être ici-bas, car elle s'associait à tout le bien que son mari pouvait faire et faisait, grâce à son immense fortune.

Ce soir-là, le docteur Sarrasin avait reçu, à sa table, deux de ses plus intimes amis, le colonel Hendon, un vieux débris de la guerre de Sécession, qui avait laissé un bras à Pittsburgh et une oreille à Seven-Oaks, mais qui n'en tenait pas moins sa partie tout comme un autre à la table d'échecs ; puis M. Lentz, directeur général de l'enseignement dans la nouvelle cité.

La conversation roulait sur les projets de l'administration de la ville, sur les résultats déjà obtenus dans les établissements publics de toute nature, institutions, hôpitaux, caisses de secours mutuel.

M. Lentz, selon le programme du docteur, dans lequel l'enseignement religieux n'était pas oublié, avait fondé plusieurs écoles primaires où les soins du maître tendaient à développer l'esprit de l'enfant en le soumettant à une gymnastique intellectuelle, calculée de manière à suivre l'évolution naturelle de ses facultés. On lui apprenait à aimer une science avant de s'en bourrer, évitant ce savoir qui, dit

Montaigne, << nage en la superficie de la cervelle >>, ne penetre pas l'entendement, ne rend ni plus sage ni meilleur. Plus tard, une intelligence bien preparee saurait, elle-meme, choisir sa route et la suivre avec fruit.

Les soins d'hygiene etaient au premier rang dans une education si bien ordonnee. C'est que l'homme, corps et esprit, doit etre egalement assure de ces deux serviteurs ; si l'un fait defaut, il en souffre, et l'esprit a lui seul succomberait bientot.

A cette epoque, France-Ville avait atteint le plus haut degre de prosperite, non seulement materielle, mais intellectuelle. La, dans des congres, se reunissaient les plus illustres savants des deux mondes. Des artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, attires par la reputation de cette cite, y affluaient. Sous ces maitres etudiaient de jeunes Francevillais, qui promettaient d'illustrer un jour ce coin de la terre americaine. Il etait donc permis de prevoir que cette nouvelle Athenes, francaise d'origine, deviendrait avant peu la premiere des cites.

Il faut dire aussi que l'education militaire des eleves se faisait dans les Lycees concurremment avec l'education civile. En en sortant, les jeunes gens connaissaient, avec le maniemment des armes, les premiers elements de strategie et de tactique.

Aussi, le colonel Hendon, lorsqu'on fut sur ce chapitre, declara-t-il qu'il etait enchante de toutes ses recrues.

<< Elles sont, dit-il, deja accoutumees aux marches forcees, a la fatigue, a tous les exercices du corps. Notre armee se compose de tous les citoyens, et tous, le jour ou il le faudra, se trouveront soldats aguerris et disciplines. >>

France-Ville avait bien les meilleures relations avec tous les Etats voisins, car elle avait saisi toutes les occasions de les obliger ; mais l'ingratitude parle si haut, dans les questions d'interet, que le docteur et ses amis n'avaient pas perdu de vue la maxime : Aide-toi, le Ciel t'aidera ! et ils ne voulaient compter que sur eux-memes.

On etait a la fin du diner ; le dessert venait d'etre enleve, et, selon l'habitude anglo-saxonne qui avait prevalu, les dames venaient de quitter la table.

Le docteur Sarrasin, Octave, le colonel Hendon et M. Lentz continuaient la conversation commencee, et entamaient les plus hautes questions d'economie politique, lorsqu'un domestique entra et remit au docteur son journal.

C'etait le New York Herald. Cette honorable feuille s'etait toujours montree extremement favorable a la fondation puis au developpement de France-Ville, et les notables de la cite avaient l'habitude de chercher dans ses colonnes les variations possibles de l'opinion publique aux Etats-Unis a leur egard. Cette agglomeration de gens heureux, libres,

independants, sur ce petit territoire neutre, avait fait bien des envieux, et si les Francevillais avaient en Amerique des partisans pour les defendre, il se trouvait des ennemis pour les attaquer. En tout cas, le \_New York Herald\_ etait pour eux, et il ne cessait de leur donner des marques d'admiration et d'estime.

Le docteur Sarrasin, tout en causant, avait dechire la bande du journal et jete machinalement les yeux sur le premier article.

Quelle fut donc sa stupefaction a la lecture des quelques lignes suivantes, qu'il lut a voix basse d'abord, a voix haute ensuite, pour la plus grande surprise et la plus profonde indignation de ses amis :

<< \_New York, 8 septembre.\_ -- Un violent attentat contre le droit des gens va prochainement s'accomplir. Nous apprenons de source certaine que de formidables armements se font a Stahlstadt dans le but d'attaquer et de detruire France-Ville, la cite d'origine francaise. Nous ne savons si les Etats-Unis pourront et devront intervenir dans cette lutte qui mettra encore aux prises les races latine et saxonne ; mais nous denoncons aux honnetes gens cet odieux abus de la force. Que France-Ville ne perde pas une heure pour se mettre en etat de defense... etc. >>

## XII LE CONSEIL

Ce n'etait pas un secret, cette haine du Roi de l'Acier pour l'oeuvre du docteur Sarrasin. On savait qu'il etait venu elever cite contre cite. Mais de la a se ruer sur une ville paisible, a la detruire par un coup de force, on devait croire qu'il y avait loin. Cependant, l'article du \_New York Herald\_ etait positif. Les correspondants de ce puissant journal avaient penetre les desseins de Herr Schultze, et -- ils le disaient --, il n'y avait pas une heure a perdre !

Le digne docteur resta d'abord confondu. Comme toutes les ames honnetes, il se refusait aussi longtemps qu'il le pouvait a croire le mal. Il lui semblait impossible qu'on put pousser la perversite jusqu'a vouloir detruire, sans motif ou par pure fanfaronnade, une cite qui etait en quelque sorte la propriete commune de l'humanite.

<< Pensez donc que notre moyenne de mortalite ne sera pas cette annee de un et quart pour cent ! s'ecria-t-il naivement, que nous n'avons pas un garcon de dix ans qui ne sache lire, qu'il ne s'est pas commis un meurtre ni un vol depuis la fondation de France-Ville ! Et des barbares viendraient aneantir a son debut une experience si heureuse ! Non ! Je ne peux pas admettre qu'un chimiste, qu'un savant, fut-il cent fois germain, en soit capable ! >>

Il fallut bien, cependant, se rendre aux temoignages d'un journal tout devoue a l'oeuvre du docteur et aviser sans retard. Ce premier moment d'abattement passe, le docteur Sarrasin, redevenu maitre de lui-meme, s'adressa a ses amis :

<< Messieurs, leur dit-il, vous etes membres du Conseil civique, et il

vous appartient comme a moi de prendre toutes les mesures necessaires pour le salut de la ville. Qu'avons nous a faire tout d'abord ?

-- Y a-t-il possibilite d'arrangement ? dit M. Lentz. Peut-on honorablement eviter la guerre ?

-- C'est impossible, repliqua Octave. Il est evident que Herr Schultze la veut a tout prix. Sa haine ne transigera pas !

-- Soit ! s'ecria le docteur. On s'arrangera pour etre en mesure de lui repondre. Pensez-vous, colonel, qu'il y ait un moyen de resister aux canons de Stahlstadt ?

-- Toute force humaine peut etre efficacement combattue par une autre force humaine, repondit le colonel Hendon, mais il ne faut pas songer a nous defendre par les memes moyens et les memes armes dont Herr Schultze se servira pour nous attaquer. La construction d'engins de guerre capables de lutter avec les siens exigerait un temps tres long, et je ne sais, d'ailleurs, si nous reussirions a les fabriquer, puisque les ateliers speciaux nous manquent. Nous n'avons donc qu'une chance de salut : empecher l'ennemi d'arriver jusqu'a nous, et rendre l'investissement impossible.

-- Je vais immediatement convoquer le Conseil >>, dit le docteur Sarrasin.

Le docteur preceda ses hotes dans son cabinet de travail.

C'etait une piece simplement meublee, dont trois cotes etaient couverts par des rayons charges de livres, tandis que le quatrieme presentait, au-dessous de quelques tableaux et d'objets d'art, une rangee de pavillons numerotes, pareils a des cornets acoustiques.

<< Grace au telephone, dit-il, nous pouvons tenir conseil a France-Ville en restant chacun chez soi. >>

Le docteur toucha un timbre avertisseur, qui communiqua instantanement son appel au logis de tous les membres du Conseil. En moins de trois minutes, le mot << present ! >> apporte successivement par chaque fil de communication, annonca que le Conseil etait en seance.

Le docteur se placa alors devant le pavillon de son appareil expediteur, agita une sonnette et dit :

<< La seance est ouverte... La parole est a mon honorable ami le colonel Hendon, pour faire au Conseil civique une communication de la plus haute gravite. >>

Le colonel se placa a son tour devant le telephone, et, apres avoir lu l'article du New York Herald, il demanda que les premieres mesures fussent immediatement prises.

A peine avait-il conclu que le numero 6 lui posa une question :

<< Le colonel croyait-il la defense possible, au cas ou les moyens sur lesquels il comptait pour empecher l'ennemi d'arriver n'y auraient pas reussi ? >>

Le colonel Hendon repondit affirmativement. La question et la reponse etaient parvenues instantanement a chaque membre invisible du Conseil comme les explications qui les avaient precedees.

Le numero 7 demanda combien de temps, a son estime, les Francevillais avaient pour se preparer.

<< Le colonel ne le savait pas, mais il fallait agir comme s'ils devaient etre attaques avant quinze jours.

Le numero 2 : << Faut-il attendre l'attaque ou croyez-vous preferable de la prevenir ?

-- Il faut tout faire pour la prevenir, repondit le colonel, et, si nous sommes menaces d'un debarquement, faire sauter les navires de Herr Schultze avec nos torpilles. >> Sur cette proposition, le docteur Sarrasin offrit d'appeler en conseil les chimistes les plus distingues, ainsi que les officiers d'artillerie les plus experimentes, et de leur confier le soin d'examiner les projets que le colonel Hendon avait a leur soumettre.

Question du numero 1 :

<< Quelle est la somme necessaire pour commencer immediatement les travaux de defense ?

-- Il faudrait pouvoir disposer de quinze a vingt millions de dollars.  
>>

Le numero 4 : << Je propose de convoquer immediatement l'assemblee pleniere des citoyens. >>

Le president Sarrasin : << Je mets aux voix la proposition. >>

Deux coups de timbre, frappes dans chaque telephone, annoncerent qu'elle etait adoptee a l'unanimite.

Il etait huit heures et demie. Le Conseil civique n'avait pas dure dix-huit minutes et n'avait derange personne.

L'assemblee populaire fut convoquee par un moyen aussi simple et presque aussi expeditif. A peine le docteur Sarrasin eut-il communique le vote du Conseil a l'hotel de ville, toujours par l'intermediaire de son telephone, qu'un carillon electrique se mit en mouvement au sommet de chacune des colonnes placees dans les deux cent quatre-vingts carrefours de la ville. Ces colonnes etaient surmontees de cadrans lumineux dont les aiguilles, mues par l'electricite, s'etaient aussitot arretees sur huit heures et demie, -- heure de la convocation.

Tous les habitants, avertis a la fois par cet appel bruyant qui se prolongea pendant plus d'un quart d'heure, s'empresserent de sortir ou de lever la tete vers le cadran le plus voisin, et, constatant qu'un devoir national les appelait a la halle municipale, ils s'empresserent de s'y rendre.

A l'heure dite, c'est-a-dire en moins de quarante-cinq minutes, l'assemblee etait au complet. Le docteur Sarrasin se trouvait deja a la place d'honneur, entoure de tout le Conseil. Le colonel Hendon attendait, au pied de la tribune, que la parole lui fut donnee.

La plupart des citoyens savaient deja la nouvelle qui motivait le meeting. En effet, la discussion du Conseil civique, automatiquement stenographiee par le telephone de l'hotel de ville, avait ete immediatement envoyee aux journaux, qui en avaient fait l'objet d'une edition speciale, placardee sous forme d'affiches.

La halle municipale etait une immense nef a toit de verre, ou l'air circulait librement, et dans laquelle la lumiere tombait a flots d'un cordon de gaz qui dessinait les aretes de la voute.

La foule etait debout, calme, peu bruyante. Les visages etaient gais. La plenitude de la sante, l'habitude d'une vie pleine et reguliere, la conscience de sa propre force mettaient chacun au-dessus de toute emotion desordonnee d'alarme ou de colere.

A peine le president eut-il touche la sonnette, a huit heures et demie precises, qu'un silence profond s'etablit.

Le colonel monta a la tribune.

La, dans une langue sobre et forte, sans ornements inutiles et pretentions oratoires -- la langue des gens qui, sachant ce qu'ils disent, enoncent clairement les choses parce qu'ils les comprennent bien --, le colonel Hendon raconta la haine inveteree de Herr Schultze contre la France, contre Sarrasin et son oeuvre, les preparatifs formidables qu'annoncait le New York Herald, destines a detruire France-Ville et ses habitants.

<< C'etait a eux de choisir le parti qu'ils croyaient le meilleur a prendre, poursuivit-il. Bien des gens sans courage et sans patriotisme aimeraient peut-etre mieux ceder le terrain, et laisser les agresseurs s'emparer de la patrie nouvelle. Mais le colonel etait sur d'avance que des propositions si pusillanimes ne trouveraient pas d'echo parmi ses concitoyens. Les hommes qui avaient su comprendre la grandeur du but poursuivi par les fondateurs de la cite modele, les hommes qui avaient su en accepter les lois, etaient necessairement des gens de coeur et d'intelligence. Representants sinceres et militants du progres, ils voudraient tout faire pour sauver cette ville incomparable, monument glorieux eleve a l'art d'ameliorer le sort de l'homme ! Leur devoir etait donc de donner leur vie pour la cause qu'ils representaient. >>

Une immense salve d'applaudissements accueillit cette peroration.

Plusieurs orateurs vinrent appuyer la motion du colonel Hendon.

Le docteur Sarrasin, ayant fait valoir alors la nécessité de constituer sans délai un Conseil de défense, chargé de prendre toutes les mesures urgentes, en s'entourant du secret indispensable aux opérations militaires, la proposition fut adoptée.

Seance tenante, un membre du Conseil civique suggéra la convenance de voter un crédit provisoire de cinq millions de dollars, destinés aux premiers travaux. Toutes les mains se leverent pour ratifier la mesure.

A dix heures vingt-cinq minutes, le meeting était terminé, et les habitants de France-Ville, s'étant donné des chefs, allaient se retirer, lorsqu'un incident inattendu se produisit.

La tribune, libre depuis un instant, venait d'être occupée par un inconnu de l'aspect le plus étrange.

Cet homme avait surgi là comme par magie. Sa figure énergique portait les marques d'une surexcitation effroyable, mais son attitude était calme et résolue. Ses vêtements à demi collés à son corps et encore souillés de vase, son front ensanglanté, disaient qu'il venait de passer par de terribles épreuves.

À sa vue, tous s'étaient arrêtés. D'un geste impérieux, l'inconnu avait commandé à tous l'immobilité et le silence.

Qui était-il ? D'où venait-il ? Personne, pas même le docteur Sarrasin, ne songea à le lui demander.

D'ailleurs, on fut bientôt fixé sur sa personnalité.

<< Je viens de m'échapper de Stahlstadt, dit-il. Herr Schultze m'avait condamné à mort. Dieu a permis que j'arrivasse jusqu'à vous assez à temps pour tenter de vous sauver. Je ne suis pas un inconnu pour tout le monde ici. Mon vénéré maître, le docteur Sarrasin, pourra vous dire, je l'espère qu'en dépit de l'apparence qui me rend méconnaissable même pour lui, on peut avoir quelque confiance dans Marcel Bruckmann !

- Marcel ! >> s'étaient écriés à la fois le docteur et Octave.

Tous deux allaient se précipiter vers lui...

Un nouveau geste les arrêta.

C'était Marcel, en effet, miraculeusement sauvé. Après qu'il eut forcé la grille du canal, au moment où il tombait presque asphyxié, le courant l'avait entraîné comme un corps sans vie. Mais, par bonheur, cette grille fermait l'enceinte même de Stahlstadt, et, deux minutes après, Marcel était jeté au-dehors, sur la berge de la rivière, libre enfin, s'il revenait à la vie !

Pendant de longues heures, le courageux jeune homme était resté étendu sans mouvement, au milieu de cette sombre nuit, dans cette campagne déserte, loin de tout secours.

Lorsqu'il avait repris ses sens, il faisait jour. Il s'était alors souvenu !... Grâce à Dieu, il était donc enfin hors de la maudite Stahlstadt ! Il n'était plus prisonnier. Toute sa pensée se concentra sur le docteur Sarrasin, ses amis, ses concitoyens !

<< Eux ! eux ! >> s'écria-t-il alors.

Par un suprême effort, Marcel parvint à se remettre sur pied.

Dix lieues le séparaient de France-Ville, dix lieues à faire, sans railway, sans voiture, sans cheval, à travers cette campagne qui était comme abandonnée autour de la farouche Cité de l'Acier. Ces dix lieues, il les franchit sans prendre un instant de repos, et, à dix heures et quart, il arrivait aux premières maisons de la cité du docteur Sarrasin.

Les affiches qui couvraient les murs lui apprirent tout. Il comprit que les habitants étaient prévenus du danger qui les menaçait ; mais il comprit aussi qu'ils ne savaient ni combien ce danger était immédiat, ni surtout de quelle étrange nature il pouvait être.

La catastrophe préméditée par Herr Schultze devait se produire ce soir-là, à onze heures quarante-cinq... Il était dix heures un quart.

Un dernier effort restait à faire. Marcel traversa la ville tout d'un élan, et, à dix heures vingt-cinq minutes, au moment où l'assemblée allait se retirer, il escaladait la tribune.

<< Ce n'est pas dans un mois, mes amis, s'écria-t-il, ni même dans huit jours, que le premier danger peut vous atteindre ! Avant une heure, une catastrophe sans précédent, une pluie de fer et de feu va tomber sur votre ville. Un engin digne de l'enfer, et qui porte à dix lieues, est, à l'heure où je parle, braqué contre elle. Je l'ai vu. Que les femmes et les enfants cherchent donc un abri au fond des caves qui présentent quelques garanties de solidité, ou qu'ils sortent de la ville à l'instant pour chercher un refuge dans la montagne ! Que les hommes valides se préparent pour combattre le feu par tous les moyens possibles ! Le feu, voilà pour le moment votre seul ennemi ! Ni armées ni soldats ne marchent encore contre vous. L'adversaire qui vous menace a dédaigné les moyens d'attaque ordinaires. Si les plans, si les calculs d'un homme dont la puissance pour le mal vous est connue se réalisent, si Herr Schultze ne s'est pas pour la première fois trompé, c'est sur cent points à la fois que l'incendie va se déclarer subitement dans France-Ville ! C'est sur cent points différents qu'il s'agira de faire tout à l'heure face aux flammes ! Quoi qu'il en doive advenir, c'est tout d'abord la population qu'il faut sauver, car enfin, celles de vos maisons, ceux de vos monuments qu'on ne pourra préserver, dut même la ville entière être détruite, l'or et le temps pourront les rebâtir ! >>

En Europe, on eut pris Marcel pour un fou. Mais ce n'est pas en Amerique qu'on s'aviserait de nier les miracles de la science, meme les plus inattendus. On ecouta le jeune ingenieur, et, sur l'avis du docteur Sarrasin, on le crut.

La foule, subjuguée plus encore par l'accent de l'orateur que par ses paroles, lui obeit sans meme songer a les discuter. Le docteur repondait de Marcel Bruckmann. Cela suffisait.

Des ordres furent immediatement donnes, et des messagers partirent dans toutes les directions pour les repandre.

Quant aux habitants de la ville, les uns, rentrant dans leur demeure, descendirent dans les caves, resignes a subir les horreurs d'un bombardement ; les autres, a pied, a cheval, en voiture, gagnerent la campagne et tournerent les premieres rampes des Cascade-Mounts. Pendant ce temps et en toute hate, les hommes valides reunissaient sur la grande place et sur quelques points indiques par le docteur tout ce qui pouvait servir a combattre le feu, c'est-a-dire de l'eau, de la terre, du sable.

Cependant, a la salle des seances, la deliberation continuait a l'etat de dialogue.

Mais il semblait alors que Marcel fut obsede par une idee qui ne laissait place a aucune autre dans son cerveau. Il ne parlait plus, et ses levres murmuraient ces seuls mots :

<< A onze heures quarante-cinq ! Est-ce bien possible que ce Schultze maudit ait raison de nous par son execrable invention ?... >>

Tout a coup, Marcel tira un carnet de sa poche. Il fit le geste d'un homme qui demande le silence, et, le crayon a la main, il traca d'une main febrile quelques chiffres sur une des pages de son carnet. Et alors, on vit peu a peu son front s'eclairer, sa figure devenir rayonnante :

<< Ah ! mes amis ! s'ecria-t-il, mes amis ! Ou les chiffres que voici sont menteurs, ou tout ce que nous redoutons va s'evanouir comme un cauchemar devant l'evidence d'un probleme de balistique dont je cherchais en vain la solution ! Herr Schultze s'est trompe ! Le danger dont il nous menace n'est qu'un reve ! Pour une fois, sa science est en defaut ! Rien de ce qu'il a annonce n'arrivera, ne peut arriver ! Son formidable obus passera au-dessus de France-Ville sans y toucher, et, s'il reste a craindre quelque chose, ce n'est que pour l'avenir ! >>

Que voulait dire Marcel ? On ne pouvait le comprendre !

Mais alors, le jeune Alsacien exposa le resultat du calcul qu'il venait enfin de resoudre. Sa voix nette et vibrante deduisit sa demonstration de facon a la rendre lumineuse pour les ignorants eux-memes. C'etait la clarte succedant aux tenebres, le calme a l'angoisse. Non seulement le

projectile ne toucherait pas a la cite du docteur, mais il ne toucherait a << rien du tout >>. Il etait destine a se perdre dans l'espace !

Le docteur Sarrasin approuvait du geste l'expose des calculs de Marcel, lorsque, tout d'un coup, dirigeant son doigt vers le cadran lumineux de la salle :

<< Dans trois minutes, dit-il, nous saurons qui de Schultze ou de Marcel Bruckmann a raison ! Quoi qu'il en soit, mes amis, ne regrettons aucune des precautions prises et ne negligions rien de ce qui peut dejouer les inventions de notre ennemi. Son coup, s'il doit manquer, comme Marcel vient de nous en donner l'espoir, ne sera pas le dernier ! La haine de Schultze ne saurait se tenir pour battue et s'arreter devant un echec !

- Venez ! >> s'ecria Marcel.

Et tous le suivirent sur la grande place.

Les trois minutes s'ecoulerent. Onze heures quarante-cinq sonnerent a l'horloge !...

Quatre secondes apres, une masse sombre passait dans les hauteurs du ciel, et, rapide comme la pensee, se perdait bien au-dela de la ville avec un sifflement sinistre.

<< Bon voyage ! s'ecria Marcel, en eclatant de rire. Avec cette vitesse initiale, l'obus de Herr Schultze qui a depasse, maintenant, les limites de l'atmosphere, ne peut plus retomber sur le sol terrestre ! >>

Deux minutes plus tard, une detonation se faisait entendre, comme un bruit sourd, qu'on eut cru sorti des entrailles de la terre !

C'etait le bruit du canon de la Tour du Taureau, et ce bruit arrivait en retard de cent treize secondes sur le projectile qui se deplacait avec une vitesse de cent cinquante lieues a la minute.

### XIII MARCEL BRUCKMANN AU PROFESSEUR SCHULTZE, STAHLSTADT

<< France-Ville, 14 septembre.

<< Il me parait convenable d'informer le Roi de l'Acier que j'ai passe fort heureusement, avant-hier soir, la frontiere de ses possessions, preferant mon salut a celui du modele du canon Schultze.

<< En vous presentant mes adieux, je manquerais a tous mes devoirs, si je ne vous faisais pas connaitre, a mon tour, mes secrets ; mais, soyez tranquille, vous n'en paierez pas la connaissance de votre vie.

<< Je ne m'appelle pas Schwartz, et je ne suis pas suisse. Je suis alsacien. Mon nom est Marcel Bruckmann. Je suis un ingénieur passable, s'il faut vous en croire, mais, avant tout, je suis francais. Vous vous

etes fait l'ennemi implacable de mon pays, de mes amis, de ma famille. Vous nourrissiez d'odieux projets contre tout ce que j'aime. J'ai tout ose, j'ai tout fait pour les connaitre ! Je ferai tout pour les dejouer.

<< Je m'empresse de vous faire savoir que votre premier coup n'a pas porte, que votre but, grace a Dieu, n'a pas ete atteint, et qu'il ne pouvait pas l'etre ! Votre canon n'en est pas moins un canon archi-merveilleux, mais les projectiles qu'il lance sous une telle charge de poudre, et ceux qu'il pourrait lancer, ne feront de mal a personne ! Ils ne tomberont jamais nulle part. Je l'avais pressenti, et c'est aujourd'hui, a votre plus grande gloire, un fait acquis, que Herr Schultze a invente un canon terrible... entierement inoffensif.

<< C'est donc avec plaisir que vous apprendrez que nous avons vu votre obus trop perfectionne passer hier soir, a onze heures quarante-cinq minutes et quatre secondes, au-dessus de notre ville. Il se dirigeait vers l'ouest, circulant dans le vide, et il continuera a graviter ainsi jusqu'a la fin des siecles. Un projectile, anime d'une vitesse initiale vingt fois superieure a la vitesse actuelle, soit dix mille metres a la seconde, ne peut plus "tomber" ! Son mouvement de translation, combine avec l'attraction terrestre, en fait un mobile destine a toujours circuler autour de notre globe.

<< Vous auriez du ne pas l'ignorer.

<< J'espere, en outre, que le canon de la Tour du Taureau est absolument deteerie par ce premier essai ; mais ce n'est pas payer trop cher, deux cent mille dollars, l'agrement d'avoir dote le monde planetaire d'un nouvel astre, et la Terre d'un second satellite.

<< Marcel BRUCKMANN. >>

Un expres partit immediatement de France-Ville pour Stahlstadt. On pardonnera a Marcel de n'avoir pu se refuser la satisfaction gouailleuse de faire parvenir sans delai cette lettre a Herr Schultze.

Marcel avait en effet raison lorsqu'il disait que le fameux obus, anime de cette vitesse et circulant au-dela de la couche atmospherique, ne tomberait plus sur la surface de la terre, -- raison aussi quant il esperait que, sous cette enorme charge de pyroxyle, le canon de la Tour du Taureau devait etre hors d'usage.

Ce fut une rude deconvenue pour Herr Schultze, un echec terrible a son indomptable amour-propre, que la reception de cette lettre. En la lisant, il devint livide, et, apres l'avoir lue, sa tete tomba sur sa poitrine comme s'il avait recu un coup de massue. Il ne sortit de cet etat de prostration qu'au bout d'un quart d'heure, mais par quelle colere !

Arminius et Sigimer seuls auraient pu dire ce qu'en furent les eclats !

Cependant, Herr Schultze n'etait pas homme a s'avouer vaincu. C'est une lutte sans merci qui allait s'engager entre lui et Marcel. Ne lui

restait-il pas ses obus charges d'acide carbonique liquide, que des canons moins puissants, mais plus pratiques, pourraient lancer a courte distance ?

Apaise par un effort soudain, le Roi de l'Acier etait rentre dans son cabinet et avait repris son travail.

Il etait clair que France-Ville, plus menacee que jamais, ne devait rien negliger pour se mettre en etat de defense.

#### XIV BRANLE-BAS DE COMBAT

Si le danger n'etait plus imminent, il etait toujours grave. Marcel fit connaitre au docteur Sarrasin et a ses amis tout ce qu'il savait des preparatifs de Herr Schultze et de ses engins de destruction. Des le lendemain, le Conseil de defense, auquel il prit part, s'occupa de discuter un plan de resistance et d'en preparer l'execution.

En tout ceci, Marcel fut bien seconde par Octave, qu'il trouva moralement change et bien a son avantage.

Quelles furent les resolutions prises ? Personne n'en sut le detail. Les principes generaux furent seuls systematiquement communiquees a la presse et repandus dans le public. Il n'etait pas malaise d'y reconnaitre la main pratique de Marcel.

<< Dans toute defense, se disait-on par la ville, la grande affaire est de bien connaitre les forces de l'ennemi et d'adapter le systeme de resistance a ces forces memes. Sans doute, les canons de Herr Schultze sont formidables. Mieux vaut pourtant avoir en face de soi ces canons, dont on sait le nombre, le calibre, la portee et les effets, que d'avoir a lutter contre des engins mal connus. >>

Le tout etait d'empêcher l'investissement de la ville, soit par terre, soit par mer.

C'est cette question qu'etudiait avec activite le Conseil de defense, et, le jour ou une affiche annonca que le probleme etait resolu, personne n'en douta. Les citoyens accoururent se proposer en masse pour executer les travaux necessaires. Aucun emploi n'etait dedaigne, qui devait contribuer a l'oeuvre de defense. Des hommes de tout age, de toute position, se faisaient simples ouvriers en cette circonstance. Le travail etait conduit rapidement et gaiement. Des approvisionnements de vivres suffisants pour deux ans furent emmagasines dans la ville. La houille et le fer arriverent aussi en quantites considerables : le fer, matiere premiere de l'armement ; la houille, reservoir de chaleur et de mouvement, indispensables a la lutte.

Mais, en meme temps que la houille et le fer, s'entassaient sur les places, des piles gigantesques de sacs de farine et de quartiers de viande fumee, des meules de fromages, des montagnes de conserves alimentaires et de legumes desseches s'amoncelaient dans les halles transformees en magasins. Des troupeaux nombreux etaient parques dans

les jardins qui faisaient de France-Ville une vaste pelouse.

Enfin, lorsque parut le decret de mobilisation de tous les hommes en etat de porter les armes, l'enthousiasme qui l'accueillit temoigna une fois de plus des excellentes dispositions de ces soldats citoyens. Equipes simplement de vareuses de laine, pantalons de toile et demi-bottes, coiffes d'un bon chapeau de cuir bouilli, armes de fusils Werder, ils manoeuvraient dans les avenues.

Des essaims de coolies remuaient la terre, creusaient des fosses, elevaient des retranchements et des redoutes sur tous les points favorables. La fonte des pieces d'artillerie avait commence et fut poussee avec activite. Une circonstance tres favorable a ces travaux etait qu'on put utiliser le grand nombre de fourneaux fumivores que possedait la ville et qu'il fut aise de transformer en fours de fonte.

Au milieu de ce mouvement incessant, Marcel se montrait infatigable. Il etait partout, et partout a la hauteur de sa tache. Qu'une difficulte theorique ou pratique se presentat, il savait immediatement la resoudre. Au besoin, il retroussait ses manches et montrait un procede expeditif, un tour de main rapide. Aussi son autorite etait-elle acceptee sans murmure et ses ordres toujours ponctuellement executes.

Aupres de lui, Octave faisait de son mieux. Si, tout d'abord, il s'etait promis de bien garnir son uniforme de galons d'or, il y renonca, comprenant qu'il ne devait rien etre, pour commencer, qu'un simple soldat.

Aussi prit-il rang dans le bataillon qu'on lui assigna et sut-il s'y conduire en soldat modele. A ceux qui firent d'abord mine de le plaindre :

<< A chacun selon ses merites, repondit-il. Je n'aurais peut-etre pas su commander !... C'est le moins que j'apprenne a obeir ! >>

Une nouvelle -- fausse il est vrai -- vint tout a coup imprimer aux travaux de defense une impulsion plus vive encore. Herr Schultze, disait-on, cherchait a negocier avec des compagnies maritimes pour le transport de ses canons. A partir de ce moment, les << canards >> se succederent tous les jours. C'etait tantot la flotte schultzienne qui avait mis le cap sur France-Ville, tantot le chemin de fer de Sacramento qui avait ete coupe par des << uhlands >>, tombes du ciel apparemment.

Mais ces rumeurs, aussitot contredites, etaient inventees a plaisir par des chroniqueurs aux abois dans le but d'entretenir la curiosite de leurs lecteurs. La verite, c'est que Stahlstadt ne donnait pas signe de vie.

Ce silence absolu, tout en laissant a Marcel le temps de completer ses travaux de defense, n'etait pas sans l'inquieter quelque peu dans ses rares instants de loisir.

<< Est-ce que ce brigand aurait change ses batteries et me preparerait quelque nouveau tour de sa facon ? >> se demandait-il parfois.

Mais le plan, soit d'arreter les navires ennemis, soit d'empêcher l'investissement, promettait de repondre a tout, et Marcel, en ses moments d'inquietude, redoublait encore d'activite.

Son unique plaisir et son unique repos, apres une laborieuse journee, etait l'heure rapide qu'il passait tous les soirs dans le salon de Mme Sarrasin.

Le docteur avait exige, des les premiers jours, qu'il vint habituellement diner chez lui, sauf dans le cas ou il en serait empeche par un autre engagement ; mais, par un phenomene singulier, le cas d'un engagement assez seduisant pour que Marcel renoncat a ce privilege ne s'etait pas encore presente. L'eternelle partie d'echecs du docteur avec le colonel Hendon n'offrait cependant pas un interet assez palpitant pour expliquer cette assiduite. Force est donc de penser qu'un autre charme agissait sur Marcel, et peut-etre pourra-t- on en soupconner la nature, quoique, assurement, il ne la soupconnat pas encore lui-meme, en observant l'interet que semblaient avoir pour lui ses causeries du soir avec Mme Sarrasin et Mlle Jeanne, lorsqu'ils etaient tous trois assis pres de la grande table sur laquelle les deux vaillantes femmes preparaient ce qui pouvait etre necessaire au service futur des ambulances.

<< Est-ce que ces nouveaux boulons d'acier vaudront mieux que ceux dont vous nous aviez montre le dessin ? demandait Jeanne, qui s'interessait a tous les travaux de la defense.

-- Sans nul doute, mademoiselle, repondait Marcel.

-- Ah ! j'en suis bien heureuse ! Mais que le moindre detail industriel represente de recherche et de peine !... Vous me disiez que le genie a creuse hier cinq cents nouveaux metres de fosses ? C'est beaucoup, n'est-ce pas ?

-- Mais non, ce n'est meme pas assez ! De ce train-la nous n'aurons pas termine l'enceinte a la fin du mois.

-- Je voudrais bien la voir finie, et que ces affreux Schultziens arrivassent ! Les hommes sont bien heureux de pouvoir agir et se rendre utiles. L'attente est ainsi moins longue pour eux que pour nous, qui ne sommes bonnes a rien.

-- Bonnes a rien ! s'ecriait Marcel, d'ordinaire plus calme, bonnes a rien. Et pour qui donc, selon vous, ces braves gens, qui ont tout quitte pour devenir soldats, pour qui donc travaillent-ils, sinon pour assurer le repos et le bonheur de leurs meres, de leurs femmes, de leurs fiancees ? Leur ardeur, a tous, d'ou leur vient-elle, sinon de vous, et a qui ferez vous remonter cet amour du sacrifice, sinon... >>

Sur ce mot, Marcel, un peu confus, s'arreta. Mlle Jeanne n'insista pas,

et ce fut la bonne Mme Sarrasin qui fut obligée de fermer la discussion, en disant au jeune homme que l'amour du devoir suffisait sans doute à expliquer le zèle du plus grand nombre.

Et lorsque Marcel, rappelé par la tâche impitoyable, pressé d'aller achever un projet ou un devis, s'arrachait à regret à cette douce causerie, il emportait avec lui l'inebranlable résolution de sauver France-Ville et le moindre de ses habitants.

Il ne s'attendait guère à ce qui allait arriver, et, cependant, c'était la conséquence naturelle, inéluctable, de cet état de choses contre nature, de cette concentration de tous en un seul, qui était la loi fondamentale de la Cité de l'Acier.

## XV LA BOURSE DE SAN FRANCISCO

La Bourse de San Francisco, expression condensée et en quelque sorte algébrique d'un immense mouvement industriel et commercial, est l'une des plus animées et des plus étranges du monde. Par une conséquence naturelle de la position géographique de la capitale de la Californie, elle participe du caractère cosmopolite, qui est un de ses traits les plus marqués. Sous ses portiques de beau granit rouge, le Saxon aux cheveux blonds, à la taille élevée, coudoie le Celte au teint mat, aux cheveux plus foncés, aux membres plus souples et plus fins. Le Nègre y rencontre le Finnois et l'Indu. Le Polynésien y voit avec surprise le Groenlandais. Le Chinois aux yeux obliques, à la natte soigneusement tressée, y lutte de finesse avec le Japonais, son ennemi historique. Toutes les langues, tous les dialectes, tous les jargons s'y heurtent comme dans une Babel moderne.

L'ouverture du marché du 12 octobre, à cette Bourse unique au monde, ne presenta rien d'extraordinaire. Comme onze heures approchaient, on vit les principaux courtiers et agents d'affaires s'aborder gaiement ou gravement, selon leurs tempéraments particuliers, échanger des poignées de main, se diriger vers la buvette et préluder, par des libations propitiatoires, aux opérations de la journée. Ils allèrent, un à un, ouvrir la petite porte de cuivre des casiers numérotés qui reçoivent, dans le vestibule, la correspondance des abonnés, en tirer d'énormes paquets de lettres et les parcourir d'un œil distrait.

Bientôt, les premiers cours du jour se formèrent, en même temps que la foule affairée grossissait insensiblement. Un léger brouhaha s'éleva des groupes, de plus en plus nombreux.

Les dépêches télégraphiques commencèrent alors à pleuvoir de tous les points du globe. Il ne se passait guère de minute sans qu'une bande de papier bleu, lue à tue-tête au milieu de la tempête des voix, vint s'ajouter sur la muraille du nord à la collection des télégrammes placards par les gardes de la Bourse.

L'intensité du mouvement croissait de minute en minute. Des commis entraient en courant, repartaient, se précipitaient vers le bureau télégraphique, apportaient des réponses. Tous les carnets étaient

ouverts, annotés, ratures, déchirés. Une sorte de folie contagieuse semblait avoir pris possession de la foule, lorsque, vers une heure, quelque chose de mystérieux sembla passer comme un frisson à travers ces groupes agités.

Une nouvelle étonnante, inattendue, incroyable, venait d'être apportée par l'un des associés de la Banque du Far West et circulait avec la rapidité de l'éclair.

Les uns disaient :

<< Quelle plaisanterie !... C'est une manoeuvre ! Comment admettre une bourde pareille ?

-- Eh ! eh ! faisaient les autres, il n'y a pas de fumée sans feu !

-- Est-ce qu'on sombre dans une situation comme celle-là ?

-- On sombre dans toutes les situations !

-- Mais, monsieur, les immeubles seuls et l'outillage représentent plus de quatre-vingts millions de dollars ! s'écriait celui-ci.

-- Sans compter les fontes et aciers, approvisionnements et produits fabriqués ! répliquait celui-là.

-- Parbleu ! c'est ce que je disais ! Schultze est bon pour quatre-vingt-dix millions de dollars, et je me charge de les réaliser quand on voudra sur son actif !

-- Enfin, comment expliquez-vous cette suspension de paiements ?

-- Je ne me l'explique pas du tout !... Je n'y crois pas !

-- Comme si ces choses-là n'arrivaient pas tous les jours et aux maisons réputées les plus solides !

-- Stahlstadt n'est pas une maison, c'est une ville !

-- Après tout, il est impossible que ce soit fini ! Une compagnie ne peut manquer de se former pour reprendre ses affaires !

-- Mais pourquoi diable Schultze ne l'a-t-il pas formée, avant de se laisser protester ?

-- Justement, monsieur, c'est tellement absurde que cela ne supporte pas l'examen ! C'est purement et simplement une fausse nouvelle, probablement lancée par Nash, qui a terriblement besoin d'une hausse sur les aciers !

-- Pas du tout une fausse nouvelle ! Non seulement Schultze est en faillite, mais il est en fuite !

-- Allons donc !

-- En fuite, monsieur. Le telegramme qui le dit vient d'être placarde a l'instant ! >>

Une formidable vague humaine roula vers le cadre des depeches. La derniere bande de papier bleu etait libellee en ces termes :

<< \_New York\_, 12 heures 10 minutes. -- Central-Bank. Usine Stahlstadt. Paiements suspendus. Passif connu : quarante-sept millions de dollars. Schultze disparu. >>

Cette fois, il n'y avait plus a douter, quelque surprenante que fut la nouvelle, et les hypotheses commencerent a se donner carrière.

A deux heures, les listes de faillites secondaires entrainees par celle de Herr Schultze, commencerent a inonder la place. C'était la Mining-Bank de New York qui perdait le plus ; la maison Westerley et fils, de Chicago, qui se trouvait impliquee pour sept millions de dollars ; la maison Milwaukee, de Buffalo, pour cinq millions ; la Banque industrielle, de San Francisco, pour un million et demi ; puis le menu fretin des maisons de troisieme ordre.

D'autre part, et sans attendre ces nouvelles, les contrecoups naturels de l'evenement se dechainaient avec fureur.

Le marche de San Francisco, si lourd le matin, a dire d'experts, ne l'etait certes pas a deux heures ! Quels soubresauts ! quelles hausses ! quel dechainement effrene de la speculation !

Hausse sur les aciers, qui montent de minute en minute ! Hausse sur les houilles ! Hausse sur les actions de toutes les fonderies de l'Union americaine ! Hausse sur les produits fabriques de tout genre de l'industrie du fer ! Hausse aussi sur les terrains de France-Ville. Tombes a zero, disparus de la cote, depuis la declaration de guerre, ils se trouverent subitement portes a cent quatre-vingts dollars l'acre demande !

Des le soir meme, les boutiques a nouvelles furent prises d'assaut. Mais le \_Herald\_ comme la \_Tribune\_, l'\_Alto\_ comme le \_Guardian\_, l'\_Echo\_ comme le \_Globe\_, eurent beau inscrire en caracteres gigantesques les maigres informations qu'ils avaient pu recueillir, ces informations se reduisaient, en somme, presque a neant.

Tout ce qu'on savait, c'est que, le 25 septembre, une traite de huit millions de dollars, acceptee par Herr Schultze, tiree par Jackson, Elder & Co, de Buffalo, ayant ete presentee a Schring, Strauss & Co, banquiers du Roi de l'Acier, a New York, ces messieurs avaient constate que la balance portee au credit de leur client etait insuffisante pour parer a cet enorme paiement, et lui avaient immediatement donne avis telegraphique du fait, sans recevoir de reponse ; qu'ils avaient alors recouru a leurs livres et constate avec stupefaction que, depuis treize jours, aucune lettre et aucune valeur ne leur etaient parvenues de

Stahlstadt ; qu'a dater de ce moment les traites et les cheques tires par Herr Schultze sur leur caisse s'etaient accumules quotidiennement pour subir le sort commun et retourner a leur lieu d'origine avec la mention << No effects >> (pas de fonds).

Pendant quatre jours, les demandes de renseignements les telegrammes inquiets, les questions furieuses, s'etaient abattus d'une part sur la maison de banque, de l'autre sur Stahlstadt.

Enfin, une reponse decisive etait arrivee.

<< Herr Schultze disparu depuis le 17 septembre, disait le telegramme. Personne ne peut donner la moindre lueur sur ce mystere. Il n'a pas laisse d'ordres, et les caisses de secteur sont vides. >>

Des lors, il n'avait plus ete possible de dissimuler la verite. Des creanciers principaux avaient pris peur et depose leurs effets au tribunal de commerce. La deconfiture s'etait dessinee en quelques heures avec la rapidite de la foudre, entrainant avec elle son cortege de ruines secondaires. A midi, le 13 octobre, le total des creances connues etait de quarante-sept millions de dollars. Tout faisait prevoir que, avec les creances complementaires, le passif approcherait de soixante millions.

Voila ce qu'on savait et ce que tous les journaux racontaient, a quelques amplifications pres. Il va sans dire qu'ils annoncaient tous pour le lendemain les renseignements les plus inedits et les plus speciaux.

Et, de fait, il n'en etait pas un qui n'eut des la premiere heure expedie ses correspondants sur les routes de Stahlstadt.

Des le 14 octobre au soir, la Cite de l'Acier s'etait vue investie par une veritable armee de reporters, le carnet ouvert et le crayon au vent. Mais cette armee vint se briser comme une vague contre l'enceinte exterieure de Stahlstadt. La consigne etait toujours maintenue, et les reporters eurent beau mettre en oeuvre tous les moyens possibles de seduction, il leur fut impossible de la faire plier.

Ils purent, toutefois, constater que les ouvriers ne savaient rien et que rien n'etait change dans la routine de leur section. Les contremaitres avaient seulement annonce la veille, par ordre superieur, qu'il n'y avait plus de fonds aux caisses particulieres, ni d'instructions venues du Bloc central, et qu'en consequence les travaux seraient suspendus le samedi suivant, sauf avis contraire.

Tout cela, au lieu d'eclairer la situation, ne faisait que la compliquer. Que Herr Schultze eut disparu depuis pres d'un mois, cela ne faisait doute pour personne. Mais quelle etait la cause et la portee de cette disparition, c'est ce que personne ne savait. Une vague impression que le mysterieux personnage allait reparaitre d'une minute a l'autre dominait encore obscurément les inquietudes.

A l'usine, pendant les premiers jours, les travaux avaient continue comme a l'ordinaire, en vertu de la vitesse acquise. Chacun avait poursuivi sa tache partielle dans l'horizon limite de sa section. Les caisses particulieres avaient paye les salaires tous les samedis. La caisse principale avait fait face jusqu'a ce jour aux necessites locales. Mais la centralisation etait pousse a Stahlstadt a un trop haut degre de perfection, le maitre s'etait reserve une trop absolue surintendance de toutes les affaires, pour que son absence n'entrainat pas, dans un temps tres court, un arret force de la machine. C'est ainsi que, du 17 septembre, jour ou pour la derniere fois, le Roi de l'Acier avait signe des ordres, jusqu'au 13 octobre, ou la nouvelle de la suspension des paiements avait eclate comme un coup de foudre, des milliers de lettres -- un grand nombre contenaient certainement des valeurs considerables --, passees par la poste de Stahlstadt, avaient ete deposees a la boite du Bloc central, et, sans nul doute, etaient arrivees au cabinet de Herr Schultze. Mais lui seul se reservait le droit de les ouvrir, de les annoter d'un coup de crayon rouge et d'en transmettre le contenu au caissier principal.

Les fonctionnaires les plus eleves de l'usine n'auraient jamais songe seulement a sortir de leurs attributions regulieres. Investis en face de leurs subordonnes d'un pouvoir presque absolu, ils etaient chacun, vis-a-vis de Herr Schultze -- et meme vis-a-vis de son souvenir --, comme autant d'instruments sans autorite, sans initiative, sans voix au chapitre. Chacun s'etait donc cantonne dans la responsabilite etroite de son mandat, avait attendu, temporise, << vu venir >> les evenements.

A la fin, les evenements etaient venus. Cette situation singuliere s'etait prolongee jusqu'au moment ou les principales maisons interessees, subitement saisies d'alarme, avaient telegraphie, sollicite une reponse, reclame, proteste, enfin pris leurs precautions legales. Il avait fallu du temps pour en arriver la. On ne se decida pas aisement a soupconner une prosperite si notoire de n'avoir que des pieds d'argile. Mais le fait etait maintenant patent : Herr Schultze s'etait derobe a ses creanciers.

C'est tout ce que les reporters purent arriver a savoir. Le celebre Meiklejohn lui-meme, illustre pour avoir reussi a soutirer des aveux politiques au president Grant l'homme le plus taciturne de son siecle, l'infatigable Blunderbuss, fameux pour avoir le premier, lui simple correspondant du *\_World\_*, annonce au tsar la grosse nouvelle de la capitulation de Plewna, ces grands hommes du reportage n'avaient pas ete cette fois plus heureux que leurs confreres. Ils etaient obliges de s'avouer a eux-memes que la *\_Tribune\_* et le *\_World\_* ne pourraient encore donner le dernier mot de la faillite Schultze.

Ce qui faisait de ce sinistre industriel un evenement presque unique, c'etait cette situation bizarre de Stahlstadt, cet etat de ville independante et isolee qui ne permettait aucune enquete reguliere et legale. La signature de Herr Schultze etait, il est vrai, protestee a New York, et ses creanciers avaient toute raison de penser que l'actif represente par l'usine pouvait suffire dans une certaine mesure a les indemniser. Mais a quel tribunal s'adresser pour en obtenir la saisie

ou la mise sous sequestre ? Stahlstadt etait restee un territoire special, non classe encore, ou tout appartenait a Herr Schultz. Si seulement il avait laisse un representant, un conseil d'administration, un substitut ! Mais rien, pas meme un tribunal, pas meme un conseil judiciaire ! Il etait a lui seul le roi, le grand juge, le general en chef, le notaire, l'avoue, le tribunal de commerce de sa ville. Il avait realise en sa personne l'ideal de la centralisation. Aussi, lui absent, on se trouvait en face du neant pur et simple, et tout cet edifice formidable s'ecroulait comme un chateau de cartes.

En toute autre situation, les creanciers auraient pu former un syndicat, se substituer a Herr Schultz, etendre la main sur son actif, s'emparer de la direction des affaires. Selon toute apparence, ils auraient reconnu qu'il ne manquait, pour faire fonctionner la machine, qu'un peu d'argent peut-etre et un pouvoir regulateur.

Mais rien de tout cela n'etait possible. L'instrument legal faisait default pour operer cette substitution. On se trouvait arrete par une barriere morale, plus infranchissable, s'il est possible, que les circonvallations elevees autour de la Cite de l'Acier. Les infortunes creanciers voyaient le gage de leur creance, et ils se trouvaient dans l'impossibilite de le saisir.

Tout ce qu'ils purent faire fut de se reunir en assemblee generale, de se concerter et d'adresser une requete au Congres pour lui demander de prendre leur cause en main, d'epouser les interets de ses nationaux, de prononcer l'annexion de Stahlstadt au territoire americain et de faire rentrer ainsi cette creation monstrueuse dans le droit commun de la civilisation. Plusieurs membres du Congres etaient personnellement interesses dans l'affaire ; la requete, par plus d'un cote, seduisait le caractere americain, et il y avait lieu de penser qu'elle serait couronnee d'un plein succes. Malheureusement, le Congres n'etait pas en session, et de longs delais etaient a redouter avant que l'affaire put lui etre soumise.

En attendant ce moment, rien n'allait plus a Stahlstadt et les fourneaux s'eteignaient un a un.

Aussi la consternation etait-elle profonde dans cette population de dix mille familles qui vivaient de l'usine. Mais que faire ? Continuer le travail sur la foi d'un salaire qui mettrait peut-etre six mois a venir, ou qui ne viendrait pas du tout ? Personne n'en etait d'avis. Quel travail, d'ailleurs ? La source des commandes s'etait tarie en meme temps que les autres. Tous les clients de Herr Schultz attendaient pour reprendre leurs relations, la solution legale. Les chefs de section, ingenieurs et contremaitres, prives d'ordres, ne pouvaient agir.

Il y eut des reunions, des meetings, des discours, des projets. Il n'y eut pas de plan arrete, parce qu'il n'y en avait pas de possible. Le chomage entraina bientot avec lui son cortege de miseres, de desespoirs et de vices. L'atelier vide, le cabaret se remplissait. Pour chaque cheminee qui avait cesse de fumer a l'usine, on vit naitre un cabaret

dans les villages d'alentour.

Les plus sages des ouvriers, les plus avises, ceux qui avaient su prévoir les jours difficiles, épargner une réserve, se haterent de fuir avec armes et bagages, -- les outils, la literie, chère au cœur de la ménagère, et les enfants joufflus, ravis par le spectacle du monde qui se révélait à eux par la portière du wagon. Ils partirent, ceux-la, s'éparpillèrent aux quatre coins de l'horizon, eurent bientôt retrouvé, l'un à l'est, celui-ci au sud, celui-la au nord, une autre usine, une autre enclume, un autre foyer...

Mais pour un, pour dix qui pouvaient réaliser ce rêve, combien en était-il que la misère clouait à la glebe ! Ceux-la restèrent, l'œil cave et le cœur navré !

Ils restèrent, vendant leurs pauvres hardes à cette nuée d'oiseaux de proie à face humaine qui s'abat d'instinct sur tous les grands désastres, acculés en quelques jours aux expédients suprêmes, bientôt privés de crédit comme de salaire, d'espoir comme de travail, et voyant s'allonger devant eux, noir comme l'hiver qui allait s'ouvrir, un avenir de misère !

## XVI DEUX FRANÇAIS CONTRE UNE VILLE

Lorsque la nouvelle de la disparition de Schultze arriva à France-Ville, le premier mot de Marcel avait été :

<< Si ce n'était qu'une ruse de guerre ? >>

Sans doute, à la réflexion, il s'était bien dit que les résultats d'une telle ruse eussent été si graves pour Stahlstadt, qu'en bonne logique l'hypothèse était inadmissible. Mais il s'était dit encore que la haine ne raisonne pas, et que la haine exaspérée d'un homme tel que Herr Schultze devait, à un moment donné, le rendre capable de tout sacrifier à sa passion. Quoi qu'il en put être, cependant, il fallait rester sur le qui-vive.

À sa requête, le Conseil de défense rédigea immédiatement une proclamation pour exhorter les habitants à se tenir en garde contre les fausses nouvelles semées par l'ennemi dans le but d'endormir sa vigilance.

Les travaux et les exercices poussés avec plus d'ardeur que jamais, accentuèrent la réplique que France-Ville jugea convenable d'adresser à ce qui pouvait à toute force n'être qu'une manœuvre de Herr Schultze. Mais les détails, vrais ou faux, apportés par les journaux de San Francisco, de Chicago et de New York, les conséquences financières et commerciales de la catastrophe de Stahlstadt, tout cet ensemble de preuves insaisissables, séparément sans force, si puissantes par leur accumulation, ne permit plus de doute...

Un beau matin, la cite du docteur se réveilla définitivement sauvée, comme un dormeur qui échappe à un mauvais rêve par le simple fait de

son reveil. Oui ! France-Ville etait evidemment hors de danger, sans avoir eu a coup ferir, et ce fut Marcel, arrive a une conviction absolue, qui lui en donna la nouvelle par tous les moyens de publicite dont il disposait.

Ce fut alors un mouvement universel de detente et de soulagement. On se serrait les mains, on se felicitaient, on s'invitait a diner. Les femmes exhibaient de fraiches toilettes, les hommes se donnaient momentanement conge d'exercices, de manoeuvres et de travaux. Tout le monde etait rassure, satisfait, rayonnant. On aurait dit une ville de convalescents.

Mais, le plus content de tous, c'etait sans contredit le docteur Sarrasin. Le digne homme se sentait responsable du sort de tous ceux qui etaient venus avec confiance se fixer sur son territoire et se mettre sous sa protection. Depuis un mois, la crainte de les avoir entraines a leur perte, lui qui n'avait en vue que leur bonheur, ne lui avait pas laisse un moment de repos. Enfin, il etait decharge d'une si terrible inquietude et respirait a l'aise.

Cependant, le danger commun avait uni plus intimement tous les citoyens. Dans toutes les classes, on s'etait rapproche davantage, on s'etait reconnus freres, animees de sentiments semblables, touches par les memes interets. Chacun avait senti s'agiter dans son coeur un etre nouveau. Desormais, pour les habitants de France-Ville, la << patrie >> etait nee. On avait craint, on avait souffert pour elle ; on avait mieux senti combien on l'aimait.

Les resultats materiels de la mise en etat de defense furent aussi tout a l'avantage de la cite. On avait appris a connaitre ses forces. On n'aurait plus a les improviser. On etait plus sur de soi. A l'avenir, a tout evenement, on serait pret.

Enfin, jamais le sort de l'oeuvre du docteur Sarrasin ne s'etait annonce si brillant. Et, chose rare, on ne se montra pas ingrat envers Marcel. Encore bien que le salut de tous n'eut pas ete son ouvrage, des remerciements publics furent votes au jeune ingenieur comme a l'organisateur de la defense, a celui au devouement duquel la ville aurait du de ne pas perir, si les projets de Herr Schultze avaient ete mis a execution.

Marcel, cependant, ne trouvait pas que son role fut termine. Le mystere qui environnait Stahlstadt pouvait encore receler un danger, pensait-il. Il ne se tiendrait pour satisfait qu'apres avoir porte une lumiere complete au milieu meme des tenebres qui enveloppaient encore la Cite de l'Acier.

Il resolut donc de retourner a Stahlstadt, et de ne reculer devant rien pour avoir le dernier mot de ses derniers secrets.

Le docteur Sarrasin essaya bien de lui presenter que l'entreprise serait difficile, herissee de dangers, peut-etre ; qu'il allait faire la une sorte de descente aux enfers ; qu'il pouvait trouver on ne sait quels abimes caches sous chacun de ses pas... Herr Schultze, tel qu'il

le lui avait peint, n'était pas homme à disparaître impunément pour les autres, à s'ensevelir seul sous les ruines de toutes ses espérances... On était en droit de tout redouter de la dernière pensée d'un tel personnage... Elle ne pouvait rappeler que l'agonie terrible du requin !...

<< C'est précisément parce que je pense, cher docteur, que tout ce que vous imaginez est possible, lui répondit Marcel, que je crois de mon devoir d'aller à Stahlstadt. C'est une bombe dont il m'appartient d'arracher la meche avant qu'elle n'éclate, et je vous demanderai même la permission d'emmenner Octave avec moi.

-- Octave ! s'écria le docteur.

-- Oui ! C'est maintenant un brave garçon, sur lequel on peut compter, et je vous assure que cette promenade lui fera du bien !

-- Que Dieu vous protège donc tous les deux ! >> répondit le vieillard emu en l'embrassant.

Le lendemain matin, une voiture, après avoir traversé les villages abandonnés, déposait Marcel et Octave à la porte de Stahlstadt. Tous deux étaient bien équipés, bien armés, et très décidés à ne pas revenir sans avoir éclairci ce sombre mystère.

Ils marchaient côte à côte sur le chemin de ceinture extérieur qui faisait le tour des fortifications, et la vérité, dont Marcel s'était obstiné à douter jusqu'à ce moment, se dessinait maintenant devant lui.

L'usine était complètement arrêtée, c'était évident. De cette route qu'il longeait avec Octave, sous le ciel noir, sans une étoile au ciel, il aurait aperçu, jadis, la lumière du gaz, l'éclair parti de la baionnette d'une sentinelle, mille signes de vie désormais absents. Les fenêtres illuminées des secteurs se seraient montrées comme autant de verrières étincelantes. Maintenant, tout était sombre et muet. La mort seule semblait planer sur la cité, dont les hautes cheminées se dressaient à l'horizon comme des squelettes. Les pas de Marcel et de son compagnon sur la chaussée ressonnaient dans le vide. L'expression de solitude et de désolation était si forte, qu'Octave ne put s'empêcher de dire :

<< C'est singulier, je n'ai jamais entendu un silence pareil à celui-ci ! On se croirait dans un cimetière ! >>

Il était sept heures, lorsque Marcel et Octave arrivèrent au bord du fossé, en face de la principale porte de Stahlstadt. Aucun être vivant ne se montrait sur la crête de la muraille, et, des sentinelles qui autrefois s'y dressaient de distance en distance, comme autant de poteaux humains, il n'y avait plus la moindre trace. Le pont-levis était relevé, laissant devant la porte un gouffre large de cinq à six mètres.

Il fallut plus d'une heure pour réussir à amarrer un bout de câble, en

le lançant a tour de bras a l'une des poutrelles. Apres bien des peines pourtant, Marcel y parvint, et Octave, se suspendant a la corde, put se hisser a la force des poignets jusqu'au toit de la porte. Marcel lui fit alors passer une a une les armes et munitions ; puis, il prit a son tour le meme chemin.

Il ne resta plus alors qu'a ramener le cable de l'autre cote de la muraille, a faire descendre tous les \_impedimenta\_ comme on les avait hisses, et, enfin, a se laisser glisser en bas.

Les deux jeunes gens se trouverent alors sur le chemin de ronde que Marcel se rappelait avoir suivi le premier jour de son entree a Stahlstadt. Partout la solitude et le silence le plus complet. Devant eux s'elevait, noire et muette, la masse imposante des batiments, qui, de leurs mille fenetres vitrees, semblaient regarder ces intrus comme pour leur dire :

<< Allez-vous-en !... Vous n'avez que faire de vouloir penetrer nos secrets ! >>

Marcel et Octave tinrent conseil.

<< Le mieux est d'attaquer la porte O, que je connais >>, dit Marcel.

Ils se dirigerent vers l'ouest et arriverent bientot devant l'arche monumentale qui portait a son front la lettre O. Les deux battants massifs de chene, a gros clous d'acier, etaient fermes. Marcel s'en approcha, heurta a plusieurs reprises avec un pave qu'il ramassa sur la chaussee.

L'echo seul lui repondit.

<< Allons ! a l'ouvrage ! >> cria-t-il a Octave.

Il fallut recommencer le penible travail du lancement de l'amarre par-dessus la porte, afin de rencontrer un obstacle ou elle put s'accrocher solidement. Ce fut difficile. Mais, enfin, Marcel et Octave reussirent a franchir la muraille, et se trouverent dans l'axe du secteur O.

<< Bon ! s'ecria Octave, a quoi bon tant de peines ? Nous voila bien avances ! Quand nous avons franchi un mur, nous en trouvons un autre devant nous !

-- Silence dans les rangs ! repondit Marcel... Voila justement mon ancien atelier. Je ne serai pas fache de le revoir et d'y prendre certains outils dont nous aurons certainement besoin, sans oublier quelques sachets de dynamite. >>

C'etait la grande halle de coulee ou le jeune Alsacien avait ete admis lors de son arrivee a l'usine. Qu'elle etait lugubre, maintenant, avec ses fourneaux eteints, ses rails rouilles, ses grues poussiereuses qui levaient en l'air leurs grands bras eplores comme autant de potences ! Tout cela donnait froid au coeur, et Marcel sentait la necessite d'une

diversion.

<< Voici un atelier qui t'intéressera davantage >>, dit-il à Octave en le précédant sur le chemin de la cantine.

Octave fit un signe d'acquiescement, qui devint un signe de satisfaction, lorsqu'il aperçut, rangés en bataille sur une tablette de bois, un régiment de flacons rouges, jaunes et verts. Quelques boîtes de conserve montraient aussi leurs étuis de fer-blanc, poinçonnées aux meilleures marques. Il y avait là de quoi faire un déjeuner dont le besoin, d'ailleurs, se faisait sentir. Le couvert fut donc mis sur le comptoir d'étain, et les deux jeunes gens reprirent des forces pour continuer leur expédition.

Marcel, tout en mangeant, songeait à ce qu'il avait à faire. Escalader la muraille du Bloc central, il n'y avait pas à y songer. Cette muraille était prodigieusement haute, isolée de tous les autres bâtiments, sans une saillie à laquelle on put accrocher une corde. Pour en trouver la porte -- porte probablement unique --, il aurait fallu parcourir tous les secteurs, et ce n'était pas une opération facile. Restait l'emploi de la dynamite, toujours bien chanceux, car il paraissait impossible que Herr Schultze eût disparu sans semer d'embûches le terrain qu'il abandonnait, sans opposer des contre-mines aux mines que ceux qui voudraient s'emparer de Stahlstadt ne manqueraient pas d'établir. Mais rien de tout cela n'était pour faire reculer Marcel.

Voyant Octave refait et repose, Marcel se dirigea avec lui vers le bout de la rue qui formait l'axe du secteur, jusqu'au pied de la grande muraille en pierre de taille.

<< Que dirais-tu d'un boyau de mine là-dedans ? demanda-t-il. -- Ce sera dur, mais nous ne sommes pas des faineants ! >> répondit Octave, prêt à tout tenter.

Le travail commença. Il fallut dechausser la base de la muraille, introduire un levier dans l'interstice de deux pierres, en détacher une, et enfin, à l'aide d'un foret, opérer la percée de plusieurs petits boyaux parallèles. À dix heures, tout était terminé, les saucissons de dynamite étaient en place, et la meche fut allumée.

Marcel savait qu'elle durerait cinq minutes, et comme il avait remarqué que la cantine, située dans un sous-sol, formait une véritable cave voutée, il vint s'y réfugier avec Octave.

Tout à coup, l'édifice et la cave même furent secoués comme par l'effet d'un tremblement de terre. Une détonation formidable, pareille à celle de trois ou quatre batteries de canons tonnant à la fois, déchira les airs, suivant de près la secousse. Puis, après deux à trois secondes, une avalanche de débris projetés de tous les côtés retomba sur le sol.

Ce fut, pendant quelques instants, un roulement continu de toits s'effondrant, de poutres craquant, de murs s'écroulant, au milieu des

cascades claires des vitres cassees.

Enfin, cet horrible vacarme prit fin. Octave et Marcel quitterent alors leur retraite.

Si habitue qu'il fut aux prodigieux effets des substances explosives, Marcel fut emerveille des resultats qu'il constata. La moitie du secteur avait saute, et les murs demanteles de tous les ateliers voisins du Bloc central ressemblaient a ceux d'une ville bombardee. De toutes parts les decombres amoncelés, les eclats de verre et les plâtres couvraient le sol, tandis que des nuages de poussiere, retombant lentement du ciel ou l'explosion les avait projetes, s'etalaient comme une neige sur toutes ces ruines.

Marcel et Octave coururent a la muraille interieure. Elle etait detruite aussi sur une largeur de quinze a vingt metres, et, de l'autre cote de la breche, l'ex-dessinateur du Bloc central apercut la cour, a lui bien connue, ou il avait passe tant d'heures monotones.

Du moment ou cette cour n'etait plus gardee, la grille de fer qui l'entourait n'etait pas infranchissable... Elle fut bientot franchie.

Partout le meme silence.

Marcel passa en revue les ateliers ou jadis ses camarades admiraient ses epures. Dans un coin, il retrouva, a demi ebauche sur sa planche, le dessin de machine a vapeur qu'il avait commence, lorsqu'un ordre de Herr Schultze l'avait appele au parc. Au salon de lecture, il revit les journaux et les livres familiers.

Toutes choses avaient garde la physionomie d'un mouvement suspendu, d'une vie interrompue brusquement.

Les deux jeunes gens arriverent a la limite interieure du Bloc central et se trouverent bientot au pied de la muraille qui devait, dans la pensee de Marcel, les separer du parc.

<< Est-ce qu'il va falloir encore faire danser ces moellons-la ? lui demanda Octave.

-- Peut-etre... mais, pour entrer, nous pourrions d'abord chercher une porte qu'une simple fusee enverrait en l'air. >>

Tous deux se mirent a tourner autour du parc en longeant la muraille. De temps a autre, ils etaient obliges de faire un detour, de doubler un corps de batiment qui s'en detachait comme un eperon, ou d'escalader une grille. Mais ils ne la perdaient jamais de vue, et ils furent bientot recompenses de leurs peines. Une petite porte, basse et louche, qui interrompait le muraillement, leur apparut.

En deux minutes, Octave eut perce un trou de vrille a travers les planches de chene. Marcel, appliquant aussitot son oeil a cette ouverture, reconnut, a sa vive satisfaction, que, de l'autre cote,

s'étendait le parc tropical avec sa verdure éternelle et sa température de printemps.

<< Encore une porte à faire sauter, et nous voilà dans la place ! dit-il à son compagnon.

-- Une fusée pour ce carré de bois, répondit Octave, ce serait trop d'honneur ! >>

Et il commença d'attaquer la poterne à grands coups de pic.

Il l'avait à peine ébranlée, qu'on entendit une serrure intérieure grincer sous l'effort d'une clef, et deux verrous glisser dans leurs gardes.

La porte s'entrouvrit, retenue en dedans par une grosse chaîne.

<< \_Wer da ?\_ >> (Qui va là ?) dit une voix rauque.

## XVII EXPLICATIONS À COUPS DE FUSIL

Les deux jeunes gens ne s'attendaient à rien moins qu'à une pareille question. Ils en furent plus surpris véritablement qu'ils ne l'auraient été d'un coup de fusil.

De toutes les hypothèses que Marcel avait imaginées au sujet de cette ville en léthargie, la seule qui ne se fut pas présentée à son esprit, était celle-ci : un être vivant lui demandant tranquillement compte de sa visite. Son entreprise, presque légitime, si l'on admettait que Stahlstadt fut complètement déserte, revêtait une toute autre physionomie, du moment où la cité possédait encore des habitants. Ce qui n'était, dans le premier cas, qu'une sorte d'enquête archéologique, devenait, dans le second, une attaque à main armée avec effraction.

Toutes ces idées se présentèrent à l'esprit de Marcel avec tant de force, qu'il resta d'abord comme frappé de mutisme.

<< \_Wer da ?\_ >> répéta la voix, avec un peu d'impatience.

L'impatience n'était évidemment pas tout à fait déplacée. Franchir pour arriver à cette porte des obstacles si variés, escalader des murailles et faire sauter des quartiers de ville, tout cela pour n'avoir rien à répondre lorsqu'on vous demande simplement :

<< Qui va là ? >> cela ne laissait pas d'être surprenant.

Une demi-minute suffit à Marcel pour se rendre compte de la fausseté de sa position, et aussitôt, s'exprimant en allemand :

<< Ami ou ennemi à votre gré ! répondit-il. Je demande à parler à Herr Schultze. >>

Il n'avait pas articulé ces mots qu'une exclamation de surprise se fit

entendre a travers la porte entrebaillee :

<< \_Ach !\_ >>

Et, par l'ouverture, Marcel put apercevoir un coin de favoris rouges, une moustache herissee, un oeil hebete, qu'il reconnut aussitot. Le tout appartenait a Sigimer, son ancien garde du corps.

<< Johann Schwartz ! s'ecria le geant avec une stupefaction melee de joie. Johann Schwartz ! >>

Le retour inopine de son prisonnier paraissait l'etonner presque autant qu'il avait du l'etre de sa disparition mysterieuse. << Puis-je parler a Herr Schultze ? >> repeta Marcel, voyant qu'il ne recevait d'autre reponse que cette exclamation.

Sigimer secoua la tete.

<< Pas d'ordre ! dit-il. Pas entrer ici sans ordre !

-- Pouvez-vous du moins faire savoir a Herr Schultze que je suis la et que je desire l'entretenir ?

-- Herr Schultze pas ici ! Herr Schultze parti ! repondit le geant avec une nuance de tristesse.

-- Mais ou est-il ? Quand reviendra-t-il ?

-- Ne sais ! Consigne pas changee ! Personne entrer sans ordre ! >>

Ces phrases entrecoupees furent tout ce que Marcel put tirer de Sigimer, qui, a toutes les questions, opposa un entetement bestial.

Octave finit par s'impatisier.

<< A quoi bon demander la permission d'entrer ? dit-il. Il est bien plus simple de la prendre ! >>

Et il se rua contre la porte pour essayer de la forcer. Mais la chaine resista, et une poussee, superieure a la sienne, eut bientot referme le battant, dont les deux verrous furent successivement tires.

<< Il faut qu'ils soient plusieurs derriere cette planche ! >> s'ecria Octave, assez humilie de ce resultat.

Il appliqua son oeil au trou de vrille, et, presque aussitot, il poussa un cri de surprise :

<< Il y a un second geant !

-- Arminius ? >> repondit Marcel.

Et il regarda a son tour par le trou de vrille.

<< Oui ! c'est Arminius, le collègue de Sigimer ! >>

Tout a coup, une autre voix, qui semblait venir du ciel, fit lever la tête à Marcel.

<< \_Wer da ?\_ >> disait la voix.

C'était celle d'Arminius, cette fois.

La tête du gardien dépassait la crête de la muraille, qu'il devait avoir atteinte à l'aide d'une échelle.

<< Allons, vous le savez bien, Arminius ! répondit Marcel. Voulez-vous ouvrir, oui ou non ? >>

Il n'avait pas achevé ces mots que le canon d'un fusil se montra sur la crête du mur. Une détonation retentit, et une balle vint raser le bord du chapeau d'Octave.

<< Eh bien, voilà pour te répondre ! >> s'écria Marcel, qui, introduisant un saucisson de dynamite sous la porte, la fit voler en éclats.

À peine la brèche était-elle faite, que Marcel et Octave, la carabine au poing et le couteau aux dents, s'élançèrent dans le parc.

Contre le pan du mur, lézardé par l'explosion, qu'ils venaient de franchir, une échelle était encore dressée, et, au pied de cette échelle, on voyait des traces de sang. Mais ni Sigimer ni Arminius n'étaient là pour défendre le passage.

Les jardins s'ouvraient devant les deux assiégeants dans toute la splendeur de leur végétation. Octave était émerveillé.

<< C'était magnifique !... dit-il. Mais attention !... Déployons nous en tirailleurs !... Ces mangeurs de choucroute pourraient bien s'être tapis derrière les buissons ! >>

Octave et Marcel se séparèrent, et, prenant chacun l'un des côtés de l'allée qui s'ouvrait devant eux ils avancèrent avec prudence, d'arbre en arbre, d'obstacle en obstacle, selon les principes de la stratégie individuelle la plus élémentaire.

La précaution était sage. Ils n'avaient pas fait cent pas, qu'un second coup de fusil éclata. Une balle fit sauter l'écorce d'un arbre que Marcel venait à peine de quitter.

<< Pas de bêtises !... Ventre à terre ! >> dit Octave à demi voix.

Et, joignant l'exemple au précepte, il rampa sur les genoux et sur les coudes jusqu'à un buisson épineux qui bordait le rond-point au centre duquel s'élevait la Tour du Taureau. Marcel, qui n'avait pas suivi

assez promptement cet avis, essuya un troisieme coup de feu et n'eut que le temps de se jeter derriere le tronc d'un palmier pour en eviter un quatrieme.

<< Heureusement que ces animaux-la tirent comme des conscrits ! cria Octave a son compagnon, separe de lui par une trentaine de pas.

-- Chut ! repondit Marcel des yeux autant que des levres. Vois-tu la fumee qui sort de cette fenetre, au rez-de-chaussee ?... C'est la qu'ils sont embusques, les bandits !... Mais je veux leur jouer un tour de ma facon ! >>

En un clin d'oeil, Marcel eut coupe derriere le buisson un echalas de longueur raisonnable ; puis, se debarrassant de sa vareuse, il la jeta sur ce baton, qu'il surmonta de son chapeau, et il fabriqua ainsi un mannequin presentable. Il le planta alors a la place qu'il occupait, de maniere a laisser visibles le chapeau et les deux manches, et, se glissant vers Octave, il lui siffla dans l'oreille :

<< Amuse-les par ici en tirant sur la fenetre, tantot de ta place, tantot de la mienne ! Moi, je vais les prendre a revers ! >>

Et Marcel, laissant Octave tirailler, se coula discretement dans les massifs qui faisaient le tour du rond-point.

Un quart d'heure se passa, pendant lequel une vingtaine de balles furent echangees sans resultat.

La veste de Marcel et son chapeau etaient litteralement cribles ; mais, personnellement, il ne s'en trouvait pas plus mal. Quant aux persiennes du rez-de-chaussee, la carabine d'Octave les avait mises en miettes.

Tout a coup, le feu cessa, et Octave entendit distinctement ce cri etouffe :

<< A moi !... Je le tiens !... >>

Quitter son abri, s'elancer a decouvert dans le rond-point, monter a l'assaut de la fenetre, ce fut pour Octave l'affaire d'une demi-minute. Un instant apres, il tombait dans le salon.

Sur le tapis, enlacs comme deux serpents, Marcel et Sigimer luttaien desesperement. Surpris par l'attaque soudaine de son adversaire, qui avait ouvert a l'improviste une porte interieure, le geant n'avait pu faire usage de ses armes. Mais sa force herculeenne en faisait un redoutable adversaire, et, quoique jete a terre, il n'avait pas perdu l'espoir de reprendre le dessus. Marcel, de son cote, deployait une vigueur et une souplesse remarquables.

La lutte eut necessairement fini par la mort de l'un des combattants, si l'intervention d'Octave ne fat arrivee a point pour amener un resultat moins tragique. Sigimer, pris par les deux bras et desarme, se vit attache de maniere a ne pouvoir plus faire un mouvement.

<< Et l'autre ? >> demanda Octave.

Marcel montra au bout de l'appartement un sofa sur lequel Arminius etait etendu tout sanglant.

<< Est-ce qu'il a recu une balle ? demanda Octave.

-- Oui >>, repondit Marcel.

Puis il s'approcha d'Arminius.

<< Mort ! dit-il.

-- Ma foi, le coquin ne l'a pas vole ! s'ecria Octave.

-- Nous voila maitres de la place ! repondit Marcel. Nous allons proceder a une visite serieuse. D'abord le cabinet de Herr Schultze ! >>

Du salon d'attente ou venait de se passer le dernier acte du siege, les deux jeunes gens suivirent l'enfilade d'appartements qui conduisait au sanctuaire du Roi de l'Acier.

Octave etait en admiration devant toutes ces splendeurs.

Marcel souriait en le regardant et ouvrait une a une les portes qu'il rencontrait devant lui jusqu'au salon vert et or.

Il s'attendait bien a y trouver du nouveau, mais rien d'aussi singulier que le spectacle qui s'offrit a ses yeux. On eut dit que le bureau central des postes de New York ou de Paris, subitement devalise, avait ete jete pele-mele dans ce salon. Ce n'etaient de tous cotes que lettres et paquets cachetes, sur le bureau, sur les meubles, sur le tapis. On enfoncait jusqu'a mi-jambe dans cette inondation. Toute la correspondance financiere, industrielle et personnelle de Herr Schultze, accumulee de jour en jour dans la boite exterieure du parc, et fidelement relevee par Arminius et Sigimer, etait la dans le cabinet du maitre.

Que de questions, de souffrances, d'attentes anxieuses, de miseres, de larmes enfermees dans ces plis muets a l'adresse de Herr Schultze ! Que de millions aussi, sans doute, en papier, en cheques, en mandats, en ordres de tout genre !... Tout cela dormait la, immobilise par l'absence de la seule main qui eut le droit de faire sauter ces enveloppes fragiles mais inviolables.

<< Il s'agit maintenant, dit Marcel, de retrouver la porte secrete du laboratoire ! >>

Il commença donc a enlever tous les livres de la bibliotheque. Ce fut en vain. Il ne parvint pas a decouvrir le passage masque qu'il avait un jour franchi en compagnie de Herr Schultze. En vain il ebranla un a un tous les panneaux, et, s'armant d'une tige de fer qu'il prit dans la

cheminee, il les fit sauter l'un apres l'autre ! En vain il sonda la muraille avec l'espoir de l'entendre sonner le creux ! Il fut bientot evident que Herr Schultze, inquiet de n'etre plus seul a posseder le secret de la porte de son laboratoire, l'avait supprimee.

Mais il avait necessairement du en faire ouvrir une autre.

<< Ou ?... se demandait Marcel. Ce ne peut etre qu'ici, puisque c'est ici qu'Arminius et Sigimer ont apporte les lettres ! C'est donc dans cette salle que Herr Schultze a continue de se tenir apres mon depart ! Je connais assez ses habitudes pour savoir qu'en faisant murer l'ancien passage, il aura voulu en avoir un autre a sa portee, a l'abri des regards indiscrets !... Serait-ce une trappe sous le tapis ? >>

Le tapis ne montrait aucune trace de coupure. Il n'en fut pas moins decloue et releve. Le parquet, examine feuille a feuille, ne presentait rien de suspect.

<< Qui te dit que l'ouverture est dans cette piece ? demanda Octave.

-- J'en suis moralement sur ! repondit Marcel.

-- Alors il ne me reste plus qu'a explorer le plafond >>, dit Octave en montant sur une chaise.

Son dessein etait de grimper jusque sur le lustre et de sonder le tour de la rosace centrale a coups de crosse de fusil.

Mais Octave ne fut pas plus tot suspendu au candelabre dore, qu'a son extreme surprise, il le vit s'abaisser sous sa main. Le plafond bascula et laissa a decouvert un trou beant, d'ou une legere echelle d'acier descendit automatiquement jusqu'au ras du parquet.

C'etait comme une invitation a monter.

<< Allons donc ! Nous y voila ! >> dit tranquillement Marcel ; et il s'elanca aussitot sur l'echelle, suivi de pres par son compagnon.

## XVIII L'AMANDE DU NOYAU

L'echelle d'acier s'accrochait par son dernier echelon au parquet meme d'une vaste salle circulaire, sans communication avec l'exterieur.

Cette salle eut ete plongee dans l'obscurite la plus complete, si une eblouissante lumiere blanchatre n'eut filtre a travers l'epaisse vitre d'un oeil-de-boeuf, encastre au centre de son plancher de chene. On eut dit le disque lunaire, au moment ou dans son opposition avec le soleil, il apparait dans toute sa purete.

Le silence etait absolu entre ces murs sourds et aveugles, qui ne pouvaient ni voir ni entendre. Les deux jeunes gens se crurent dans l'antichambre d'un monument funeraire.

Marcel, avant d'aller se pencher sur la vitre etincelante, eut un

moment d'hésitation. Il touchait à son but ! De là, il n'en pouvait douter, allait sortir l'impenetrable secret qu'il était venu chercher à Stahlstadt !

Mais son hésitation ne dura qu'un instant. Octave et lui allèrent s'agenouiller près du disque et inclinèrent la tête de manière à pouvoir explorer dans toutes ses parties la chambre placée au-dessous d'eux.

Un spectacle aussi horrible qu'inattendu s'offrit alors à leurs regards.

Ce disque de verre, convexe sur ses deux faces, en forme de lentille, grossissait démesurément les objets que l'on regardait à travers.

La était le laboratoire secret de Herr Schultze. L'intense lumière qui sortait à travers le disque, comme si c'eût été l'appareil dioptrique d'un phare, venait d'une double lampe électrique brûlant encore dans sa cloche vide d'air, que le courant voltaïque d'une pile puissante n'avait pas cessé d'alimenter. Au milieu de la chambre, dans cette atmosphère éblouissante, une forme humaine, énormément agrandie par la refraction de la lentille -- quelque chose comme un des sphinx du désert libyque --, était assise dans une immobilité de marbre.

Autour de ce spectre, des éclats d'obus jonchaient le sol.

Plus de doute !... C'était Herr Schultze, reconnaissable au rictus effrayant de sa mâchoire, à ses dents éclatantes, mais un Herr Schultze gigantesque, que l'explosion de l'un de ses terribles engins avait à la fois asphyxié et congelé sous l'action d'un froid terrible !

Le Roi de l'Acier était devant sa table, tenant une plume de géant, grande comme une lance, et il semblait écrire encore ! N'eût été le regard atone de ses pupilles dilatées, l'immobilité de sa bouche, on l'aurait cru vivant. Comme ces mammoth que l'on retrouve enfouis dans les glaçons des régions polaires, ce cadavre était là, depuis un mois, caché à tous les yeux. Autour de lui tout était encore gelé, les réactifs dans leurs bocal, l'eau dans ses récipients, le mercure dans sa cuvette !

Marcel, en dépit de l'horreur de ce spectacle, eut un mouvement de satisfaction en se disant combien il était heureux qu'il eût pu observer du dehors l'intérieur de ce laboratoire, car très certainement Octave et lui auraient été frappés de mort en y pénétrant.

Comment donc s'était produit cet effroyable accident ?

Marcel le devina sans peine, lorsqu'il eut remarqué que les fragments d'obus, éparpillés sur le plancher, n'étaient autres que de petits morceaux de verre. Or, l'enveloppe intérieure, qui contenait l'acide carbonique liquide dans les projectiles asphyxiants de Herr Schultze, vu la pression formidable qu'elle avait à supporter, était faite de ce verre trempé, qui a dix ou douze fois la résistance du verre ordinaire ; mais un des défauts de ce produit, qui était encore tout nouveau, c'est que,

par l'effet d'une action moleculaire mysterieuse, il eclate subitement, quelquefois, sans raison apparente. C'est ce qui avait du arriver. Peut- etre meme la pression interieure avait-elle provoque plus inevitablement encore l'eclatement de l'obus qui avait ete depose dans le laboratoire. L'acide carbonique, subitement decomprime, avait alors determine, en retournant a l'etat gazeux, un effroyable abaissement de la temperature ambiante.

Toujours est-il que l'effet avait du etre foudroyant. Herr Schultze, surpris par la mort dans l'attitude qu'il avait au moment de l'explosion, s'etait instantanement momifie au milieu d'un froid de cent degres au-dessous de zero.

Une circonstance frappa surtout Marcel, c'est que le Roi de l'Acier avait ete frappe pendant qu'il ecrivait.

Or, qu'ecrivait-il sur cette feuille de papier avec cette plume que sa main tenait encore ? Il pouvait etre interessant de recueillir la derniere pensee, de connaitre le dernier mot d'un tel homme.

Mais comment se procurer ce papier ? Il ne fallait pas songer un instant a briser le disque lumineux pour descendre dans le laboratoire. Le gaz acide carbonique, emmagasine sous une effroyable pression, aurait fait irruption au-dehors, et asphyxie tout etre vivant qu'il eut enveloppe de ses vapeurs irrespirables. C'eut ete courir a une mort certaine, et, evidemment, les risques etaient hors de proportion avec les avantages que l'on pouvait recueillir de la possession de ce papier.

Cependant, s'il n'etait pas possible de reprendre au cadavre de Herr Schultze les dernieres lignes tracees par sa main, il etait probable qu'on pourrait les dechiffrer, agrandies qu'elles devaient etre par la refraction de la lentille. Le disque n'etait-il pas la, avec les puissants rayons qu'il faisait converger sur tous les objets renfermes dans ce laboratoire, si puissamment eclaire par la double lampe electrique ?

Marcel connaissait l'ecriture de Herr Schultze, et, apres quelques tatonnements, il parvint a lire les dix lignes suivantes.

Ainsi que tout ce qu'ecrivait Herr Schultze, c'etait plutot un ordre qu'une instruction.

<< Ordre a B. K. R. Z. d'avancer de quinze jours l'expedition projetees contre France-Ville. -- Sitot cet ordre recu, executer les mesures par moi prises. -- Il faut que l'experience, cette fois, soit foudroyante et complete. -- Ne changez pas un iota a ce que j'ai decide. -- Je veux que dans quinze jours France-Ville soit une cite morte et que pas un de ses habitants ne survive. -- Il me faut une Pompei moderne, et que ce soit en meme temps l'effroi et l'etonnement du monde entier. -- Mes ordres bien executes rendent ce resultat inevitable.

<< Vous m'expedierez les cadavres du docteur Sarrasin et de Marcel Bruckmann. - Je veux les voir et les avoir.

<< SCHULTZ... >>

Cette signature etait inachevee ; l'E final et le paraphe habituel y manquaient.

Marcel et Octave demurerent d'abord muets et immobiles devant cet etrange spectacle, devant cette sorte d'evocation d'un genie malfaisant, qui touchait au fantastique.

Mais il fallut enfin s'arracher a cette lugubre scene. Les deux amis, tres emus, quitterent donc la salle, situee au-dessus du laboratoire.

La, dans ce tombeau ou regnerait l'obscurite complete lorsque la lampe s'eteindrait, faute de courant electrique, le cadavre du Roi de l'Acier allait rester seul, desseche comme une de ces momies des Pharaons que vingt siecles n'ont pu reduire en poussiere !...

Une heure plus tard, apres avoir delie Sigimer, fort embarrasse de la liberte qu'on lui rendait, Octave et Marcel quittaient Stahlstadt et reprenaient la route de France-Ville, ou ils rentraient le soir meme.

Le docteur Sarrasin travaillait dans son cabinet, lorsqu'on lui annonca le retour des deux jeunes gens.

<< Qu'ils entrent ! s'ecria-t-il, qu'ils entrent vite ! >>

Son premier mot en les voyant tous deux fut :

<< Eh bien ?

-- Docteur, repondit Marcel, les nouvelles que nous vous apportons de Stahlstadt vous mettront l'esprit en repos et pour longtemps. Herr Schultze n'est plus ! Herr Schultze est mort !

-- Mort ! >> s'ecria le docteur Sarrasin.

Le bon docteur demeura pensif quelque temps devant Marcel, sans ajouter un mot.

<< Mon pauvre enfant, lui dit-il apres s'etre remis, comprends-tu que cette nouvelle qui devrait me rejouir puisqu'elle eloigne de nous ce que j'execre le plus, la guerre, et la guerre la plus injuste, la moins motivee ! comprends-tu qu'elle m'ait, contre toute raison, serre le coeur ! Ah ! pourquoi cet homme aux facultes puissantes s'etait-il constitue notre ennemi ? Pourquoi surtout n'a-t-il pas mis ses rares qualites intellectuelles au service du bien ? Que de forces perdues dont l'emploi eut ete utile, si l'on avait pu les associer avec les notres et leur donner un but commun ! Voila ce qui tout d'abord m'a frappe, quand tu m'as dit : "Herr Schultze est mort." Mais, maintenant, raconte- moi, ami, ce que tu sais de cette fin inattendue.

-- Herr Schultze, reprit Marcel, a trouve la mort dans le mysterieux

laboratoire qu'avec une habileté diabolique il s'était appliqué à rendre inaccessible de son vivant. Nul autre que lui n'en connaissait l'existence, et nul, par conséquent, n'eut pu y pénétrer même pour lui porter secours. Il a donc été victime de cette incroyable concentration de toutes les forces rassemblées dans ses mains, sur laquelle il avait compté bien à tort pour être à lui seul la clef de toute son œuvre, et cette concentration, à l'heure marquée de Dieu, s'est soudain tournée contre lui et contre son but !

-- Il n'en pouvait être autrement ! répondit le docteur Sarrasin. Herr Schultze était parti d'une donnée absolument erronée. En effet, le meilleur gouvernement n'est-il pas celui dont le chef, après sa mort, peut être le plus facilement remplacé, et qui continue de fonctionner précisément parce que ses rouages n'ont rien de secret ?

-- Vous allez voir, docteur, répondit Marcel, que ce qui s'est passé à Stahlstadt est la démonstration, *ipso facto*, de ce que vous venez de dire. J'ai trouvé Herr Schultze assis devant son bureau, point central d'où partaient tous les ordres auxquels obéissait la Cité de l'Acier, sans que jamais un seul eût été discuté. La mort lui avait à ce point laissé l'attitude et toutes les apparences de la vie que j'ai cru un instant que ce spectre allait me parler !... Mais l'inventeur a été le martyr de sa propre invention ! Il a été foudroyé par l'un de ces obus qui devaient anéantir notre ville ! Son arme s'est brisée dans sa main, au moment même où il allait tracer la dernière lettre d'un ordre d'extermination ! Écoutez ! >>

Et Marcel lut à haute voix les terribles lignes, tracées par la main de Herr Schultze, dont il avait pris copie.

Puis, il ajouta :

<< Ce qui d'ailleurs m'eut prouvé mieux encore que Herr Schultze était mort, si j'avais pu en douter plus longtemps, c'est que tout avait cessé de vivre autour de lui ! C'est que tout avait cessé de respirer dans Stahlstadt ! Comme au palais de la Belle au bois dormant, le sommeil avait suspendu toutes les vies, arrêté tous les mouvements ! La paralysie du maître avait du même coup paralysé les serviteurs et s'était étendue jusqu'aux instruments !

-- Oui, répondit le docteur Sarrasin, il y a eu, là, justice de Dieu ! C'est en voulant précipiter hors de toute mesure son attaque contre nous, c'est en forçant les ressorts de son action que Herr Schultze a succombé !

-- En effet, répondit Marcel ; mais maintenant, docteur, ne pensons plus au passé et soyons tout au présent. Herr Schultze mort, si c'est la paix pour nous, c'est aussi la ruine pour l'admirable établissement qu'il avait créé, et provisoirement, c'est la faillite. Des imprudences, colossales comme tout ce que le Roi de l'Acier imaginait, ont creusé dix abîmes. Aveugle, d'une part, par ses succès, de l'autre par sa passion contre la France et contre vous, il a fourni d'immenses armements, sans prendre de garanties suffisantes à tout ce qui pouvait

nous être ennemi. Malgré cela, et bien que le paiement de la plupart de ses créances puisse se faire attendre longtemps, je crois qu'une main ferme pourrait remettre Stahlstadt sur pied et faire tourner au bien les forces qu'elle avait accumulées pour le mal. Herr Schultze n'a qu'un héritier possible, docteur, et cet héritier, c'est vous. Il ne faut pas laisser périr son œuvre. On croit trop en ce monde qu'il n'y a que profit à tirer de l'anéantissement d'une force rivale. C'est une grande erreur, et vous tomberez d'accord avec moi, je l'espère, qu'il faut au contraire sauver de cet immense naufrage tout ce qui peut servir au bien de l'humanité. Or, à cette tâche, je suis prêt à me consacrer tout entier.

-- Marcel a raison, répondit Octave, en serrant la main de son ami, et me voilà prêt à travailler sous ses ordres, si mon père y consent.

-- Je vous approuve, mes chers enfants, dit le docteur Sarrasin. Oui, Marcel, les capitaux ne nous manqueront pas, et, grâce à toi, nous aurons, dans Stahlstadt ressuscitée, un arsenal d'instruments tel que personne au monde ne pensera plus désormais à nous attaquer ! Et, comme, en même temps que nous serons les plus forts, nous tâcherons d'être aussi les plus justes, nous ferons aimer les bienfaits de la paix et de la justice à tout ce qui nous entoure. Ah ! Marcel, que de beaux rêves ! Et quand je sens que par toi et avec toi, je pourrai en voir accomplir une partie, je me demande pourquoi... oui ! pourquoi je n'ai pas deux fils !... pourquoi tu n'es pas le frère d'Octave !... À nous trois, rien ne m'eût paru impossible !... >>

## XIX UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Peut-être, dans le courant de ce récit, n'a-t-il pas été suffisamment question des affaires personnelles de ceux qui en sont les héros. C'est une raison de plus pour qu'il soit permis d'y revenir et de penser enfin à eux pour eux-mêmes.

Le bon docteur, il faut le dire, n'appartenait pas tellement à l'être collectif, à l'humanité, que l'individu tout entier disparut pour lui, alors même qu'il venait de s'élancer en plein idéal. Il fut donc frappé de la pâleur subite qui venait de couvrir le visage de Marcel à ses dernières paroles. Ses yeux cherchèrent à lire dans ceux du jeune homme le sens caché de cette soudaine émotion. Le silence du vieux praticien interrogeait le silence du jeune ingénieur et attendait peut-être que celui-ci le rompit ; mais Marcel, redevenu maître de lui par un rude effort de volonté, n'avait pas tardé à retrouver tout son sang-froid. Son teint avait repris ses couleurs naturelles, et son attitude n'était plus que celle d'un homme qui attend la suite d'un entretien commencé.

Le docteur Sarrasin, un peu impatient peut-être de cette prompte reprise de Marcel par lui-même, se rapprocha de son jeune ami ; puis, par un geste familier de sa profession de médecin, il s'empara de son bras et le tint comme il eût fait de celui d'un malade dont il aurait voulu discrètement ou distraitements tater le pouls.

Marcel s'était laissé faire sans trop se rendre compte de l'intention

du docteur, et comme il ne desserrait pas les levres :

<< Mon grand Marcel, lui dit son vieil ami, nous reprendrons plus tard notre entretien sur les futures destinees de Stahlstadt. Mais il n'est pas defendu, alors meme qu'on se voue a l'amelioration du sort de tous, de s'occuper aussi du sort de ceux qu'on aime, de ceux qui vous touchent de plus pres. Eh bien, je crois le moment venu de te raconter ce qu'une jeune fille, dont je te dirai le nom tout a l'heure, repondait, il n'y a pas longtemps encore, a son pere et a sa mere, a qui, pour la vingtieme fois depuis un an, on venait de la demander en mariage. Les demandes etaient pour la plupart de celles que les plus difficiles auraient eu le droit d'accueillir, et cependant la jeune fille repondait non, et toujours non ! >>

A ce moment, Marcel, d'un mouvement un peu brusque, degagea son poignet reste jusque-la dans la main du docteur. Mais, soit que celui-ci se sentit suffisamment edifie sur la sante de son patient, soit qu'il ne se fut pas apercu que le jeune homme lui eut retire tout a la fois son bras et sa confiance, il continua son recit sans paraitre tenir compte de ce petit incident.

<< "Mais enfin, disait a sa fille la mere de la jeune personne dont je te parle, dis-nous au moins les raisons de ces refus multiplies. Education, fortune, situation honorable, avantages physiques, tout est la ! Pourquoi ces non si fermes, si resolus, si prompts, a des demandes que tu ne te donnes pas meme la peine d'examiner ? Tu es moins peremptoire d'ordinaire !"

<< Devant cette objurgations de sa mere, la jeune fille se decida enfin a parler, et alors, comme c'est un esprit net et un coeur droit, une fois resolue a rompre le silence, voici ce qu'elle dit :

<< "Je vous reponds non avec autant de sincerite que j'en mettrais a vous repondre oui, chere maman, si oui etait en effet pret a sortir de mon coeur. Je tombe d'accord avec vous que bon nombre des partis que vous m'offrez sont a des degres divers acceptables ; mais, outre que j'imagine que toutes ces demandes s'adressent beaucoup plus a ce qu'on appelle le plus beau, c'est-a-dire le plus riche parti de la ville, qu'a ma personne, et que cette idee-la ne serait pas pour me donner l'envie de repondre oui, j'oserai vous dire, puisque vous le voulez, qu'aucune de ces demandes n'est celle que j'attendais, celle que j'attends encore, et j'ajouterai que, malheureusement, celle que j'attends pourra se faire attendre longtemps, si jamais elle arrive !

<< - Eh quoi ! mademoiselle, dit la mere stupefaite, vous...

<< Elle n'acheva pas sa phrase, faute de savoir comment la terminer, et dans sa detresse, elle tourna vers son mari des regards qui imploraient visiblement aide et secours.

<< Mais, soit qu'il ne tint pas a entrer dans cette bagarre, soit qu'il trouvait necessaire qu'un peu plus de lumiere se fit entre la mere et la fille avant d'intervenir, le mari n'eut pas l'air de comprendre, si

bien que la pauvre enfant, rouge d'embarras et peut-etre aussi d'un peu de colere, prit soudain le parti d'aller jusqu'au bout.

<< "Je vous ai dit, chere mere, reprit-elle, que la demande que j'esperais pourrait bien se faire attendre longtemps, et qu'il n'etait meme pas impossible qu'elle ne se fit jamais. J'ajoute que ce retard, fut-il indefini, ne saurait ni m'etonner ni me blesser. J'ai le malheur d'etre, dit-on, tres riche ; celui qui devrait faire cette demande est tres pauvre ; alors il ne la fait pas et il a raison. C'est a lui d'attendre...

<< - Pourquoi pas a nous d'arriver ? " dit la mere voulant peut-etre arreter sur les levres de sa fille les paroles qu'elle craignait d'entendre.

<< Ce fut alors que le mari intervint.

<< "Ma chere amie, dit-il en prenant affectueusement les deux mains de sa femme, ce n'est pas impunement qu'une mere aussi justement ecoutee de sa fille que vous, celebre devant elle depuis qu'elle est au monde ou peu s'en faut, les louanges d'un beau et brave garcon qui est presque de notre famille, qu'elle fait remarquer a tous la solidite de son caractere, et qu'elle applaudit a ce que dit son mari lorsque celui-ci a l'occasion de vanter a son tour son intelligence hors ligne, quand il parle avec attendrissement des mille preuves de devouement qu'il en a recues ! Si celle qui voyait ce jeune homme, distingue entre tous par son pere et par sa mere, ne l'avait pas remarque a son tour, elle aurait manque a tous ses devoirs !

<< -- Ah ! pere ! s'ecria alors la jeune fille en se jetant dans les bras de sa mere pour y cacher son trouble, si vous m'aviez devinee, pourquoi m'avoir forcee de parler ?

<< -- Pourquoi ? reprit le pere, mais pour avoir la joie de t'entendre, ma mignonne, pour etre plus assure encore que je ne me trompais pas, pour pouvoir enfin te dire et te faire dire par ta mere que nous approuvons le chemin qu'a pris ton coeur, que ton choix comble tous nos voeux, et que, pour epargner a l'homme pauvre et fier dont il s'agit de faire une demande a laquelle sa delicatesse repugne, cette demande, c'est moi qui la ferai, -- oui ! je la ferai, parce que j'ai lu dans son coeur comme dans le tien ! Sois donc tranquille ! A la premiere bonne occasion qui se presentera, je me permettrai de demander a Marcel, si, par impossible, il ne lui plairait pas d'etre mon gendre !..." >>

Pris a l'improviste par cette brusque peroration, Marcel s'etait dresse sur ses pieds comme s'il eut ete mu par un ressort. Octave lui avait silencieusement serre la main pendant que le docteur Sarrasin lui tendait les bras. Le jeune Alsacien etait pale comme un mort. Mais n'est-ce pas l'un des aspects que prend le bonheur, dans les ames fortes, quand il y entre sans avoir crie : gare !...

France-Ville, debarrasee de toute inquietude, en paix avec tous ses voisins, bien administree, heureuse, grace a la sagesse de ses habitants, est en pleine prosperite. Son bonheur, si justement merite, ne lui fait pas d'envieux, et sa force impose le respect aux plus batailleurs.

La Cite de l'Acier n'etait qu'une usine formidable, qu'un engin de destruction redoute sous la main de fer de Herr Schultze ; mais, grace a Marcel Bruckmann, sa liquidation s'est operee sans encombre pour personne, et Stahlstadt est devenue un centre de production incomparable pour toutes les industries utiles.

Marcel est, depuis un an, le tres heureux epoux de Jeanne, et la naissance d'un enfant vient d'ajouter a leur felicite.

Quant a Octave, il s'est mis bravement sous les ordres de son beau-frere, et le seconde de tous ses efforts. Sa soeur est maintenant en train de le marier a l'une de ses amies, charmante d'ailleurs, dont les qualites de bon sens et de raison garantiront son mari contre toutes rechutes.

Les voeux du docteur et de sa femme sont donc remplis et, pour tout dire, ils seraient au comble du bonheur et meme de la gloire, -- si la gloire avait jamais figure pour quoi que ce soit dans le programme de leurs honnetes ambitions.

On peut donc assurer des maintenant que l'avenir appartient aux efforts du docteur Sarrasin et de Marcel Bruckmann, et que l'exemple de France-Ville et de Stahlstadt, usine et cite modeles, ne sera pas perdu pour les generations futures.

Fin de Les Cinq Cents Millions de la Begum

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LES CINQ CENTS MILLIONS DE LA BEGUM \*\*\*

This file should be named 7ccmb10.txt or 7ccmb10.zip  
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7ccmb11.txt  
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7ccmb10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (\* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July  
10 1991 January  
100 1994 January  
1000 1997 August  
1500 1998 October  
2000 1999 December  
2500 2000 December  
3000 2001 November  
4000 2001 October/November  
6000 2002 December\*  
9000 2003 November\*  
10000 2004 January\*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation  
PMB 113  
1739 University Ave.  
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

\*\*\*

If you can't reach Project Gutenberg,  
you can always email directly to:

Michael S. Hart <[hart@pobox.com](mailto:hart@pobox.com)>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

**\*\*The Legal Small Print\*\***

(Three Pages)

**\*\*\*START\*\*THE SMALL PRINT!\*\*FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*\*START\*\*\***

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

**\*BEFORE!\* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm

eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

#### ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

#### LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

#### INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

#### DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as \*EITHER\*:

[\*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does \*not\* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (\*) and underline (\_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[\*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[\*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU \*WANT\* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:  
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

\*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*Ver.02/11/02\*END\*

\*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*Ver.02/11/02\*END\*

sending a request within 30 days of receiving it to the person

you got it from. If you received this eBook on a physical

medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

#### LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may

receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you

may have other legal rights.

#### INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

#### DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute